



BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVENSIS

588514

kat. komp.

5

Mag. St. Dr.

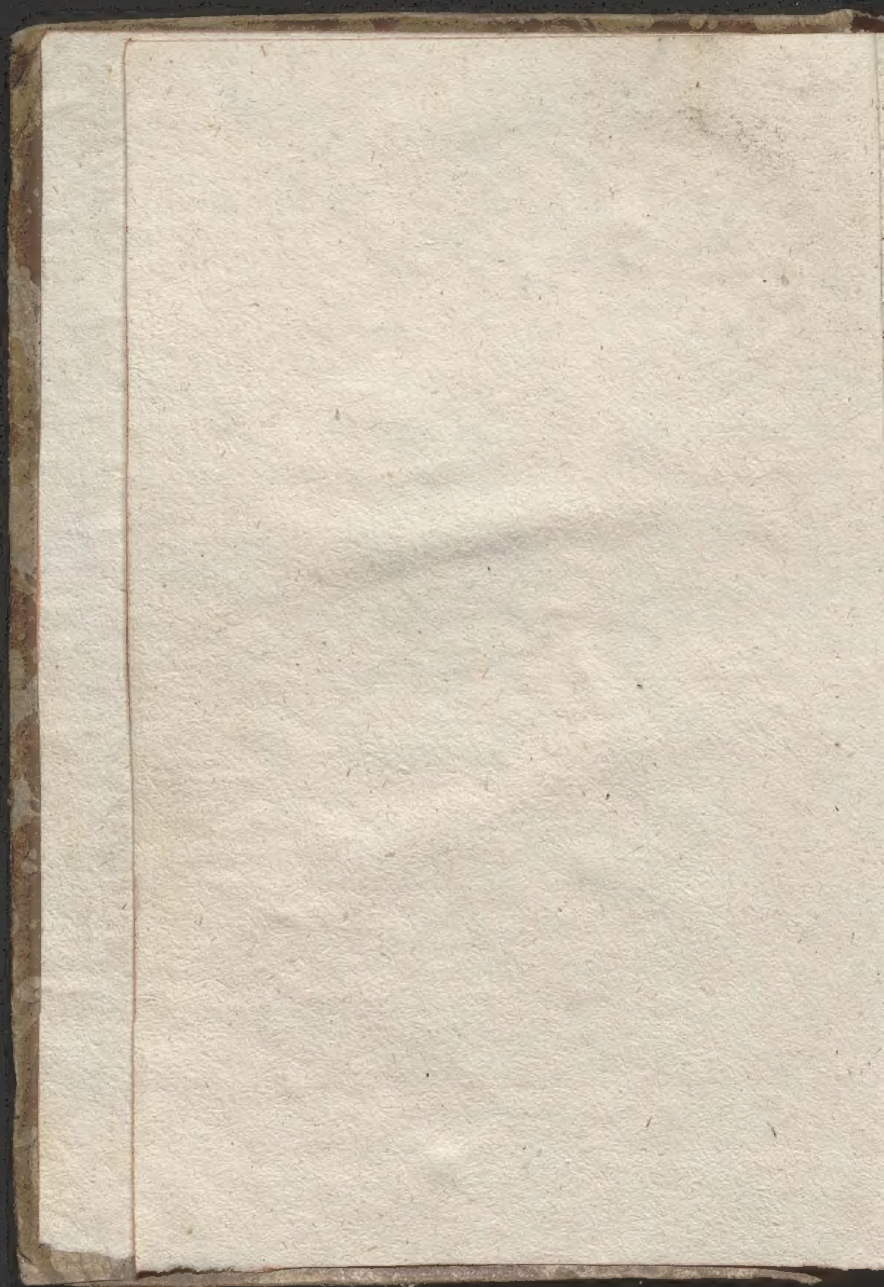
I

14152



588514 I
Mag. St. Dr.

Old. Geogr. 609.



TABLEAU

DE

PARIS.

TABLÉAU

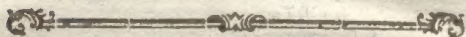
DE

P A R I S.

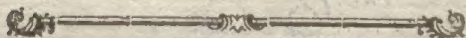
TAB LEAU
D E
P A R I S.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.



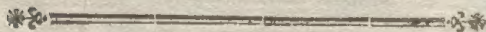
Varité, mon sujet s'appartient.



TOME CINQUIEME.



A A M S T E R D A M.



M. DCC, LXXXIII.

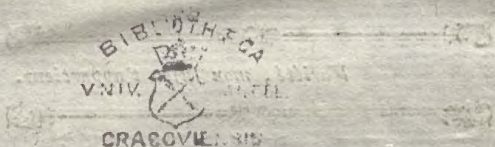
U A B L E U

D E

P A R I S

NOUVELLE EDITION

Amsterdam & Leipzig



EMOT CIVILIS

588514

I/5

AMSTERDAM

IN DOCTRINA

St. Dr. 2046 D. 252/33 (219)
5



T A B L E A U

D E P A R I S.

C H A P I T R E P R E M I E R.

Le Diacre Paris.

PENDANT son vivant il ne se douta guere du genre de célébrité qu'il obtiendrait après sa mort. Le parti des Jansénistes voulut à toute force en faire un saint, & ils allerent en foule grimacer & convulsionner sur son tombeau. L'enthousiasme communiqué au peuple auroit eu des suites, sans l'aurore de la philosophie qui dissipa ces extravagances, ridiculisa les novateurs & le thaumaturge, & servit le gouvernement assez inquiet sur cette épidémie morale. Les esprits échauffés, avec les noms de religion & de miracle, auroient

pu aller loin, tant le délire devenoit universel. Une princesse douairiere que l'âge avoit rendue aveugle, acheta pour mille écus. les vieilles culottes du diacre, pour s'en frotter les yeux. Mais il y eut quelque chose de plus étonnant encore; ce fut un gros livre in-4^o, avec figures, contenant le recueil des miracles prétendus de l'abbé Paris. Ce livre d'un M. de Mongeron, est excellent en son espece; c'est-à-dire, pour humilier l'esprit humain, & l'avertir des écarts dans lesquels il est toujours prêt à tomber.

LES mêmes enthousiastes ont continué leurs convulsions clandestinement; ils ont eu recours à des prestiges fort étonnans il faut l'avouer; & si la raison n'étoit pas toujours au-dessus du rapport trompeur des sens, on seroit tenté de croire qu'il y avoit quelque chose de surnaturel dans ces épreuves; mais ces épreuves avoient un caractere bizarre: recevoir des coups de bûche, des coups d'épée, rôtir à la broche, se pendre en croix, c'étoit ainsi que ces illuminés annonçoient leur mission. Plusieurs crurent, ne pouvant combattre ce qu'ils avoient vu: mais quelle secte n'a pas eu ses prodiges ou prestiges, fondés

sur des secrets particuliers , ou sur la force extrême de l'imagination ?

PASCAL eût-il deviné que la secte dont il avoit embrassé les idées , finiroit par donner un spectacle de convulsionnaires ? Mais , si je ne me trompe , il avoit un peu de leur physionomie.

PASCAL étoit un bon écrivain , précis & nerveux ; il avoit du génie pour les mathématiques : mais c'étoit d'ailleurs un de ces foux sérieux , un de ces maniaques qui poussent leurs raisonnemens à l'extrême. Il se félicitoit d'être malade , parce qu'il connoissoit , disoit-il , les dangers de la santé , & parce que la maladie étoit l'état naturel d'un chrétien ; & qu'on étoit là , comme on devoit toujours être , exempt de toutes les passions qui travaillent l'homme qui se porte bien. Il avoit un soin très-grand (dans la vue de renoncer à tous plaisirs) de ne point goûter ce qu'il mangeoit. Il portoit une ceinture de fer , pleine de pointes ; & quand il prenoit quelque plaisir à la conversation , alors il pressoit sa ceinture & redoubloit la violence des piqures , afin de détourner son ame de ce qui pouvoit lui être agréable. Il se mettoit

dans une grande colere quand on lui disoit qu'on avoit rencontré une belle femme: ce seul mot faisoit pécher, disoit-il. Jamais, par humilité, il n'a prononcé: *j'ai dit, j'ai fait*. Il attestoit que résister à l'ordre du roi (quel qu'il fût) c'étoit résister visiblement à l'ordre de Dieu, & que la puissance du monarque étoit *une participation de la puissance divine*. Pour cette dernière extravagance, elle étoit plus que bizarre. Il n'avoit nulle attache pour ceux qu'il aimoit, parce qu'un cœur ne devoit être qu'à Dieu seul, & que c'étoit lui faire un larcin que de montrer quelque attachement pour autrui: par conséquent, il ne vouloit point qu'on l'aimât. Après de telles idées, il n'est pas étonnant qu'il apperçût un abîme à ses côtés. Ainsi, la folie touche au génie: une tension trop forte dans quelques fibres du cerveau brouille les images, & les raisonnemens s'en ressentent; ils deviennent des objets de dérision pour une tête bien moins pénétrante, mais aussi beaucoup plus saine.



CHAPITRE II.

Roué.

C'EST un mot créé par l'extrêmement bonne compagnie, ainsi qu'elle s'intitule elle-même. Mais comment a-t-elle pu adopter une expression qui réveille une idée de crime & de supplice, & l'appliquer si légèrement ? On va jusqu'à dire un aimable roué. Qu'est-ce donc qu'un roué aimable ? demandera un étranger qui croit savoir la langue françoise. C'est un homme du monde, qui n'a ni vertus ni principes ; mais qui donne à ses vices des dehors séduisans, qui les ennoblit à force de graces & d'esprit. Voilà donc une idée complexe qui a donné lieu à un terme nouveau. *Tous les roués dit-on, ne sont pas sur la roue.*

ON dit d'un homme en place qui se permet tout, *c'est un grand roué* : son effronterie, son audace, justifieront ses vices & son ambition : s'il triomphe, s'il abat ses rivaux, il porte l'épithete honorable ; s'il succombe, on la lui retranche.

Si les étrangers s'étonnent qu'un pareil

mot ait pu se naturaliser dans notre langue, qu'ils apprennent que de détestables plaifanteries, des plaifanteries de bourreaux, ont circulé long-tems & circulent encore dans toutes les bouches.

UN abbé fut pendu, il y a trente ans, pour de faux billets de banque : le malheureux, au pied de la potence, s'accrochoit à l'échelle ; le bourreau lui dit : *allons ; montez donc, monsieur l'abbé ; vous faites l'enfant*. Tout Paris a répété ce mot affreux.

UN ivrogne fort d'un cabaret ; place de Grève. On avoit fait une exécution ; il étoit nuit ; le patient hurloit sur la roue, la douleur lui arrachoit des juremens & des imprécations ; l'ivrogne levant la tête vers l'échafaud, prend pour lui ces injures, & dit tout haut, *ce n'est pas tout que d'être roué, il faut encore être poli*. Paris s'amouracha de ce mot insensé ; il fit fortune dans tous les cercles.

LORS du supplice de Damiens, un académicien fendit la presse avec beaucoup d'efforts, pour voir de plus près les tortures ingénieuses des bourreaux ; le maître exécuteur, dit des hautes-œuvres, l'aperçut ; il dit : *laissez passer monsieur, c'est un amateur*. En-

core un mot qu'on cite en riant , & à tous propos.

MADAME du Châtelet voyant M. de Voltaire triste , & ne disant mot depuis plusieurs jours , dit à la compagnie , qui lui demandoit ce qu'il pouvoit avoir : *vous ne le devineriez pas , mais je le fais. Depuis trois semaines on ne s'entretient dans l'aris que de l'exécution de ce fameux voleur , mort avec tant de fermeté ; cela ennuie M. de Voltaire , à qui l'on ne parle plus de sa tragédie ; il est jaloux du roué.*

IL faudra donc que l'académie françoise admette ce mot dans son dictionnaire , comme un des termes les plus familiers à cette bonne compagnie , qui veut donner le ton à toute l'Europe : c'est une gentillesse que l'on se prête & que l'on se rend. Les mots *traître* , *perfide* , *méchant* , ont pâli ; on n'ose point dire de *prime - abord* , c'est un *scélérat* ; le terme paroîtroit trop fort : on dit , *c'est un roué* ; & chacun apperçoit les vices brillans & les vices voilés de celui dont on parle.

O peuple François , si ces preux & loyaux chevaliers vos ancêtres revenoient au monde , que diroient - ils en voyant leurs petits - fils employer de langage ?

AINSI les expressions deviennent outrées à mesure que la sensibilité s'émouffe. Mais comment nos voisins, qui n'ont pas ces brillantes idées, traduiront-ils ce mot ?

QUE diront-ils encore, lorsqu'ils apprendront que l'on cite comme un trait unique, une naïveté, le trait suivant. Une femme est accusée d'avoir empoisonné son mari qui dépérissait de langueur ; elle s'écria : *qu'on l'ouvre, on verra que rien n'est plus faux.*

LE supplice de *Damiens*, & les atrocités de *Desfrues* reviennent fréquemment dans les conversations, avec les réflexions analogues ; le caractère, les paroles des fameux assassins sont analysés ; & comme on s'occupe, au sortir de l'opéra, de la réforme de la jurisprudence criminelle, on parle des *roués* en place de Grève, comme des *roués* de cour. Depuis que les hommes se passent mutuellement de leur estime, ils s'offensent moins des termes par lesquels on les caractérise. On a dit de l'auteur des *Liaisons dangereuses*, c'est la plume d'un *roué* ; il n'aura pas pris cette épithète en mauvaise part. Le voilà assimilé à gens de l'extrêmement bonne compagnie ; & l'on peint ainsi d'un seul mot l'immortalité.

CHAPITRE III.

Chanteurs publics.

IL y en a de deux sortes ; les uns lamentent de saints cantiques, les autres débitent des chansons gaillardes ; souvent ils ne font qu'à quarante pas l'un de l'autre. L'un vous offre un scapulaire béni qui chasse le diable, peint en habit rouge dans son tableau avec la queue qui passe ; l'autre célèbre la fameuse victoire remportée ; tout cela est mis au rang des miracles ; & les auditeurs debout, ont l'oreille partagée entre le sacré & le profane. On écoute & les tentations du diable (lequel s'est métamorphosé pour séduire un pauvre homme avec de l'or) & la chanson sur la valeur héroïque de tel général qui s'est battu en personne. Celui qui parle en faveur des choses saintes a les cheveux plats & l'air niais : celui qui chante les batailles a l'air d'un luron ; sa trogne est enluminée ; le groupe est plus nombreux près de ce dernier , & ce contraste représente assez bien le petit nombre des élus & la foule des réprouvés.

LA chanson joyeuse fait déserter l'auditoire du vendeur de scapulaires ; il reste seul sur son escabelle montrant en vain avec sa baguette les cornes du démon tentateur, l'ennemi du genre humain. Chacun oublie le salut qu'il promet , pour courir à la chanson damnable. Le chanteur des réprouvés annonce le vin , la bonne chère & l'amour , célèbre les attraits de Margot ; & la pièce de deux sols qui balançoit entre le cantique & le vaudeville , hélas ! va tomber dans la poche du chantre mondain.

Tous deux crient à tue-tête , & affichent sur leurs tableaux : *Par permission de monseigneur le lieutenant-général de police* ; car tout charlatan le *monseigneurise*. Toutes ces permissions en son nom , gravées en grosses lettres , font croire au petit peuple que le *lieutenant-général de police* est le maître absolu de la ville , & que sa seule volonté y fait tout ; il n'apperçoit que ce ministre qui tient la verge , & les autres administrateurs n'existent pas pour lui ; il n'a point d'idée d'un ministère où l'exempt & l'inspecteur ne fassent plus rien.

CES cantiques , ces chansons , ces vaude-

villes sont tous préalablement *lus & approuvés* par le censeur S***, qui fait lui-même des *chansons* & des *couplets*; mais point aussi naïfs, aussi rians, aussi faciles que ceux que l'on chante quelquefois dans les rues : le censeur est inférieur au poète.

IL y a encore les plaintes sur les pendus & les roués, que le peuple écoute la larme à l'œil, & qu'il achète avec empressement. Quand, par bonheur pour le poète du Pont-Neuf, quelque personnage illustre monte sur l'échafaud, sa mort est rimée & chantée avec le violon. Ainsi à Paris tout est matière à chanson; & quiconque, maréchal de France ou pendu, n'a pas été chansonné, a beau faire, il demeurera inconnu au peuple. Je soutiens ici que Desfrues dans les carrefours de la capitale est plus illustre que Voltaire.

CHAPITRE IV.

Lait d'ânesse.

L'USAGE du lait d'ânesse est recommandé plus que jamais par tous les médecins. Il ré-

pare les tempéramens affoiblis par l'incontinence & la débauche. Dans les fauxbourgs, il est des troupeaux d'ânesses, & l'on mene chaque matin la nourrice à l'hôtel du monsieur dont la poitrine est délabrée. Un élégant a pour frere de lait un ânon ; il en rit, & l'on en rit aussi. La marquise parle très-affectueusement de la chere ânesse qui rétablira sa santé. Après ce bienfait insigne, elle fera généreuse ; elle doit l'envoyer dans une de ses terres, où la pauvre bête alors ne fera que paître & gambader, sans être assujétie à aucun travail. Ce projet de bienfaisance est arrêté dans son ame sensible & reconnoissante ; elle en a pris l'engagement devant une nombreuse assemblée avec une sorte d'ostentation qui fait sourire & qu'on ne se lasse point d'admirer.

CHAPITRE V.

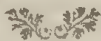
Anon.

APRÈS avoir parlé de la mere, parlons du fils. Mon pinceau n'a point d'orgueil ; il veut crayonner aussi le frere de lait du jeune sei-

gneur. M. de Buffon dit qu'il est joli ; mais l'a-t-il vu comme moi , lorsqu'il porte , mieux que des reliques , des paniers remplis de fleur ; lorsqu'il est conduit par une fraîche jardiniere , se promenant avec lui aux premiers jours du printems ? L'attirail forme un groupe qui plait à l'œil ; le gentil animal passe auprès du cheval pressé par le fouet & mordant son frein. Il devance la pauvre haridelle écorchée & défigurée qui traîne le fiacre ; il rencontre le chien crotté , le bœuf qui va se faire assommer : mais pour lui , propre & svelte , sans crainte du boucher , averti par la baguette & non frappé , il réjouit la vue & l'odorat. Leste comme sa conductrice , il a marché sur le pavé fangeux plus légèrement encore que le petit - maitre en équilibre ; aucune tache ne défigure son sabot. Il dépose aux portes les fleurs dont il est paré plutôt que chargé , & revole ensuite à la campagne. Le plus fortuné Parisien n'y va que le samedi au soir ; mais lui , il ne couche jamais à la ville ; il part avec l'aurore qui l'égaie. Quand le soleil se couche , il a déjà pâture abondamment autour de la cabane champêtre , & il s'endort , comme la jardiniere aux joues de roses , sans

trouble & fans souci , après avoir été flatté de sa belle main.

La course sur le dos des ânes a eu son tems. Les princesses montoient le paisible animal que Buffon s'est plu à venger de nos dédains. Il ne soupçonnoit pas l'honneur qu'on lui faisoit ; il n'étoit pas plus enorgueilli de porter une reine qu'une vendeuse de fleurs ; il ne sentoit pas la différence qu'il y a entre une majesté & une villageoise : c'étoit toujours une cuisse féminine qui pressoit doucement ses flancs. Une foule de plaisanteries naquirent de ces cavalcades ; & quand la matiere fut épuisée , les courses de cette espece prirent fin. Il en est ainsi de tous les plaisirs de ce monde ; les plus vifs deviennent enfin les plus fastidieux : sans quelques couplets de chanson que la mémoire se rappelle , le triomphe des ânes à la cour de France seroit déjà tombé dans l'oubli.



CHAPITRE VI.

Accouchée.

ETENDUE, à demi-couchée sur une chaise longue, enveloppée dans le plus beau linge, elle se perd dans une infinité d'oreillers grands & petits. On ne voit que dentelles artistement plissées & de grosses touffes de rubans. Elle attend sur ce trône les vilites de tout le monde; elle a tout préparé pour qu'on admire jusqu'à son couvre-pied.

UNE garde se tient assise près de la porte & flaire tous ceux qui arrivent. Elle répète incessamment, *n'avez-vous point d'odeurs?* Une femme de qualité s'écrie en passant, *non, je dois sentir la graisse.* Elle entre; une atmosphère de parfums l'environne & remplit toute la chambre.

IL est dit qu'on ne doit pas parler à l'accouchée; mais l'intérêt qu'on prend aux douleurs qu'elle a souffertes est si grand, qu'on ne peut s'empêcher de lui dire qu'on n'en a pas dormi toute la nuit. Ce compliment est renouvelé par toutes les femmes qui arrivent.

Après qu'on a loué le courage de l'accouchée ; on fait l'éloge de ses dentelles , & de la façon dont elle est mise. On dit à chaque instant , *parlons bas* ; & celle qui vient de donner le conseil , est la première à élever la voix fort haut.

Les hommes n'entroient pas autrefois ; aujourd'hui ils font du cercle ; ce n'est que dans ces circonstances que les hommes disent encore des douceurs. L'accouchée reçoit mille complimens sur son teint , dont les roses n'ont fait que pâlir. Sa langueur la rend plus belle ; mais quand le mari vient à entrer , il sourit d'une façon si particulière ; il a un air toujours si étrange , que malgré toutes les minauderies de l'accouchée , il ne sauroit soutenir les regards de l'assemblée , & s'y dérobe promptement.

CHAQUE fois que l'accouchée porte la main à son front , une femme décampe. Chacun défile pour attraper encore quelques fragmens de l'opéra , & l'on se plaint dehors d'être victimes des bienfaisances.

IL manque à l'accouchée de la capitale le charme le plus intéressant & qui donneroit à son état un air plus respectable : l'enfant dans son

son berceau & attendant du sein maternel sa première nourriture. Pendant un tems, les femmes ont nourri elles-mêmes; mais ce n'étoit qu'une mode, elle a passé. La vie de Paris sera toujours un obstacle à l'accomplissement de ce devoir sacré. J'ai remarqué que personne n'osoit parler du nouveau né ni au père ni à la mère.

QUAND une femme se porteroit assez bien pour être relevée de couches au bout du douzième jour, elle attendroit jusqu'au vingtunième pour reparoitre. Jusqu'alors elle doit, quand il entre quelqu'un, retomber sur sa chaise longue, jouer la langueur & l'abattement, recevoir trente visites, au lieu de se promener dans un jardin, & d'y jouir des douces influences de l'air.

IL est encore dit aujourd'hui qu'une femme malade doit recevoir du monde jusqu'au moment qu'elle expire. On ne laisse entrer, il est vrai, que les amis de la malade; mais elle en a tant que l'appartement est toujours plein.

LE protocole d'un mourant est de n'être jamais seul; & c'est un devoir d'étiquette que d'aller chez lui en foule.

Il faut être entouré de parens & d'amis,

dans toutes les crises d'une fièvre ; on vient jusques sous vos rideaux. Il faut que les têtes soient devenues beaucoup plus fortes , puisqu'autrefois nos peres , lorsqu'ils étoient malades , se trouvoient incommodés seulement par le mouvement indispensable du service.

CEUX qui ne visitent pas envoient deux fois par jour demander des nouvelles , & surtout le nom du médecin. Il devient un pronostic , & les gens du monde savent combien de jours une duchesse pourra résister sous les ordonnances de tel docteur. Il est des maladies où le médecin expédie son malade infailiblement ; & le cocher lui-même fait qu'au bout de huit jours il n'aura plus besoin d'arrêter les chevaux à la porte de l'hôtel : aussi s'informe-t-il du genre de la maladie. Alors il secoue la tête & prédit l'événement.

CHAPITRE VII.

Bacchantes.

ON nomme ainsi les femmes qui tout récemment ont affecté du désordre dans leur coiffure & dans leur habillement ; il passe dans

leur maintien & dans leurs discours. On se coiffe ainsi pour les tables de jeu , où les passions sont en mouvement ; & alors il est permis de lever vers le ciel de beaux yeux courroucés. On sort avec fureur de la salle ; & si l'on permet quelques horribles sermens , ils ne sont qu'analogues au ton & à l'habit. Les hommes au jeu se piquent de stoïcisme ; froids & immobiles , ils reçoivent la réputation de beaux joueurs. Les femmes défigurent leur charmant visage tant qu'elles veulent, sans rien perdre de leur renommée.

UNE bacchante marche comme un dragon , en a le geste & le regard , fait assaut de paroles avec tout ce qui se rencontre , commande aux hommes , mange à table avec une voracité feinte , boit du vin. Enfin un homme qui , après avoir passé vingt ans dans son château , reviendrait à Paris , demanderait à l'oreille de son voisin : dans quelle pièce est le rôle que joue madame ? voilà une singulière folie qui l'agite !

ELLE est réjouissante ; mais elle n'a pas pris universellement ; c'est bien domtiage. Les hommes ne buvant plus que de l'eau , affectant la plus grande modération dans leur maintien

& dans leurs discours , le tour étoit venu aux femmes de figurer le sexe hardi & fier ; elles avoient des dispositions admirables , & n'auroient pas mieux réussi , quand c'eût été pour célébrer l'abolition de la vieille loi Salique.

CHAPITRE VIII.

Cachets.

SE donne qui veut des armoiries sur le quai de l'Horloge ; s'empare qui veut des armes des plus illustres maisons. On demande à un graveur de déployer toutes les richesses du blason , & il va en gratifier les armes particulieres que vous inventerez à loisir avec lui. Le graveur payé imprime sur votre cachet le *champ* , les *pièces honorables* , les *figures* , &c. Personne ne vous dit mot , eussiez-vous épuisé tout l'art héraldique pour mentir journellement avec l'empreinte fugitive de la cire.

AINSI firent , après la guerre des croisades , les écuyers , les pages des chefs de plusieurs maisons anciennes ; ils hériterent des écussons de ceux qui , après avoir vendu leurs terres ,

alloient se faire tuer par les Sarrafins. Ils apportèrent triomphalement les étendards du mort , se les approprièrent & les transmirent à leurs descendans qui , quoique fils de ces *varlets* usurpateurs , ont fait remonter leur origine à une souche antique. Ces honneurs volés lors des fameux voyages d'outre-mer , n'étant point contestés , ont paru légitimes à l'aide du tems.

NOTRE vanité est bien risible ; mais elle ne l'est jamais tant , que lorsqu'on cherche à se créer des ayeux imaginaires , & qu'après s'être nourri de pareilles billevesées , on vient à s'enfler d'un orgueil égal à sa crédulité. De toutes les petitesse dont l'esprit humain est capable , celle-ci me paroît la plus misérable & la plus ridicule.

SUR cent lettres , dont le cachet est gravé en armoiries , quatre-vingt-dix-neuf portent un cachet imposteur. Il y a des hommes assez ridiculement vains , pour vous faire admirer leurs cachets armoriés , tandis que vous avez connu leur pere , horloger , maçon , ou chapelier : mais ils se flattent qu'il en fera un jour comme du tems des croisades , que la possession avec le tems deviendra un titre in-

contestable. Tel barbier entretient son fils dans cette superbe esperance, & lui recommande de bien payer les graveurs du quai de l'Horloge.

ILs sont là tout prêts à graver le mensonge sur tous métaux. Il n'en coûte pas plus pour un trophée héroïque, que pour un trophée d'amour; les casques & les lances, ou les fleches & le flambeau de Cupidon sont au choix de l'amateur. Le burin tranchant est tout taillé pour donner les armes de tous les nobles de l'Europe aux premiers faquins qui voudront les pendre aux cordons de leurs montres.

IL n'y a que Paris pour recéler cette foule de beaux petits messieurs qui, le plumet sous le bras, le diamant au col, le cachet à la montre, jouent le rôle de gentilshommes, tandis que leur mere ou leur oncle est dans un coin, à solliciter le paiement d'une pension accordée à des services que rejette & que dédaigne le second ordre de la noblesse.



CHAPITRE IX.

L'Ours,

Né dans les Alpes, descendu des montagnes neigeuses, arraché au magnifique amphithéâtre qui domine l'Europe, on le saisit, on le charge de chaînes, on le conduit à Paris. Cet emblème de la liberté helvétique, révééré par toute la Suisse, que Berne élève & nourrit dans ses remparts, danse ignominieusement sur le Pont-Neuf; & né pour vivre à côté d'hommes libres, amuse les badauds de sa figure étrangère.

Il semble regretter le séjour des frimats, les forêts de sapins où il erroit librement; il gémit en faisant son menuet sous le bâton: son air sérieux tient du païs où il est né.

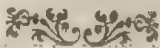
QUE diriez-vous, valeureux Bernois, & vous, Suisses des douze autres cantons; que diriez-vous en voyant votre animal chéri, humilié, dégradé, sa robe faite pour les après hivers, salie de la boue parisienne, & lui tournoyer pesamment, au milieu des éclats

de rire de la populace réjouie par la danse lourde de l'animal républicain ?

Le fier léopard n'a point reçu cette humiliation ; il déchireroit de ses griffes , conducteurs & spectateurs. L'ours helvétique monte à l'échelle , tend le chapeau du maître qui reçoit la vile monnaie que l'on offre par pitié à ses pas cadencés. Il gravissoit , le nez à l'air , les sommets du mont Jura ; muselé , il pose sa lourde patte sur l'échelon , on le frappe avec la chaîne qui le guide. Et pourquoi le traiter ainsi ? Il ne s'est pas vendu.

ON a vu les conducteurs d'ours , voleurs de grands chemins , se servir de ces animaux pour dépouiller les passans ; on les avoit dressés à ce coupable usage. Ils ont attiré l'attention du gouvernement.

ON nomme le gouverneur d'un fort de qualité , d'un jeune Allemand , d'un Hollandois qui fait voyager son élève pour le dégrasser , *un meneur d'ours*. Les Suisses font volontiers ce métier là.



CHAPITRE X.

Hôtel des Invalides.

L'ÉTABLISSEMENT le plus juste d'un siècle de grandeur. On ne voit plus les soldats, comme le dit Young, *étendant le bras qui leur reste, mendier leur pain le long des royaumes que leur valeur a sauvés.*

CE qu'il y a de touchant, c'est de voir ceux qui ne peuvent plus porter des alimens à leur bouche, être servis par des mains officieuses & journalières. Ces tristes restes de la fureur insensée des batailles; ces corps, selon l'expression d'un poète, *dont le tombeau possède la moitié*, ne peuvent plus accuser la patrie d'une criminelle indifférence.

UN gouvernement doux a effacé les rigueurs d'une discipline trop austère; car, puisque cet hôtel est un asyle de paix & de repos, puisqu'il est une récompense, il faut en éloigner les ordonnances tristes & sévères qui conviennent aux soldats guerroyans & campés sous la tente.

CE vaste bâtiment est en pierres; le vieux

soldat est enfermé dans des murailles épaisses. Ces voûtes où le soleil ne pénètre pas même en été, paroissent rendre ce grand lieu bien froid, bien sombre, bien ennuyeux pour la vieillesse. De longs corps de bâtimens, des escaliers noirs, des corridors glaçans, impriment à ce grand édifice quelque chose de triste.

LES soldats y sont logés pêle-mêle, & la propreté n'a pu s'établir dans ces salles spacieuses. Mais les officiers y sont bien en comparaison du soldat ; les officiers n'ont tous paru assez contens de leur sort, & cet aveu peut tenir lieu d'une louange complete.

IL n'y regne pas la même fraternité que dans les camps. Chacun s'isole, & l'indifférence la plus absolue regne entre ces êtres jadis si unis. C'est qu'il n'y a plus le danger des batailles, ni la société d'armes, ni le poids des fatigues à soutenir ; les régimens mêlés, les soldats ne se reconnoissent plus. De là peu d'échanges de bienfaits ; l'esprit militaire ne s'y manifeste plus que par des rêveries sur la gloire ; cette retraite n'ouvrant plus de moyens à une sorte d'avancement, chacun ne vit plus que pour le présent, & ne se repait plus que des fantômes du passé.

LES vieillards ont des infirmités & de l'humeur : il faut donc adoucir leur état ; c'est ce qu'on a fait depuis quelques années. Une administration qui n'a rien de rigoureux, leur a laissé nombre de petites libertés innocentes, qui font que chacun s'arrange à sa guise & est content : avantage particulier que des loix générales & exigeantes ne pouvoient embrasser. Redisons-le : puisqu'il s'agit de se reposer, il faut à ces soldats du repos dans toute son étendue ; & c'est là leur principale récompense.

Le dôme est superbe, & fait l'objet de la curiosité & de l'admiration des étrangers.

La cuisine est remarquable par ses immenses chaudières, par ses broches nombreuses, par la distribution prompte & égale des plats. Le service du vin dans des chopines de plomb a quelque chose de rapide & de particulier, qui étonne l'œil.

LES hommes sont si ennemis des règles assujétissantes, que ces invalides ne paroissent guère au réfectoire que pour emporter leur portion congrue. Ils la troquent ensuite, la partagent comme bon leur semble ; & cette liberté qui satisfait tous les goûts, prévient

mille plaintes. L'expérience a prouvé que les petites jouissances sans gêne plaisoient à tous les hommes, & qu'ils les préféroient aux jouissances qu'on leur apprêtoit avec une sorte de régularité.

LOUIS XIV laissa par testament son cœur aux Jésuites de la maison professe, qui l'ont placé dans leur église, comme un monument de son affection royale pour leur société.

AUJOURD'HUI qu'ils ne sont plus, seroit-ce aller contre l'intention du feu roi, que de le transporter à l'hôtel des Invalides ? Et où ce dépôt peut-il être plus dignement placé que dans ce temple superbe ?

LOUVOIS avoit destiné les magnifiques souterrains placés sous l'église à la sépulture de nos rois, & comptoit y faire transférer les tombeaux de Saint-Denis.

Le cardinal de Bouillon, ambassadeur à Rome, fit faire par les plus habiles artistes un mausolée au maréchal de Turenne, son neveu. Ce monument, propre à perpétuer la gloire & les exploits de ce grand homme, devoit être élevé dans le sein de la France sa patrie. Mais la disgrâce du cardinal suspendit ce projet ; l'ouvrage fut déposé dans les

tranges de l'abbaye de Cluni , où il est encore dans les caisses qui l'ont apporté de Rome.

NE feroit-il pas convenable de l'en tirer, & de le placer à l'hôtel des Invalides, où il feroit d'une maniere plus décente & plus conforme aux vœux des braves militaires qui l'habitent? C'est là qu'est la postérité de ce grand général.

IL y a des bouches à feu contre les petits fossés des Invalides. Ces canons se font entendre au passage de Leurs Majestés. A ce bruit, toutes les oreilles parisiennes sont aux écoutes, le nouvelliste descend, & croit déjà apprendre la nouvelle d'un avantage pour lequel il a parié. On lui dit que c'est le roi qui passe pour aller à la chasse tuer des lievres; alors il remonte tout honteux, pestant contre le canon qui ne publie pas la victoire qu'il avoit annoncée.



CHAPITRE XI.

Châtelet.

JURISDICTION qui embrasse le civil, la police & le criminel. Le prévôt de Paris est chef du Châtelet, & n'y paroît jamais ; il a encore le droit d'assister aux états-généraux, comme *premier juge ordinaire & politique de la capitale du royaume* ; mais personne, comme on le fait, n'est moins occupé que lui.

SES trois lieutenans font tout ; ils ont un crédit & une autorité dont le prévôt n'a pas l'ombre. Ils agissent tous trois sous son nom à peu près comme les maires du palais agissoient jadis sous le regne des rois fainéans.

LA charge de *lieutenant-général de police* a été démembrée de la charge de *lieutenant civil* ; & la branche est devenue beaucoup plus importante que le tronc, puisqu'elle s'étend aujourd'hui à toutes les parties de l'administration, où le lieutenant civil & même le prévôt de Paris ne voient goutte, & où même il ne leur est pas permis de voir.

LES procès se font amoncelés dans cette juridiction, au point que l'on n'en voit plus le terme. Quelle main opérera la débacle ? La chicane a tant multiplié les détours, & les délais onéreux s'obtiennent si facilement, que rien ne finit ; & l'on peut assurer qu'il y a impossibilité que tout finisse, dans l'état où sont les choses ; c'est un désordre sérieux, auquel il faudra dans peu remédier ; sans quoi cette justice n'en aura plus que le nom, & sera vaine & illusoire.

LE lieutenant civil, quand il remplit ses devoirs, n'a pas de moment à lui. Toutes ses heures sont déterminées par des fonctions urgentes, qui sans cesse se renouvellent. C'est la charge la plus triste, la plus ennuyeuse, la plus monotone dont un magistrat puisse être revêtu. Celle de *lieutenant-général de police*, par comparaison, est amusante ; elle appelle du moins des circonstances rares, curieuses, des faits étranges & particuliers, qui soutiennent le magistrat dans son travail, donnent à sa pénétration de quoi s'exercer, & peuvent occuper & intéresser tout-à-la-fois sa tête & son cœur. Le lieutenant civil n'a qu'un travail sec, rebutant, épineux. Il est sans cesse

tyrannisé par de petites formes juridiques. On appelle encore de ses sentences. Son bon sens & sa miséricorde ne lui appartiennent pas en propre ; il est subjugué par la loi , & la loi le plus souvent est bizarre. On lui adresse tout le papier timbré qui se barbouille dans Paris : *scellés , inventaires , référés , affaires de mineurs , curatelles , testamens , contrats d'atemoiements* si fréquens de nos jours ; *assemblées de parens , interdictions , fausses , séparations , prises de corps* ; & il faut qu'il réponde à tout. Mais il faudroit aussi que les jours eussent pour ce magistrat soixante & douze heures.

Il fut un jour , après le dernier exil du parlement , où le lieutenant civil tint seul en échec la cour , le chancelier & les ministres. Son refus auroit pu avoir une influence prodigieuse en levant le siège. Les notaires , les greffiers , les procureurs , les huissiers , &c. tout restoit dans une immobilité fort embarrassante. On sentit que le petit poids pouvoit faire pencher la balance en équilibre ; on fut intimidé , on eut recours aux supplications. Qu'est-ce donc que la machine de tel gouvernement , où un mince rouage ,
jusqu'alors

jusqu'alors non apperçu , arrête tout-à-coup ou facilité le jeu des autres ressorts ?

QUE l'on entasse ensuite les mots de despotisme , de monarchie , d'aristocratie , d'oligarchie : mots sans idées nettes. Tous les gouvernemens sont mixtes , & admettent dans leur sein des élémens opposés : ce que l'expérience confirme encore plus que le raisonnement.

ON a vu dernièrement les juges du Châtelet faire les inquisiteurs & vouloir juger un livre de physique & de morale , qu'à coup sûr ils ne favoient pas lire. On dit qu'ils renouvellent tous les cinquante ans cette prérogative : le tout pour soutenir quelque vieille prétention ignorée. Le ridicule dont ils se sont couverts en voulant toucher à ces hautes matieres , les fera rentrer sans doute dans les discussions qui sont de leur ressort.



CHAPITRE XII.

Armoiries de la Ville.

C'EST un vaisseau flottant. Ah, plutôt à Dieu que ces armoiries fussent parlantes, & que Paris fût une ville maritime !

ON s'est jeté dans de longues discussions pour trouver l'origine de ces armoiries. Rien de plus simple. Un peintre aura métamorphosé un misérable bateau en vaisseau de haut-bord, & le batelet fera devenu un navire.

UNE erreur de peintre n'est pas dange-reuse ; mais tel qui ne connoissoit pas la construction ni la marche de la galiotte de Saint-Cloud, a entrepris de diriger la marine royale. C'est que beaucoup de François, à l'imitation des marquis de Moliere, savent tout à merveille, & sur-tout ce qu'ils n'ont jamais appris.

PARIS, malgré le vaisseau qui figure dans ses armes, ne fournit point de matelots à l'état. On y mange de la marée ; mais les trois quarts de ses habitans ignorent ce que

C'est que le flux & le reflux de l'Océan. Des bateliers moteurs de la navigation semblent plutôt trainer que conduire de longs bateaux qui s'engravent perpétuellement.

DES coches d'eau qui montent & qui descendent, qui partent majestueusement du quai de Saint-Paul ou de la Tournelle; voilà toute la marine qui justifie les armoiries de la capitale. Quand la Seine se gonfle, les flottes sont en grand danger. Le vaisseau vogant à pleines voiles, n'en restera pas moins sur la façade de l'hôtel-de-ville, & cet aspect ne laisse pas que d'être facétieux pour l'œil d'un Anglois, habitant de Londres.

CHAPITRE XIII.

Démolition du Petit-Châtelet.

ENFIN, ce vieil édifice qui avoit quelque chose de hideux, barbare monument du siècle de Dagobert, construction monstrueuse au milieu de tant d'ouvrages de goût, où le conseil des Seize fit arrêter & pendre

Briffon , Larché & Pardif , ce gothique & lourd bâtiment dont on avoit fait une prison , vient de tomber & de céder son terrain à la voie publique.

J'AI passé sur les débris : mais quel aspect ! Les voûtes entr'ouvertes , des cachots souterrains , qui recevoient l'air pour la première fois depuis tant d'années , sembloient révéler aux yeux effrayés des passans les victimes englouties dans leurs ténèbres. Un frémissement involontaire vous faisoit en plongeant la vue dans ces antres profonds , & l'on se disoit : est-ce donc dans un pareil lieu , au fond de la terre , dans un trou à mettre les morts , qu'on a logé des hommes vivans ?

Ces cachots vont servir désormais de cave aux maisons qu'on va bâtir sur leurs fondemens. Mais les murs y doivent être encore imprégnés des soupirs du désespoir. Qui osera placer là son tonneau de vin ? qui pourra le boire sans se rappeler les malheureux qui ont gémé entre ces murailles , dans les tourmens du corps & les angoisses de l'ame , plus terribles encore.

PUISSENT les dernières traces de la bar-

barie s'effacer ainsi sous la main vigilante d'un gouvernement sage ?

CHAPITRE XIV.

L'Arcade Saint-Jean.

ATTENANT l'hôtel-de-ville , est une arcade aussi triste que dangereuse , & par où cependant doit défilér tout ce qui descend de la belle rue Saint-Antoine. Ce passage est extrêmement incommode , & vous jette dans une rue tortueuse & inégale , jusque vis-à-vis le beau portail Saint-Gervais , que l'on n'apperçoit qu'à moitié.

IL seroit à propos de percer une rue qui aboutiroit à la rue Saint-Antoine. Il faudroit du moins un trottoir pour les gens de pied sous cette maussade arcade , où il n'y a aucun refuge contre les voitures.

CET endroit , quoique voisin de la Grève , est favorable aux voleurs qui attendent sous cette voûte solitaire.

UN voleur y arrêta vers minuit un particulier , en lui mettant sous la gorge un pisto-

let & lui demandant *la bourse*. La main du voleur, qui sans doute en étoit à son apprentissage, étoit tremblante. Le particulier qui craignoit que le mouvement de la peur ne fit partir la détente, lui dit avec le plus grand sang-froid : *ne tremblez pas, monsieur, je vous donnerai.*

CHAPITRE XV.

Saints défigurés.

LE portail des églises offre nombre de figures gothiques ; mais à présent si noires & si hideuses, qu'on les prendroit plutôt pour des objets de réprobation, que pour des élus ayant en paradis la couronne de gloire.

IL manque à ces saints antiques un nez, une oreille, un bras. Les anges & les chérubins ont perdu leurs ailes ; l'archange du jugement dernier souffle encore & n'a plus de trompette. Ces visages célestes, criblés par les injures du tems, font des mines affreuses. Pourquoi donc ajouter encore à leur noirceur, en couvrant ces statues enfumées

d'une couronne de fleurs fraîchement cueillies ? Ce contraste afflige l'œil. Le saint prend la physionomie d'un démon sous ces roses éclatantes. L'on ne fauroit pardonner à la piété son extrême mauvais goût ; il fait tort à l'image qu'on se propose d'honorer.

LE portail de Notre-Dame offre un ensemble si bizarre , que chacun y trouve ce qu'il veut y trouver en théologie , en cabale , en chymie. Un adepte m'a assuré que le secret de la pierre philosophale étoit écrit dans toutes ces grossières figures ; mais le tout , selon lui , seroit de savoir déchiffrer ces emblèmes énigmatiques.

CHAPITRE XVI.

Samaritaine.

PETIT, vilain bâtiment carré , adossé au Pont-Neuf , dressé sur pilotis , & qui rompt de toutes parts un superbe coup-d'œil. Cette mesure est un gouvernement.

LE fameux gouverneur de ce gouvernement a dans toutes ces immenses parties la sonc.

tion de faire entretenir l'horloge , & l'horloge ne va point. Ce cadran vu & interrogé par tant de passans , est des mois entiers sans marquer les heures. Le carillon est aussi défectueux que l'horloge ; il déraisonne publiquement ; mais du moins on a le droit de s'en moquer.

IL sonne dans toutes les cérémonies publiques , sur-tout quand le roi passe. Le roi peut entendre le morceau de musique qui réjouissoit son trisayeul ; & si la figure de Henri IV , qui est tout à côté , avoit des oreilles , elle pourroit achever l'air.

VU la réputation dont la *Samaritaine* jouit dans toute l'Europe , on devroit bien moins négliger son carillon & son horloge ; mais c'est un *gouvernement* ; c'est tout dire : les clochettes n'y feront jamais d'accord.

QUAND fera-t-on disparaître ce bâtiment sans goût , qui s'offre à l'œil avec le quai du Louvre & le quai des Théatins , qui gêne l'ensemble des deux rives , & qui ne sert qu'à élever l'eau pour quelques bassins qui n'en font pas moins à sec les trois quarts de l'année ?

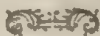


CHAPITRE XVII.

A trois pour un liard les Anglois.

UN Anglois qui arrive à Paris pour la première fois, & qui entend au bout du Pont-Neuf & dans les carrefours crier de toutes parts nombre de femmes qui s'accordent dans un concert très-discordant, pour chanter du matin au soir : *à trois pour un liard les Anglois*, ne devine point ce que cela veut dire.

CE cri du Pont-Neuf a pris faveur pendant la guerre présente. Ces femmes vendent sur un éventaire de petites poires qu'on nomme d'Angleterre, & elles ont trouvé qu'il seroit plaisant & patriotique d'étourdir les passans & tout le quartier de leurs éternels, *à trois pour un liard les Anglois*. Les sarcasmes de nos voisins, en général, sont plus durs; mais plus ingénieux.



CHAPITRE - XVIII.

Monter à Cheval.

LE Parisien apprendra de bonne heure à se tenir en équilibre sur un pavé glissant , à éviter le pas des chevaux , à se faufiler entre des roues mobiles & des voitures roulantes ; il saura escamoter son ventre , s'applatir comme un Gascon ; il saura franchir d'un pied lesté les larges ruisseaux ; il saura monter un escalier de sept étages sans reprendre haleine , le descendre sans lumière ; mais il ne saura pas monter ni se tenir à cheval.

L'ESPACE lui manque pour cet exercice. Les académies sont très-coûteuses & en petit nombre ; elles ont encore des privilèges exclusifs pour enseigner à monter à cheval. Oui , des privilèges royaux : de sorte que , dans cette grande ville , le bourgeois ne peut faire aucun usage du cheval. On prend des fiacres pour la plus petite promenade , & le Parisien est & fera constamment l'homme le plus étranger à l'équitation.

CHAPITRE XIX.

Chaise-à-Porteur.

PORTER quelqu'un dans les rues fangeuses & embarrassées de la capitale , n'est pas chose facile. Aussi les chaises ne peuvent-elles circuler que le matin & dans quelques quartiers paisibles. Les douairières vont ainsi à la messe , & le laquais suit portant les heures dans un sac de velours rouge brodé. La vieille présidente veut qu'on remarque le sac sur lequel elle s'agenouillera , pour demander pardon à Dieu , *des petits péchés de sa jeunesse*. Ailleurs les chevaux disputent le pas à l'homme.

DEUX robustes mercenaires , tout en sueur & s'archoutant sur leurs souliers ferrés , portent l'homme que l'embonpoint & la goutte empêchent de marcher. Au détour d'une rue , ils se trouvent au milieu d'un troupeau de bœufs effarés & menaçans. Une corne saisit le brancard & renverse la boîte : le gros individu qui l'emplit de sa rotondité reste là jusqu'à ce que le troupeau ait défilé. Les

têtes des bœufs en passant le saluent à la portiere; il se rencogne : jamais corne ne l'a tant effrayé; il faut retourner la boîte pour lui ouvrir la porte. La colere que cet accident lui cause , a gonflé ses veines ; on a peine à le dégager. Il veut battre avec sa canne les porteurs qui se sont déjà sauvés ; & dans sa fureur , il ne s'apperçoit pas qu'il a perdu sa perruque.

LA brouette qui a deux roues tombe rarement sur le côté ; mais aussi quand elle se renverse les brancards en-haut , & qu'une demoiselle parée , ajustée , se trouve dans cette voiture , jugez de l'attitude ! Elle est obligée , en conscience , de se pâmer pour voiler son désordre , & ne point entendre ce que disent les spectateurs.

CHAPITRE XX.

Fouette Cocher.

C'EST le mot que dit encore le provincial en montant dans un *remise*. Oui , oui , *fouette cocher* ; tu crois d'arriver comme cela , mon bel ami ! As-tu calculé les embarras qui arrê-

teront le pas de tes chevaux ? Ici les boueurs barrent la rue & restent deux heures à relever les ordures ; là est une charrette chargée d'une pierre si lourde , que les chevaux ne font que la retenir ; le limonnier en arrête seul tout l'effort ; c'est à chaque pas un vrai miracle. Les voitures à tonneaux d'eau , dont le nombre est considérable , obstruent le passage. Elles se rangent de travers pour donner de l'eau dans les maisons. Plusieurs charrettes couvertes , (*) dans lesquelles les conducteurs sont ensevelis & où ils ne peuvent ni voir ni entendre , s'opposent au défilé. Le bois des chantiers , de longues pieces de charpenterie menacent dans leurs mouvemens de crever les panneaux des voitures & le flanc des chevaux.

QUAND arrivera la débacle ? c'est le chaos à débrouiller. On croit appercevoir un débouché ; mais les pierres à bâtir , qui restent des mois entiers irrégulièrement rangées dans des rues déjà étroites , interceptent le passage.

CEPENDANT les cochers ferment le plus

(*) Ces misérables charrettes sont encore plus dangereuses que les cabriolets , parce que c'est un manant aveugle & brutal qui les conduit.

qu'ils peuvent , gênent par leur impatience mal-adroite la libre circulation ; c'est à qui obtiendra un pouce de terrain.

Tu veux passer avec ton équipage , & le malheureux piéton ne doit qu'à son ventre plat & rentrant le bonheur d'échapper à l'effleu du païsan , qui excède quelquefois d'un pied. Il ne faut que la voiture d'une blanchisseuse qui reste là plantée pendant trois heures , faisant son compte dans la maison , pour arrêter quatre cents équipages. Mais voici qu'un cabriolet scélérat , profitant d'un jour ouvert , rasant de près la borne , s'échappe de la bagarre. C'est la foudre qui part d'un nuage orageux : fauve qui peut. Le pervers conducteur veut regagner le tems perdu , en passant sur le corps de ses concitoyens. Et où court cet écervelé , ce méchant ? car il faut l'être pour braver ainsi les clameurs de la multitude , comme si c'étoit un amas d'insectes. Il court au logis d'une catin. Il porte déjà sur son front l'empreinte livide de la débauche , & dans trois semaines il va tomber en lambeaux entre les mains de l'impuissante chirurgie.

C'ÉTOIT bien la peine d'ajouter à une vie oisive & corrompue un nouveau forfait , & de

montrer publiquement sur son front le mélange du vil libertinage & de la férocité barbare ! Voilà comme l'un conduit presque toujours à l'autre..

PAUVRE provincial, prends patience dans ta voiture ! Tu as calculé la distance, mais non le tems qu'il falloit pour la franchir, & tu arriveras trop tard pour la visite importante ou frivole que tu vas faire.

CHAPITRE XXI.

Peaux de Lapins.

PROFIT des servantes, & que le maître le plus avare ne leur dispute pas. L'Auvergne fournit à Paris ces crieurs de peaux de lapins, qui ne les achètent en détail que pour les revendre en gros aux chapeliers ; mais ce crieur en est surchargé de manière qu'on cherche sa tête & ses bras. On le sent avant que d'entendre sa voix ; il vit dans l'exhalaison infecte de ces peaux ; il y résiste. Son cri est extrêmement dur. Les chats fuient à son aspect ; car il est homme à prendre leur robe, & les

chats semblent deviner qu'il en veut à toutes les fourrures de quadrupèdes.

IL a de plus dans sa poche un couteau toujours prêts à châtrer les matous. Il n'entre pas dans une maison, que les chattes ne se sauvent sur les gouttières, en exprimant par des miaulemens plaintifs combien la figure de ce barbare leur est désagréable.

LE cri, *peaux de lapins*, contraste avec le cri, *vieux chapeaux*. Ce dernier plus aigu fort d'un gosier féminin. Telle est la destinée d'un feutre: il commence encore en poil à être énoncé par le crieur, *peaux de lapins*; & après avoir orné une tête de savant, il finira tout crasseux sur les épaules d'une crieuse de *vieux chapeaux*, qui l'abandonnera à un manœuvre ignorant, pour qui toute érudition est perdue. Si l'on pouvoit écrire l'histoire des chapeaux, elle ressembleroit fort à celle des têtes humaines: vicissitude éternelle!



CHAPITRE XXII.

Porcs.

L se consomme chaque année à Paris près de trente mille porcs. Les charcutiers métamorphosent le porc en cent manières différentes ; & ce qu'on appelle *saussices*, *boudin*, *cervelats*, *langues*, *andouilles*, &c. y est d'un goût excellent, qu'on n'attrappe point ailleurs. Les charcutières, la fourchette en main, distribuent les morceaux de petit salé, renfort journalier des diners & soupers demi-bourgeois. Sans la tourte de quinze sols & le morceau de petit salé, les repas de la petite classe bourgeoise manqueroient les trois quarts du tems.

Mais tandis que les bouchères ont de l'embonpoint, un teint frais & vermeil, les charcutières sont pâles & d'une carnation moins belle. C'est que l'exhalaison des viandes chaudes n'est favorable ni à la beauté ni à la santé.

Le fils de Louis le Gros traversant Paris, un cochon s'embarassa dans les jambes de son

cheval qui s'abattit, & ce jeune prince mourut de la chute.

LES fils de France aujourd'hui traversent rapidement la ville en carrosse attelé de huit chevaux ; les troupeaux de bœufs, de moutons, de porcs & d'hommes ne retardent point leur course.

CHAPITRE XXIII.

Placards.

AUTREFOIS il étoit assez ordinaire de trouver quelques placards critiques sur les affaires du jour. On a mis tant de surveillance dans la poursuite des afficheurs, que cet usage est devenu impraticable. Paris n'a point la statue mutilée de Rome, où l'on attache des *pasquinades*. Le railleur le plus déterminé sent expirer ses bons-mots, lorsqu'il s'agit d'avoir un débat avec la police, qui emprisonne ou qui exile avec un petit avertissement. Les bons-mots & les satyres circulent de bouche en bouche, se copient même, mais ne s'affichent plus.

DANS le tems que la police étoit moins vigilante ou moins étendue , voici l'expédient dont on s'étoit servi pour apposer les placards au coin des rues.

UN homme chargé d'une grande hotte , en se reposant , s'arrêtoit sur une borne , contre laquelle il restoit appuyé , la hotte toujours sur le dos & l'air fatigué. Pendant ce tems , un petit garçon , accroupi dans le fond de la hotte , n'avoit qu'à passer les deux mains pour plaquer contre la muraille , l'affiche enduite de colle. Il étoit masqué par les deux rebords. Il se renfonçoit bien vite en se voilant la tête ; & l'homme de partir à pas lents , laissant l'écrit à la vue des curieux.

LES caricatures de ce genre ne s'appliquent plus aux murailles ; elles ont passé dans des brochures subtilement distribuées.

MAIS un placard aujourd'hui ne signifie rien pour le peuple occupé de ses besoins pressans & de sa subsistance journalière : il est étranger à tout ce qui se fait ; il a perdu depuis long-tems le fil des événemens publics , il ne sait plus qui mene les affaires ; il ne s'en embarrasse point. Que lui importe qui tient le gouvernail ? Le sillage du vaisseau

est toujours le même pour lui. Enfin il n'a plus envie de rire.

ON trouve de tems en tems quelque emblème relatif à l'administration de la police, qui n'est point parfaite. Le chef, en homme d'esprit ne fait qu'en rire. Eh ! qu'importent à l'adroit écuyer les hennissemens de son coursier morigéné par son frein, dès qu'il peut à l'aide d'une légère houffine régler tous ses mouvemens.

PLUS de traits satyriques que dans les brochures ; le beau monde s'en amuse, sans trop y ajouter foi : mais l'épigramme vraie ou fausse arrive ordinairement une année revolue après la sottise. Or l'épigramme est comme la correction des colleges, quand elle est tardive, elle est moins efficace.

CES petites vengeancees contre les hommes en place ne troublent plus leur tranquillité ; ils acheveront leur plaisible carrière sans être molestés dans leurs fonctions. L'histoire ne les saisira qu'à leur mort ; & ils n'auront pas entendu de leur vivant, dans le cri de la licence, l'accent de la vérité, qu'on y démêle toujours, parce qu'il est ordinairement caché.

CEPENDANT les pauvres auteurs ne peuvent faire une faute que trente critiques ne

les aboient : souvent même on leur dit des injures lorsqu'ils ont bien fait. Le gouvernement protégera ces petites feuilles satyriques, qui ne nuisent qu'à la réputation & à la fortune des écrivains ; mais en récompense l'ouvrage politique de tout homme en place n'admettra ni examen ni réprimande. O ! c'est un beau droit.

LES papes ont laissé *Pasquin & Marforio* parler & se répondre. Des railleries, des lardons amusent le peuple & l'assoupissent. Ne vaut-il pas mieux encore que la satire soit dans la bouche de la statue, que de rester concentrée dans le cœur où elle fermente & s'aigrit ? La mauvaise humeur d'un peuple s'évapore ainsi, & jamais le bras ne se lève, quand la langue a pu se soulager pleinement.

CHAPITRE XXIV.

Afficheurs.

ILS sont quarante, ainsi qu'à l'académie françoise ; & pour une plus grande similitude, aucun afficheur ne peut être reçu s'il ne fait

lire & écrire. On dispense l'afficheur de tout autre talent, ainsi qu'il arrive quelquefois dans l'illustre compagnie créée par le ministre despotique & versificateur.

ILS ont à leur boutonniere une plaque de cuivre; ils portent une petite échelle, un tablier, un pot à colle & une brosse. Ils affichent; mais ils ne s'affichent point. Les quarante immortels n'ont pas toujours cette sage modestie.

UN afficheur est l'emblème de l'indifférence. Il affiche d'un visage égal le sacré, le profane, le juridique, l'arrêt de mort, le chien perdu: il ne lit jamais, de ce qu'il plaque contre les murailles, que la permission du magistrat. Dès qu'il voit ce nom, il afficheroit sa propre sentence.

TEL qui a affiché la comédie & l'opéra pendant trente ans, n'y a jamais mis le pied. Quand ils ont mis la lettre du côté de la rue, & qu'elle est bien droite, ils la contemplent d'un air de satisfaction & s'en vont.

IL leur est défendu de mettre aux portes & sur les murs des églises & monasteres, des affiches de comédies, romans & livres profanes; mais le titre est quelquefois équivo-

que, & les colonnes des temples sont tolérantes : elles reçoivent paisiblement ce que l'afficheur leur applique.

IL n'est pas prudent de lire une affiche, haute ou basse, au coin d'une borne, c'est un appât qui a son péril. Plus d'un lecteur est obligé d'interrompre précipitamment sa lecture, & de se sauver au milieu d'une phrase instructive : ce qui nuit à la réflexion qu'on doit à toute lecture, même à celle des affiches.

ON se croit quelquefois en sûreté derrière une borne. Là on semble braver le danger & lire en paix : mais la plupart des bornes ont été creusées par le petit effieu à sa hauteur. Tandis que vous vous instruisez, il passe par le creux formé, & vous emporte le gras de la jambe.

CHAPITRE XXV.

Estampes licencieuses.

ELLES se sont multipliées le long des quais & sur les boulevards. On n'y voit que nudités capables d'alarmer la pudeur, attri-

des & postures lascives , qui inspirent à la jeunesse le goût de la débauche , & corrompent les regards même de l'enfance.

IL en est de si licenceuses , que ma plume ne peut en faire entrevoir ici le sujet. Il tient quelquefois à un raffinement de corruption qui révolte beaucoup plus que ne feroit le trait immodeste. On m'entend.

IL est sans doute très-condamnable de laisser les filles , gorge découverte , arrêter le soir les hommes & les solliciter par de pressantes invitations ; mais qu'en plein jour des estampes obscènes restent du matin au soir à la vue de l'innocence , pour lui faire naître l'idée du libertinage & en justifier la turpitude dans les cœurs à demi-corrompus , c'est vouloir qu'une nouvelle race d'hommes acheve de s'éteindre dans sa source.

BOUCHER , après avoir été en peinture le corrupteur de la bonne école , travailla pour les boudoirs des courtisannes. Mais son genre Baudouin , peintre cynique , l'a surpassé en licence , & n'a presque rien fait qui ne soit contraire aux bonnes mœurs.

LES peintres , pour plaire aux ames blâcées , s'étudient à présenter à l'imagination des

idées libertines & quelquefois dégoûtantes. Le *Soirée des Tuileries* est assurément loin du pinceau des graces.

LES estampes nouvelles trop nues pechent autant contre l'art que contre la morale. Elles n'auront jamais l'intérêt des images nobles & attendrissantes. Ainsi que les livres obscenes sont déclarés bons à *mettre au cabinet*, de même les estampes licencieuses suivront ces volumes déshonorés. Artistes ! pourquoi renoncez-vous à la gloire ? Pourquoi voulez-vous livrer vos noms à l'infamie ? Ce qui est décent, voilà ce qui subsiste, voilà ce que vos enfans pourront avouer.

On a beaucoup sévi contre les livres philosophiques, lus d'un petit nombre d'hommes, & que la multitude n'est point en état de comprendre. La gravure indécente triomphe publiquement. Tout œil en est frappé : celui de l'innocence se trouble, & la pudeur rougit. Il est tems de reléguer sévèrement dans les porte-feuilles des marchands ce qu'ils ont l'impudence d'étaler au-dehors même de leurs boutiques. Songez donc que les vierges & les honnêtes femmes passent aussi dans les rues.

CHAPITRE XXVI.

Tapisseries.

A la procession de la *Fête-Dieu*, les tapisseries des rues offrent, sur le passage du *Saint-Sacrement*, les amours impudiques des dieux & des déesses de la mythologie. Jupiter enleve Ganymede, caresse Junon. Bacchus s'enivre sur le sein d'Erigone. Salmacis serre dans ses bras amoureux le jeune homme qui lui résiste. Apollon poursuit Daphné. Vénus sourit à Adonis. Et voilà les images que la piété déploie pour honorer le *Saint des Saints* !

LES métamorphoses d'Ovide sont sous les yeux des prêtres adorateurs. Le paganisme fait tous les frais des hommages rendus au plus redoutable de nos mystères ; & si un payen, tout-à-coup sorti des gouffres de l'enfer où notre religion le plonge, assistoit à l'une de ces processions, il reverroit de toutes parts ses dieux & ses idoles.

QUI l'eût dit que les fâtes de l'idolatrie triomphante orneraient le frontispice des maisons catholiques & que les prêtres qui portent

le Dieu vivant , se promeneroient religieusement au milieu des figures de la théologie payenne !

LES faux dieux de l'antiquité s'avancent jusqu'au pied du reposoir. (*) Jupiter , armé de son foudre , y entre ; il semble en menacer la *Vierge Marie*. Apollon & les neuf Muses reçoivent tout à côté la bénédiction que l'on donne au peuple.

LES tapissiers n'y entendent point finesse. Montés au haut de leurs longues échelles , ils clouent les Bacchantes armées du thyrsé tout au-dessus de l'autel ; & l'œil , à travers les rayons du soleil , apperçoit l'enlèvement de Proserpine.

QUELS étoient à Rome les ornemens publics lors de la marche des prêtres de Cybele & de Cérès ? Différoient-ils beaucoup des nôtres ?

LORSQUE Louis XV , dans sa fameuse convalescence , vint rendre grâces à Dieu à *Notre-Dame* , le bourgeois tapissa les rues , comme pour la fête la plus solennelle du catholicisme.

(*) Petite chapelle dressée à la hâte dans un carrefour , où le *Saint-Sacrement* se repose , & que les bourgeois se font gloire de bâtir.

On a banni des appartemens ces tapisseries à grands personnages que les meubles coupoient désagréablement , & elles sont reléguées dans les anti-chambres. Le damas de trois couleurs & à compartemens égaux , a pris la place de ces figures qui , massives , dures & incorrectes , ne parloient pas gracieusement à l'imagination des femmes. Les tapisseries descendent du galetas pour le jour de la *Fête-Dieu* , & on les envoie aussi à la campagne pour garnir les mansardes.

Au reste , il faut voir les tapissiers le jour de la *Fête-Dieu* monter & glisser le long de leurs échelles. Toutes les portes sont tapissées. La procession défile , & la queue est encore dans la rue , que voilà les hommes clouans & les tapisseries mythologiques qui dégringolent tout ensemble. Elles sont ployées , emportées en un clin-d'œil ; car elles doivent servir ailleurs.

Le miracle est qu'à travers tant d'échelles qui courent , droites & hautes , tant de marteaux qui sont en l'air , tant de passans qui heurtent les échelons & leur base boiteuse , il n'y ait pas quelque martyr de la tenture & du pieux empressement des tapissiers , qui

ce jour là regardent toutes les têtes comme des pavés.

CHAPITRE XXVII.

Jardin du Palais-Royal.

PHILIPPE d'Orléans, régent de France, habita ce palais. Il gouverna le royaume avec les principes les plus hardis, méprisant beaucoup les hommes & les jugeant tous aussi faux, aussi bas, aussi cupides que ceux dont il étoit environné. Il sembloit indigne à son génie de gouverner cette masse d'individus dont il se jouoit avec la supériorité de son caractère.

LES principes de son administration, qui succéderent à ceux de Louis XIV, forment pour l'histoire une couleur bien tranchante. La nation Française qui se plie à tout, fut modifiée en un seul instant.

* CETTE époque infiniment curieuse a déterminé nos mœurs actuelles, & pour un tems qui paroît devoir être considérable. Si la base de la morale est à demi renversée, la régence

a occasioné ce changement rapide dont l'influence n'est pas encore à son terme.

ON se rassemble à midi au cadran du Palais-Royal. Des désœuvrés, montre en main, mettent l'aiguille sur onze heures soixante minutes, & s'en vantent toute la journée.

AU Caveau, d'autres désœuvrés agitent ces questions oiseuses & littéraires, mille fois rebattues, & dont la génération timide de nos jeunes auteurs ne paroît pas vouloir encore sortir.

QUAND le duc de Chartres voulut convertir son jardin en bâtimens, chacun cria comme s'il eût été propriétaire du lieu. Malgré le public qui regardoit cette promenade comme une jouissance acquise, malgré ses vives clameurs, le duc fit tomber sous la coignée ces arbres qui, sous leurs ombrages, avoient vu les marchés clandestins des filles d'opéra, Jamais les Hamadryades (si elles sont chastes) n'eurent plus à rougir que dans cette fameuse allée. Mais on pouvoit la regarder comme la plus belle salle de bal qui fût en Europe. Elle fut détruite en peu d'heures.

QUAND le public eut bien crié, & qu'il vit les arbres à bas, il se tut. Il paroît d'après

le plan adopté par le prince , que les Parisiens dans quelques années y auront gagné , (ce qui accusera leur précipitation ordinaire) que cet endroit réunira le brillant , le commode ; que métamorphosé au gré du propriétaire , il offrira pour les agrémens une promenade supérieure à la précédente.

O Parisiens , toujours ignares & sottement ennemis de moindres modifications , songez donc que votre ville nageroit dans une cloaque , sans la main qui a rompu vos maussades habitudes ! Laissez les puissans en monnoie modifier votre habitation. Qui l'a fait ce qu'elle est ? eux seuls. Taisez-vous , plats bourgeois , & laissez les princes vous construire des momumens agréables. Voyez autour de vous , tous sont de leur création. Promenez-vous un peu plus loin , importans nouvellistes , & attendez le don magnifique & riant que votre lourde & ingrate cervelle ne peut pas même appercevoir en idée.

Si vous voulez voir de beaux tableaux , visitez la galerie du Palais-Royal ; si vous voulez voir de jolies femmes dans le costume le plus élégant & le plus nouveau , placez-vous au grand passage du grand escalier ; si

vous voulez manger de bonnes glaces, allez au caveau ; mais si vous voulez avoir les nouveautés piquantes, ne vous adressez pas aux libraires du lieu.

CHAPITRE XXVIII.

Coutume.

ON nous parle des Tahuglanks, situés au nord du Nouveau-Mexique, vers le deux cent quarante-unième degré de longitude. On nous en parle comme d'un peuple policé qui a aussi ses arts brillans, mais des coutumes fort extraordinaires.

Un prince du sang, chez les Tahuglanks, établit sa chaise percée tout au milieu de sa chambre, en présence de sa maison & de ceux à qui il donne audience. C'est une prérogative dont il se montre jaloux. Placé sur ce trône mobile, le prince constipé ou dévoyé fait publiquement, sans voile & sans paravant, toutes les grimaces que lui commande sa situation. Un grand valet debout & attentif lui présente des pattes de coton
avec

avec lesquelles le prince s'effuie ; le valet les range l'une dessus l'autre comme des beurées , & sous l'œil ouvert des assistans. On voit les déjections de monseigneur. L'odorat des courtisans rassemblés a beau s'armer de constance , il ne peut se soustraire aux tourbillons des alkali-volatils.

DE belles dames qui viennent faire leur cour & demander des graces , arrivent quelquefois au milieu de la cérémonie , & ne s'en vont pas ; ce seroit un manque d'usage. Elles restent & font la conversation de l'air du monde le plus aisé.

MAIS si le seigneur Tahuglank chie au nez de tous ceux qui entrent chez lui le matin ; son maître le lui rendra bien le lendemain ; il s'assèyera encore plus fierement sur la chaise percée , & embaumera son vassal. Celui-ci aura besoin de la ferme contenance qu'il exigeoit la veille ; il n'osera pas détourner la tête ; la conversation ira son train , comme si les parfums les plus suaves remplissoient l'appartement ; il n'offrira qu'un nez impassible , en songeant que c'est un prêté rendu , & qu'à trois jours de là , lorsqu'il prendra médecine , sa cour particulière

aura le visage calme & serein à l'aspect des contorsions redoublées , qu'il variera tout à son aise & dans tout le loisir possible.

VOILA bien le sujet d'un chapitre pour un nouveau Rabelais ; mais je ne suis pas assez docte pour l'entreprendre. En quel tems a commencé cette coutume ? Comment s'est-elle perpétuée ? Comment regne-t-elle encore chez ce peuple , dont les gazettes nous vantent le goût , la politesse & les graces ? Est-ce une filiation de l'histoire du Grand-Lama , qui fait don de ses excrémens desséchés à tous les princes & vassaux du Thibet ? Mais ils sont du moins en poudre. Il jouit seul de cette glorieuse prérogative ; & parmi les Tahuglanks , il ne faut avoir qu'une goutte du sang royal dans les veines , pour inviter tout le monde au spectacle des fonctions journalieres de la garde-robe avec tous leurs accompagnemens.

LES témoins prétendent que par l'adresse & la promptitude des enleveurs de la chaise percée , l'évaporation est presque insensible. D'autres soutiennent au contraire que les corpuscules actifs se font sentir dans toutes leur énergie ; & le marc du souper d'un

prince est tout autre que le marc grossier d'un porte-faix. Que faut-il croire ? Au reste, celui qui ne sera pas satisfait du récit que ma qualité d'historien m'a obligé de faire, pourra en achetant une charge honorable, se convaincre pleinement par l'expérience que ceci n'est point un conte.

CHAPITRE XXIX.

Commissaires.

ILS ont des départemens variés & même opposés. Quel rapport y a-t-il entre une batterie & l'apposition d'un scellé ; entre la levée d'un cadavre, & un partage entre héritiers ?

LEURS fonctions principales concernent la police. Le guet leur amène tous ceux qui ont commis quelques désordres. Ils peuvent les envoyer en prison sur le champ.

UNE multitude de faits particuliers & souvent imprévus sont remis à leur prudence, & exercent leur sagacité. Les disputes, les rixes, les accidens, les injures graves vont

d'abord à leur tribunal. Il faut qu'ils écoutent les parties & qu'ils décident promptement.

LES plaintes pour fait de vols , viols , violences & autres crimes , sont aussi reçues par eux ; & d'après la clameur publique , ils interrogent d'office le coupable & le font emprisonner.

ILS font faire ouverture de portes , lors des saisies de meubles en l'absence d'un locataire ; lorsqu'un particulier sans secours est décédé dans sa chambre. Enfin lors des morts promptes ou suspectes , ils accompagnent le chirurgien du Châtelet.

LEURS fonctions sont presque toujours ou tristes ou contraignantes. Si l'on relève un cadavre mutilé , ensanglanté , c'est pour les yeux du commissaire. Il se trouve entre le meurtrier & celui qui a été assassiné. Toutes les blessures que la perfidie , la fureur & le hasard occasionent , viennent sous leurs regards ; toute affaire criminelle commence dans leur greffe. Leur procès verbal devient la base de la procédure criminelle ; les juges prononceront d'après leur exposé. Quel emploi sérieux !

ILS font les interrogatoires des accusés ;

& ceux même qui sont enlevés par des ordres supérieurs sont encore interrogés par eux. Mais on choisit un commissaire habile, qui vous fait mille questions captieuses ; & c'est un danger de plus que d'être interrogé par un pareil homme qui ordinairement n'est pas disposé à vous servir.

IL est peu d'état qui demande autant de justesse dans l'esprit, autant de modération, autant de ressources, autant de connoissances particulières que celui de commissaire ; & c'est un clerc qui balance entre une étude de notaire, de procureur, ou une charge d'huissier-priseur, qui le plus souvent adopte ces fonctions redoutables.

LES uns pechent par la sévérité, les autres craignent de se compromettre ; ils sont rarement dans le point précis où ils devraient être. Après avoir fait tomber leur rigueur sur le petit peuple sans protecteur, ils semblent avoir un peu trop de respect pour tout ce qui tient aux grands & aux riches ; & cette conduite versatile, pour ne pas dire plus, leur a ôté cette réputation d'intégrité qu'ils devraient avoir.

LEUR situation est assez embarrassante : ils

marchent entre le lieutenant de police , qui les réprimande vertement , & le peuple qui crie. Il faut qu'ils satisfassent l'un & l'autre ; il faut même qu'ils devinent ce qu'on ne leur dit pas , & qu'ils agissent différemment selon les tems , les personnes & les circonstances. Ceux qui n'ont point de sagacité sont des fautes (leur petit code à la main) qu'ils s'obstinent à ne pas reconnoître.

LES commissaires sont chargés de trop de choses , & trop peu payés. De là vient que quelques-uns ont commis plusieurs bassesses.

TROP souvent le commissaire est absent ; il est allé à ses plaisirs , ou apposer des scellés : car ils en font tous friands. C'est au clerc , personnage assez avili , que vous avez à faire. Le guet promene souvent un délinquant avec les menottes de quartier en quartier , faute de rencontrer le commissaire chez lui. Le peuple le craint toujours beaucoup plus qu'il ne le respecte.

UN commissaire emploie un autre commissaire pour faire la police dans son quartier , de crainte de se faire jeter la pierre par ses voisins. La plupart abandonnent le balayage des rues , la visite des marchés , la vérification

du poids du pain , comme s'il étoit avilissant d'y veiller.

UNE fréquentation journalière & nécessaire avec l'inspecteur , l'exempt de police , les espions , les mouchards , leur a imprimé je ne sais quelle similitude qui leur a ôté presque entièrement la physionomie de juges.

La plainte qu'il faut payer , & les casuels de leur état , prélevés quelquefois sur les filles de mauvaise vie qu'ils protègent ou qu'ils poursuivent , selon le degré d'attention dont elles sont pourvues ; les présens offerts & acceptés par les bouchers , boulangers & autres , qui vendent à poids & à mesure , n'ont pas fait de leur place une place aussi honorable qu'elle devoit l'être.

VOYEZ un juge de paix à Londres , rappelez-vous celui qui , troublé dans ses fonctions par le fils du roi , lui ordonna de se rendre en prison , & en fut obéi. Toutes leurs opérations étant de rigueur , précédant les faïsses , ordonnant les emprisonnemens , écrivant sans cesse des procès verbaux ; toujours avec des accusateurs & des accusés , leur ame en a contracté une sorte de roideur

& d'impassibilité, qui passe quelquefois sur leur visage.

IL n'y a point de farce sur le boulevard où l'on ne voie arriver un commissaire à la suite d'une querelle. Il est en robe sale & trouée ; on lui arrache sa perruque ; on le bâtonne sur le théâtre aux éclats de rire de la populace. Il en est de même à la Rapée, dans une joute que l'on donne sur l'eau. Les personnages figurent une rixe ; ils se battent, le commissaire vient, il procède, il verbalise, il interroge : on finit par le jeter à la rivière avec sa plume, son rouleau de papier & son écritoire.

SI cependant on prenoit ces farces au pied de la lettre, & qu'on s'avisât de battre réellement cet officier de robe longue, on se feroit une affaire grave. Pourquoi donc montrer au peuple des commissaires bâtonnés, dont on déchire la robe ou que l'on jette à l'eau, aux huées universelles des spectateurs ?



CHAPITRE XXX.

Messe de minuit.

LA veille de Noël les églises se remplissent de monde ; mais ce n'est pas toujours la dévotion qui y conduit la foule. Les jeunes gens entrent à minuit la tête haute , regardant les femmes & les filles , & il leur paroît plaissant de les voir chanter & prier , à l'heure où elles sont ordinairement entre deux draps , occupées à tout autre chose.

ON crut que c'étoit les organistes qui attiroient la foule bruyante. On les fit taire ; mais les ténèbres d'un côté , les temples illuminés de l'autre , le renversement passager de la coutume , rendront toujours ces heures de la nuit plus intéressantes que celles du jour. C'est la seule fête nocturne que la religion autorise ; & la licence qui profite de tout , s'y glisse malgré la sainteté du lieu.

LES cérémonies dans les grandes paroisses sont connues. Mais voulez - vous jouir d'un tableau vraiment curieux ? allez entendre une

messe de minuit dans un village , à quelques lieues de la capitale.

C'EST le tour de la fermière ; elle doit présenter à l'autel l'agneau sans tache , par les mains de son berger. Une députation de douze filles tant vierges que bergeres , est venue pour chercher le pauvre petit animal qui s'ennuie fort d'être étendu dans une manne ornée de pompons & de rubans couleur de rose.

LA cloche sonne , la procession va commencer : en voici l'ordre & la marche.

LE premier personnage qui paroît est un bedeau , portant la fameuse étoile des trois mages dont l'apparition auroit fort embarrassé les *la Lande* , les *Cassini* & *Newton* lui-même , s'ils avoient existé alors. Les trois mages suivent : l'un d'eux , le mage Maure , a le visage barbouillé de noir de fumée ; c'est l'Arlequin ; mais il est sérieux.

ON voit ensuite quatre anges qui ne volent pas mieux avec leurs ailes de carton , que le fleur *Blanchard* avec son vaisseau volant & ses parrasols. Les vierges folles portent leurs lampes éteintes ; les vierges sages leurs lampes allumées.

GABRIEL est là , plus beau que les autres ;

il se retourne de tems en tems pour saluer Marie qui le regarde tendrement,

Un saint Joseph suit d'un air niais: on a choisi pour ce rôle l'imbécille du village. Sa fonction est de garder le pauvre petit agneau qui bêle de toutes ses forces à la cérémonie. Les bergers s'avancent, enveloppés dans leurs grands manteaux, qu'ils relevent de tems en tems pour faire l'exercice de la houlette.

ENFIN on voit se développer, par des évolutions bien exécutées, un joli bataillon de bergeres. Elles ont toujours plus de graces que les garçons.

LEURS vêtemens sont blancs, coupés d'écharpes & de ceintures de différentes couleurs; & leurs houlettes ornées de rubans. L'une porte l'arbre de Jessé; la seconde, la verge d'Aaron, retrouvée de nos jours par l'hydroscopie *Béton*; la troisieme, la pomme (non celle qui perdit Troyes, mais celle qui perdit tout le genre humain;) la quatrieme, le serpent qui fit cette belle équipée dans le paradis terrestre. Les autres n'ont en main que leurs houlettes, ou celles de leurs bergers favoris.

CETTE gentille troupe est accompagnée

d'un orchestre ambulant , composé de deux violons , d'une clarinette , d'un serpent & de cinq cornemuses. Le concert de *Roufféau* chez M. de *Treytorens* n'approche pas de celui-là. Un chien qui a suivi son maître à l'église sans en être apperçu , entendant cette superbe harmonie , se met à hurler lamentablement , pour faire sa partie dans le concert. Bedeaux & bergers veulent le chasser , & la cacophonie redouble.

ENFIN , deux bergeres s'avancent pour chanter des cantiques pieux , décens , & sur-tout très-spirituels , ainsi qu'on en peut juger par celui-ci que j'ai retenu :

Gabriel chez Marie
Vint par compassion ,
Et lui fit œuvre pie
Sans copulation.

APRÈS la messe , qui a été entendue avec dévotion & simplicité de cœur par ces bons gens , le *réveillon* se fait. Les cabarets se remplissent malgré l'ordonnance du bailli ; & qui fait si la lampe de quelque vierge sage ne s'éteint point !



CHAPITRE XXXI.

Boutique de Petruquier.

IMAGINEZ tout ce que la mal - propreté peut assembler de plus sale. Son trône est au milieu de cette boutique où vont se rendre ceux qui veulent être propres. Les carreaux des fenêtres , enduits de poudre & de pommade , interceptent le jour ; l'eau de savon a rongé & déchaussé le pavé. Le plancher & les solives sont imprégnés d'une poudre épaisse. Les araignées pendent mortes à leurs longues toiles blanchies , étouffées en l'air par le volcan éternel de la poudrière. N'entrez jamais dans cet antre infect ; mais regardez avec moi à travers une vitre cassée.

VOICI un homme sous la capotte de toile cirée , peignoir bannal qui lui enveloppe tout le corps. On vient de mettre une centaine de papillotes à une tête qui n'avoit pas besoin d'être défigurée par toutes ces cornes hérissées. Un fer brûlant les applatit , & l'odeur des cheveux brûlés se fait sentir.

TOUT à côté , voyez un visage barbouillé

de l'écume de savon ; plus loin , un peigné à longues dents qui ne peut entrer dans une crinière épaisse. On la couvre bientôt de poudre , & voilà un accommodage.

QUATRE garçons perruquiers , blêmes & blancs , dont on ne distingue plus les traits , prennent tour-à-tour le peigne , le rasoir & la houppe. Un apprentif chirurgien , dit major , sorti de l'amphithéâtre où il vient de plonger son bras dans des entrailles humaines , ou dont la main fétide sent encore l'onguent suspect , la promène sur tous ces visages qui sollicitent leur tour ; car le manant à Paris , pour aller à vêpres & à la Courtille , veut porter le dimanche tête frisée & faupoudrée.

DES *treffeuses* faisant rouler des paquets de cheveux entre leurs doigts & à travers des *cardes* ou peignes de fer , ont quelque chose de plus dégoûtant encore que les garçons perruquiers. Elles semblent pommadées sous leur linge jauni. Leurs jupes sont crasseuses comme leurs mains ; elles semblent avoir fait un divorce éternel avec la blanchisseuse , & les *merlans* eux-mêmes ne se soucient point de leurs faveurs.

LA matinée de chaque dimanche suffit à peine aux gens qui viennent se faire plâtrer les cheveux. Le maître a besoin d'un renfort; les rasoirs sont émoussés par le crin des barbes. Soixante livres d'amidon dans chaque boutique passent sur l'occiput des artisans du quartier. C'est un tourbillon qui se répand jusques dans la rue. Les poudrés sortent de dessous la houppe avec un masque blanc sur le visage. L'habit du perruquier pèse le triple. Battez-le; je parie pour six livres de poudre: il en a bien avalé quatre onces dans ses fonctions, d'autant plus qu'il aime à babiller.

EH bien, le dimanche, à quatre heures du soir, ce même perruquier, lassé de sa blanche poussière, monte dans une chambre, se met nu de la tête aux pieds, se lave, s'essuie, & passe dans une seconde chambre voisine & séparée, où il s'habille proprement en noir. Il n'ose lui-même repasser par sa farineuse boutique; il sort aussi propre qu'un conseiller.

Où va-t-il? à l'opéra, voir danser mademoiselle Guimard, dont il vante les graces. Il se trouve à côté de celui qu'il a coiffé le matin. Alors il peut se frotter sans crainte à

son voisin , & rouler parmi les flots du peuple extasié. Ce n'est plus un *merlan* , c'est un juge en musique.

LORSQU'IL rentre , il se déshabille avec soin , range son habit propre , met de côté sa chemise à dentelles , & revient dans la chambre grasse reprendre ses vêtemens lourds & poudreux , qu'il portera six jours de suite , si une tête ne coupe point la semaine pour le ramener au palais magique , où il claquera *Vestris* , *le dieu de la danse*.

IL faut que ce métier si sale soit un métier sacré ; car dès qu'un garçon l'exerce sans en avoir acheté la charge , le chambrelan est conduit à Bicêtre , comme un coupable digne de toute la vengeance des loix. Il a beau quelquefois n'avoir pas un habit de poudre ; un peigne édenté , un vieux rasoir , un bout de pomnade , un fer à toupet deviennent la preuve évidente de son crime ; & il n'y a que la prison qui puisse expier un pareil attentat.

VOILÀ comment , avec des loix mal entendues , on se joue indécemment de la liberté des hommes. On cite encore S. Louis , législateur & patron des perruquiers , dans la vue de consacrer de si respectables privilèges !

OUI

OUI, pour raser le visage d'un fort de la Halle, poudrer une chévelure de porteur d'eau, peigner un savant, papillotter un clerc de procureur, il faut préalablement avoir acheté une charge.

QUELQUE chose encore, qui tout-à-la-fois attire & repousse l'œil dans la boutique d'un perruquier, c'est le *pâté des cheveux sorti du four*. Sa croûte, sa ressemblance extérieure avec les bons pâtés de Périgueux, dites, cela ne fait-il pas frissonner?

IL n'y a pas plus de cent ans que la perruque étoit un ornement rare & coûteux. Une perruque (frémissez, têtes chauves!) se vendoit jusqu'à mille écus. Il est vrai qu'elle étoit d'un volume énorme, & qu'il falloit dépouiller plusieurs têtes pour en couvrir une seule. Aujourd'hui sans se ruiner on couronne son chef d'une chévelure artificielle pour quatre pistoles; & cette perruque moins chère est mieux faite, mieux plantée, & imite le naturel à s'y méprendre.

LES maîtres d'école des environs de Paris, les vieux chantres, les écrivains publics, les huissiers vétérans n'y regardent pas de si près. Ils ne veulent pas en imposer; ils achètent

des perruques de hasard, qui laissent un pouce d'intervalle entre la peau & les cheveux factices. Ils vont au grand magasin établi quai des Morfondus. Là est un tas de *tignaffes* : mais malgré les revers & les années, les cheveux anciennement tressés y tiennent encore.

LES têtes humaines, en-dehors comme endedans, quoiqu'on en dise, sont à-peu-près égales. Ce qui en fait la différence ne mérite guere d'être compté. D'ailleurs cette jauge de l'orgueil disparoît à une légère distance.

LE maître d'école de village a embrassé ce consolant systême ; il ramasse, avec le coup-d'œil supérieur de la philosophie, le premier bonnet chévelu qui ne jure pas trop avec son poil. Dès qu'il fait heureusement le tour de la boîte où git sa haute pensée, il lui convient, il l'adopte. Son prédécesseur raisonnoit-il mieux que lui ? Étoit-il mieux coiffé ? Qui pourra décider affirmativement entre deux têtes & deux coiffures ? Le maître d'école ne met pas une si grande distance entre génie & génie, perruque & perruque ; il paie trente sols, & marche ainsi coiffé vers la classe où l'on ne se moquera pas plus de son bonnet que de sa tête.

IL n'y a eu à Paris qu'un seul vieillard assez courageux pour braver l'art des perruquiers, lequel soumet tout occiput. Cet homme a osé dire: *ils n'existent pas pour moi*. On l'a vu paroître en tout lieu & même à la cour sans perruque. Dès lors il a paru un grand homme; il n'avoit qu'à se coiffer comme le maître d'école, & ce n'auroit plus été qu'un homme ordinaire.

CHAPITRE XXXII

Femmes-de-Chambre.

UNE femme qui sert une autre femme, a besoin de bien plus d'art & de souplesse qu'il n'en faut à un homme dans la même condition. Point de milieu; les femmes-de-chambre sont dans la plus grande intimité, ou dans la dépendance la plus humiliante. QUE d'adresse il faut à une femme-de-chambre pour faire valoir, embellir les charmes de sa maîtresse! Il faut la rendre jolie, ou du moins lui persuader qu'elle a des grâces infinies. Chaque matin la maîtresse la questionne

sur son visage. Elle doit avoir une réponse prête, aller au-devant du caprice, corriger la mauvaise humeur, tromper l'amour-propre, enfin avoir l'air de la sincérité.

ON la gronde facilement ; mais il lui est permis de montrer un peu de dépit. Le triomphe de la maîtresse ne seroit pas complet, si la femme-de-chambre étoit impassible.

RIEN de plus curieux que le dialogue qui s'établit quelquefois à la toilette : c'est un mélange de hauteur, de familiarité, de confiance, de mépris, qui a quelque chose d'infinissable.

LA femme-de-chambre connoît mieux sa maîtresse que le laquais ne connoît son maître. Aussi nombre de secrets particuliers ont été révélés par des femmes-de-chambre : c'est une bonne fortune quand on peut les enlever à ses amies, ou du moins à ses connaissances.

LA femme-de-chambre ne déroge pas, ainsi que le laquais, parce que la fille qui embrasse cet état paroît l'avoir préféré à la perte de sa vertu.

ELLES composent le cinquième de l'ordre domestique. Quand leurs maîtresses sont jeunes.

& belles, elles sont assez dédaignées, & il ne leur appartient pas d'être jolies. Mais à mesure que les femmes avancent en âge, la société d'une femme-de-chambre leur devient plus nécessaire. Les vieilles, qui desiront toujours qu'on les trompe un peu, s'accommodent assez de leur langage flatteur; & l'habitude donnant du poids à la liaison, elle ne peut plus enfin se rompre.

LES femmes-de-chambre en général n'ont pas les vices inhérens aux laquais. Elles prennent les manières des femmes qu'elles servent; & quand elles se marient ensuite à de petits bourgeois, elles ont un air & un maintien qui en imposent à cette classe, & qui devant un œil peu exercé les feroit prendre véritablement pour avoir vu le monde.

ELLES se mettent pour l'ordinaire avec goût. Dans celles qui sont méchantes, l'envie, la jalousie, la médisance, le mensonge, la fausseté, la flatterie, l'hypocrisie percent plus difficilement que chez les valets. Ceux-ci sont toujours taciturnes, & leurs vices parlent hautement. Les femmes-de-chambre sont fréquemment interrogées, & leurs vices sont voilés.

LES soubrettes de notre comédie ont encore

des nuances qui appartiennent à leur état ; mais les valets ne se voient plus comme on les met sur la scène. On distingue la femme-de-chambre qui est chez la duchesse : ses façons sont plus aisées & plus nobles. Celle qui est chez la présidente a contracté quelque chose de la morgue de la maison ; elle met de la précision dans tout ce qu'elle dit & ce qu'elle fait. Celle qui est chez la financière , parle des plus grosses sommes comme d'un rien , raconte les dépenses que l'on fait à l'hôtel , & qui ne se font pas ailleurs.

QUELQUES femmes-de-chambre , au bout d'un certain tems , copient admirablement leur maîtresse ; & quelques - unes qui sont bonnes , s'attendentent réellement sur leur sort , parce qu'elles voient de près les tourmens que l'envie de briller & les caprices de l'imagination leur font subir chaque jour.

Si la maîtresse traite sa femme-de-chambre avec indifférence , la paix est entre les deux époux ; mais si une forte d'amitié naît entre elles , & que la ligue s'établisse , le mari ne pourra jamais deviner d'où part la discorde qui trouble sa maison.

LES femmes-de-chambre ne parlent pas pré-

cifément comme les poètes les font parler sur la scène ; mais elles agissent avec dextérité dans plusieurs occasions , & elles ont encore sur les caracteres une certaine influence que les valets ont perdue il y a long-tems.

UNE femme de qualité dit : *où sont mes femmes ?* & ne dit jamais , *mes femmes-de-chambre* ; expression réservée à la bourgeoisie.

DEPUIS que le luxe a placé quatre à cinq domestiques , enchainés à la courroie derriere un carrosse ; depuis que l'on a tenu ainsi quatre hommes ferrés l'un contre l'autre , sautillant sur la pointe des pieds , obligés de monter & de descendre lorsque la voiture est en mouvement , & de s'élancer avec célérité au risque de se rompre les jambes ; les femmes à leur toilette ont tenu debout trois à quatre femmes uniquement occupées à offrir la boîte à poudre , les épingles , la pâte d'amande , tandis que le coiffeur arrange les cheveux.

CE vol d'individus , fait aux campagnes , à l'agriculture , n'a pas même été frappé par nous d'un impôt propre à punir cet égoïsme révoltant. Et tandis que le galon d'or & d'argent entre dans la livrée de la servitude , le sarreau de toile couvre à peine le laboureur

& le vigneron. La classe travaillante voit les valets en habit de drap galonné, & les femmes-de-chambre en robe de soie, même avec quelques petits diamans. Cette malheureuse classe commence à s'estimer elle-même fort au-dessous de l'ordre domestique.

CHAPITRE XXXIII.

Comédie clandestine.

JE ne parlerai pas ici de ces farces irrégulièuses où une jeunesse indévote se permet des gaietés très-indiscrettes; où l'on voit le prêtre disant la messe, qui va cherchant l'hostie que la souris a emporté pendant le *Dominus vobiscum*, & déjà à demi croquée. Je ne répéterai point le dialogue de l'abbesse se confessant au cordelier; il faut laisser ces bouffonneries sous le voile qui les couvre.

JE dois parler de certaines petites pièces libres & voluptueuses qu'on vient d'accueillir en secret, comme infiniment propres à débarrasser les femmes de ce reste de pudeur qui les fatigue.

LA, Thalie, comme on l'a tant de fois reproché aux dramatisques, n'est plus une régente, le théâtre n'est plus une école: on en a chassé toute morale; ce n'est point l'esprit assommant de Dorat; ce n'est point le jargon quintessencié de la comédie moderne, c'est la peinture aisée d'un riant & facile libertinage; ce sont les caractères à la mode, le goût du jour, le ton nouveau d'une débauche raisonnée, & qu'on appelle *décente*.

UN abbé se plaint de la facilité d'avoir des femmes, & de la difficulté d'avoir des abbates. Les soubrettes chantent des couplets qui font hauffer l'éventail, mais pleins de vérités. Des équivoques, des plaisanteries, une corruption bien profonde, le vice orné de toute la gaieté possible, voilà ce qui distingue ces mono-drames qui attestent notre esprit, & la singulière licence de nos mœurs.

LES romans de Crébillon fils sont chastes, en comparaison de ces petites pièces, où la dérision de la vertu & l'oubli des principes sont affichés au point que l'auteur, quoi qu'il imagine, ne scandalise jamais l'auditoire. Il est toujours plus dépravé que le poète.

Ces mono-drames font sortir le talent

pittoreſque de nos bouffons. Ainſi tous les moyens de l'ancienne comédie ſont tombés ; elle n'eſt plus que décrépité & froide , auprès de cette muſe moderne à l'œil vif & hardi , au ton décidé , au geſte libertin , qui a répoſe à tout , qui voit tout avec le ſourire dominant d'une malice ſpirituelle.

NOTEZ que toutes ces femmes dont on peint l'eſprit & la dépravation , ſont toutes ou comteſſes , ou marquises , ou préſidentes , ou duchefſes ; & les hommes à l'avenant. Il n'y a pas une ſeule bourgeoiſe perſonifiée dans ces pieces. Il n'appartient pas à la bourgeoiſie d'avoir ces vices diſtingués ; le libertinage roturier eſt loin d'un idiôme auſſi fin , auſſi délicat ; il n'eſt pas digne des pinceaux qui célèbrent les mœurs ingénieufes des femmes de qualité.

ON joue auſſi dans des ſallons privilégiés , des *proverbes* qui tiennent à des aventures récentes & connues. On a beſoin de la cauſticité pour ſortir de l'atonie. La ſimple médecine ne frapperoit pas aſſez profondément la victime ; il faut qu'elle expire ſous les pointes les plus acérées , & le tout par amuſement.

VOILA donc les *atellanes* naturalisées parmi nous; elles ne se présentent point sur les théâtres publics. Tout-à-la fois licencieuses & impudentes, elles ne sont dans l'ombre que pour exciter plus vivement la curiosité. Les loix ne peuvent les interdire; c'est une jouissance pour ces êtres blasés, qui croient aviver ainsi leur ame abâtardie. Mais, malgré tant d'efforts, le rire du libertinage ou celui de la méchanceté ne fera jamais le bon rire. J'en prévien's les auteurs & les auditeurs.

CHAPITRE XXXIV.

La fête des Rois.

LA fête des rois & le tirage du gâteau subsistent toujours. Cette très-ancienne coutume se transmet de pere en fils. Les incrédules & les impies, qui se moquent de l'étoile des trois rois, célèbrent néanmoins cette fête comme les autres. Les festins ne rencontrent point de négatifs. C'est une branche de commerce pour la pâtisserie, dont la vente est considérable ce jour là.

ON est curieux du sort : on joue avec l'enfant qui tire le gâteau ; on veut être roi. Cependant ici le roi paie sa royauté, & ne leve aucun tribut sur son peuple.

LE savetier en famille est toujours roi ; car il est plus obéi dans sa maison , que le président ne l'est dans la sienne. Mais ce jour là il parodie la majesté : il croit fermement, ainsi que tous ses confreres , que les souverains & les princes ne s'occupent dans leurs palais qu'à boire, manger & se réjouir. Il ne leur attribue aucune peine, aucun souci, aucun travail, parce que leur table est toujours bien servie.

C'EST aussi le jour où, dans tout Paris, le peuple fait les réflexions les plus bizarres sur la royauté. On voit qu'il ne la considère que sous les plus faux rapports, & que toutes ses idées rétrécies sont, pour ainsi dire, des idées asiatiques. Oh, qu'il est loin de concevoir ce qu'il devrait entendre !

FONTENELLE, tout philosophe qu'il étoit, tira un jour le gâteau des rois. La fève lui échut. *Vous êtes roi*, lui dit son voisin ; *serez-vous despotique ?* -- Belle demande, reprit-il.

DIDEROT a fait une piece de vers sur cette

royauté de table , laquelle ne ressemble point aux vers niais que tant de fots monarques de la fêve ont publiés dans plusieurs recueils fastidieux.

Tous les gens de bouche sont fort occupés pendant cette huitaine ; & l'on voit que toute fête fondée sur la base , fera & doit être immortelle.

LES protestans , hors de la France , ont poussé la réformation jusqu'à bannir toutes les fêtes , même celles qui donnent lieu aux festins. En arrachant le galon de l'habit , ils ont , comme dit le docteur Swift , déchiré l'étoffe.

CHAPITRE XXXV.

Almanach des Muses.

C'EST une corbeille de fleurs poétiques , que *Frere-Quêteur* au Parnasse offre tous les ans au public. On appelle ainsi le rédacteur , parce que pendant toute l'année il sollicite les faveurs des enfans d'Apollon , qui contribuent de leurs travaux à former son recueil & son patrimoine. Il vit de sa quête.

FRERE-QUETEUR prend & entasse au hafard toutes ces fleurs, fans assortir les couleurs ; il en compofe un énorme bouquet , à-peu-près comme le fait un païfan mal-adroit à la fête de fon bailli , puis il le jette au nez du public la veille du jour de l'an. Les fleurs vives , les fleurs pâles , les fleurs inodores , les fleurs odoriférantes , les orties même y font mêlées indiftinctement. Mais qu'importe au *rédaéteur* ? Son bouquet n'eft-il pas fait ?

ON s'occupe de ce recueil les quinze premiers jours du mois de janvier ; puis , femblable à certains insectes éphémères , il pâlit & difparoît.

RIEN ne prouve mieux combien il y a de petits talens à Paris que cette foule prodigieufe de petits vers. Plusieurs petites réputations fe contentent d'y briller une fois l'an ; & comme ces auteurs ont de l'efprit pour le premier janvier , ils perfuadent facilement leurs petites coteries qu'ils en ont ou peuvent en avoir toute l'année.

IL y a des tics littéraires qu'il eft fi facile d'imiter , qu'ils deviennent épidémiques. C'eft ce qu'on remarque en lifant cet almanach , compofé par tant de plumes différentes ; c'eft

une couleur, un ton uniformes. Vous jureriez que la moitié du livret est de la même main. On y apperçoit le même tour, la même manière, la même prétention à l'esprit; & jusqu'au choix des mots & des images, tout vous répète l'accent du persiflage à la mode.

Tout auteur veut y paroître libertin, léger, quoique souvent il ne soit ni l'un ni l'autre. Ces poètes parlent des ris, des jeux & des graces, qu'ils n'enchaînent que dans leurs hémistiches. Ils vous entretiennent de leurs fêtes & de leurs plaisirs, sans vous donner envie d'y assister; car tout en disant aux autres: allons, mes amis, rions, chantons, abandonnons la gloire pour les beaux yeux de nos maîtresses, leur visage s'allonge & fait la moue.

On pourroit dire à ces muses grimacieres ce qu'un homme disoit à une femme qui faisoit des mines: *trompeuse, tu mens au rire.*

QUAND on lit les vers de Chapelle, de Chaulieu, de Coulanges, de Panard, de Collé, on prend part à leurs douces orgies; on est à table avec eux; on sent que leurs plaisirs n'étoient pas une illusion; & on les voit aussi francs dans leur abandon, que nos poètes

modernes sont contrainits, gênés, en allant biquant leur esprit pour chanter leurs jouissances; & ce qu'on voit de mieux dans leurs vers, c'est que celles de l'orgueil leur sont constamment les plus chères.

UN jour, assis au pied des Alpes & me reposant, je trouvai par hasard dans mon porte-manteau un volume séparé de ces petits vers. Je voulus les lire; mais ils me parurent si petits, si mesquins, si tristes devant ces magnifiques amphithéâtres qui élevent l'ame & lui donnent de fortes conceptions, que le livre puérile me tomba des mains; je le laissai au bas de ces majestueuses montagnes, où il pourrit encore. Mais quand je me retrouvai à Paris, rue Saint Honoré, je le relus. Or, pourquoi cela, lecteur? Les livres dépendroient-ils du tems & des lieux?

CE recueil annuel & inégal est suivi de petites notices sur les ouvrages de poésie & de théâtre, bien tranchantes, bien courtes, & toujours vides d'esprit.

CE rédacteur est de plus compilateur de son métier, n'importe de quoi. Il va louant sa plume à tout journaliste pressé, ainsi qu'un manoeuvre va cherchant un maître maçon.

C'est

C'est l'emploi de ces écrivailleurs qui, bientôt désespérés de leur radicale impuissance, se font *jugeurs*. Métier arrogant & tranquille ; car on ne finiroit pas, s'il falloit établir la révision des arrêts des folliculaires. Ils usent du privilège du mépris où ils sont tombés. Ils prononcent sur tout ; & comprennent peu de choses. Aussi point de réplique ; ce seroit un procès interminable ; tout se perdroit dans les ménstrues périodiques.

CHAPITRE XXXVI.

Bagarre.

IL y en eut une affreuse, inouïe, inconcevable. Ce fut le 30 mai 1770 ; j'y étois. A la suite d'un misérable feu d'artifice tiré sur la place de Louis XV, un peuple innombrable (car il ne resta pas ce jour là un tiers de la ville dans les maisons) se porta en foule dans une rue qui conduisoit aux boulevards, pour y voir la plus triste des illuminations. On pourroit la comparer aux flambeaux funéraires d'un long convoi, rangés sur deux files. Elle sembloit annoncer la catastrophe

la plus désastreuse. De gros nuages noirs, je me le rappelle, planoient sur la triste cité.

CETTE rue fort large en apparence, se terminoit comme un entonnoir. Des rigoles, des trous, des pierres de taille, plusieurs équipages, rendirent le passage étroit & dangereux.

TOUT-A-COUP je me sentis horriblement pressé. Je perdis la liberté de respirer & je fus porté en l'air près de quatre minutes, par les flots tumultueux d'un peuple qui avoit à la lettre l'impétuosité d'un torrent.

J'ÉRÉ dans l'angle d'un mur qui me sauva la vie, j'eus le bonheur, après de longs efforts, de rétrograder, malgré des avis contraires; mais je me rappelai à propos que le matin j'avois vu des pierres de taille dans cette rue spacieuse, & cette réflexion me détermina à revenir sur mes pas. Une charpente brûloit près du feu d'artifice tiré, & le singulier effet de cet incendie m'entraîna encore d'un côté opposé à la mort.

SORTI à peine de cet horrible tumulte, j'entendis les cris déchirans des hommes, des femmes, des enfans suffoqués; mais, quoique saisi d'effroi, je ne soupçonnois pas encore l'amas d'horreurs que cette nuit épou-

vantable devoit rassembler. Je regagnai mon logis ; je n'appris le désastre que le lendemain , quand l'amitié tendre & inquiète accourut & vint m'embrasser avec la joie de me revoir au nombre des vivans.

J'APPRIS alors que nombre de mes compatriotes avoient péri dans cette affreuse bagarre ; que des scènes cruelles avoient encore ajouté à l'horreur du trépas. Le pied du fils fouloit involontairement les flancs de la mere ; le pere avoit beau se débattre , il passoit sur le corps de son fils. On voyoit périr à ses côtés l'objet le plus cher ; on devenoit malgré soi l'instrument de sa mort. On portoit sur son sein le corps sans vie , jusqu'à ce qu'il tombât pour être foulé sous les pieds de la rage & du désespoir. Les cris , les hurlemens étouffoient les prières du sexe foible ; l'enfance & la beauté avoient perdu leur charme & leur pouvoir.

UN grand nombre de cadavres resterent sur la place , & aucun d'eux (ce qui est surprenant) n'avoit une fracture. Ils avoient tous été étouffés , & le froissement les avoit déshabillés en partie d'une manière tout-à-la-fois déplorable & bizarre.

J'AI vu plusieurs personnes languir pendant

trente mois des suites de cette presse épouvantable , porter sur leurs corps l'empreinte forte des objets qui les avoient comprimés. D'autres ont achevé de mourir au bout de dix années. Cette presse coûta la vie à plus de douze cents infortunés , & je n'exagere point.

UNE famille entiere disparut. Point de maison qui n'eût à pleurer un parent ou un ami.

ON n'a point su à quelle cause attribuer cet étonnant désastre. Le lieu paroissoit spacieux , & personne ne prévît le danger.

AUCUN administrateur ne fut recherché ; tout fut mis sur le compte de la fatalité. Elle y entra pour beaucoup , il faut l'avouer ; mais cela ne justifie point encore le peu d'ordre qui régna dans cette fête , & qui troubla toutes les imaginations superstitieuses , par l'idée d'un redoutable avenir. Les craintes vulgaires ne se sont pas réalisées.

CET exemple fatal a du moins servi à établir par la suite , dans les fêtes publiques , l'ordre le plus exact ; mais on a passé subitement à une autre extrémité. On a depuis invité le peuple à des fêtes , à condition qu'il n'y assisteroit pas. On a fait un désert de l'emplacement qui lui étoit destiné ; on lui

est distribué encore plus de bourrades que de petits pains. De sorte qu'aux fêtes de la naissance du Dauphin, lorsque le roi & la reine se sont présentés aux fenêtres de l'hôtel-de-ville, pour être salués par les acclamations & les bénédictions du peuple; il n'y avoit point de peuple.

ON n'est pas encore venu à bout à Paris de donner des réjouissances où le peuple ne fût ni foulé, ni maltraité, ni renvoyé. Peut-être enfin tant d'hommes de génie, ramassant leur intelligence, parviendront à nous montrer une fête digne de la capitale & des sommes énormes que l'on dépense pour mécontenter ordinairement tout le monde, & accorder à la soldatesque le plaisir de bourrer la multitude. L'argent, le goût & les idées ne manquent point. Qui empêche donc qu'on ne voie une fête populaire que l'on puisse citer aux nations voisines?

CHAPITRE XXXVII.

Rêves politiques.

Vous souvenez-vous de cet homme qui

voulut faire gagner à Louis XIV, quatre cent millions par an, en mettant toutes les côtes de France en fameux ports de mer ? Vous riez ! Eh bien, on fait tous les jours des projets de cette force là. L'un veut enseigner au roi l'art d'enrichir ses sujets ; l'autre trouve que le roi n'est pas assez riche pour le titre qu'il porte, il veut doubler ses revenus. Ces foux raisonnant, calculant, arrangent des mots & des chiffres, qui font sur le papier un effet merveilleux.

Je crois qu'il y a encore en France plus de têtes qui se fatiguent pour l'art du *gouvernement* que pour la *poésie*. On démontre à un rimailleur inepte, que son vers est vicieux, qu'il peche contre les regles ; mais comment prouver à un rêveur que son raisonnement politique est d'un sot ! Son système existe dans sa tête ; il veut absolument qu'il existe dans l'état : il ne voit aucun poids, aucun rouage, aucun frottement, aucune résistance, comment lui donner les premières notions qu'il n'a pas ?

Le cardinal de Fleury rioit de tous les projets qui lui étoient offerts ; & voilà tout ce qu'il pouvoit répondre,

DEPUIS le projet de mettre en ports de mer toutes les côtes du royaume, jusqu'à celui de mettre une capitation sur les chiens, tous les faiseurs ont raisonné sérieusement ces plans inconcevables, & les ont regardés comme des efforts de génie & de patriotisme.

CE qu'il y a de plus singulier, c'est que les détails de ces projets insensés sont ordinairement bien enchainés, bien suivis, bien raisonnés, & que la folie ne git que dans le principe.

LE gouvernement, dit-on, a commandé une comédie propre à ridiculiser cette espèce d'hommes. Mais il n'est peut-être pas adroit de traiter ces rêveurs sérieux en adversaires. La discussion s'établira; une épigramme aujourd'hui ne tient plus lieu de raisonnement. Le gouvernement devrait laisser dire, à condition qu'on le laissât faire. Pourquoi jeter le gand? Il n'y a plus de secte dans un état, dès que le gouvernement dédaigne de l'apercevoir. Il ne doit jamais entrer ouvertement dans aucune discussion politique: il doit agir, il a le bras; qu'il laisse la langue se remuer. Point de débats, point d'adop-

tion de fatyres publiques ; il y auroit réaction : c'est ce que la gravité d'un gouvernement doit sur-tout éviter. Comme il ne sauroit rien gagner à la réplique , il faut qu'il évite une guerre de mots.

CES rêves politiques abondent & passent dans des brochures , *ægri somnia*. Comme dans les romans les personnages ne mangent point , ne boivent point , (ce qui seroit ignoble à dire) ne sont malades que d'amour , & vivent au moyen d'une cassette toujours sous-entendue , qui voyage avec eux à l'abri de tout accident , & toujours remplie par des banquiers fideles ; de même ceux qui font des romans politiques ne s'embarrassent jamais du terrain cultivé d'un royaume. Ils ordonnent à la terre de produire ; ils vous peuplent un empire , sans songer si les habitants pourront satisfaire aux besoins de premiere & de seconde nécessité. Rien ne les arrête ; ils enrichissent le monarque , lui donnent quatre cent mille hommes de troupes & cent vaisseaux de ligne. Ils font sur le papier une nation florissante , victorieuse , riche , donnant la loi à toutes les autres ; & ils oublient de lui donner du pain.

Ces auteurs sont semblables à cet architecte qui avoit bâti une maison magnifique, où l'on admiroit les colonnes & les belles proportions qui ornoient la façade ; mais lorsqu'on voulut monter au premier étage, il se trouva qu'il n'y avoit point d'escalier.

IL y a au dépôt des affaires étrangères une chambre où l'on a jeté tous les papiers que les esprits à système ont envoyés aux ministres. On a écrit au-dessus de la porte : *Projets des têtes fêlées*. Tous ces projets disent en substance : *si l'on ne fait pas ce que je dis, la France est perdue*.

D'AUTRES ne sont pas susceptibles de la moindre alarme : ils vont répétant que les ressources de la France sont inépuisables ; qu'on ne sauroit la ruiner , quoi qu'on fassé. On renouvelle ces axiomes ministériels qui ont régné véritablement ; & il est vrai que le tempérament robuste & vigoureux de l'état a résisté jusqu'ici aux poisons de tous les pharmaciens. Il paroît doué d'une de ces heureuses constitutions propres à se moquer éternellement des médecins. C'est ce qu'il fait ; & les médecins scandalisés voudroient le voir sérieusement malade , pour l'honneur de leur pronostic.

CHAPITRE XXXVIII.

Toilette.

UNE jolie femme fait régulièrement chaque matin deux toilettes. La première est fort secrète , & jamais les amans n'y sont admis ; ils n'entrent qu'à l'heure indiquée. On peut tromper les femmes ; mais on ne doit jamais les surprendre : voilà la règle. L'amant le plus favorisé , le plus libéral même , n'ose l'enfreindre.

C'EST là que le mystère met en usage tous les cosmétiques qui embellissent la peau , ainsi que les autres préparations qui chez les femmes forment une science à part ; oserai-je dire une encyclopédie ?

LA seconde toilette n'est qu'un jeu inventé par la coquetterie. Alors si l'on grimace devant un miroir , c'est avec une grace étudiée. On ne se contemple plus , on s'admire. Si l'on tresse de longs cheveux flottans , ils ont déjà leur pli & reçu leurs parfums. Les boucles sont bientôt formées ; elles naissent sous une main légère , qui semble à peine y tou-

cher. Si l'on plonge un bras d'albâtre dans une eau odoriférante, on ne peut rien ajouter à son poli comme à sa blancheur.

CETTE toilette n'est qu'un rôle qui favorise le développement de mille attraits cachés ou non encore apperçus. Un peignoir qui se dérange, une jambe demi-nue qu'on laisse entrevoir, une mule légère qui échappe du pied mignon qu'elle renferme à peine, un déshabillé voluptueux où la taille paroît plus riche & plus élégante, donnent mille instans flatteurs à la vanité des femmes. Tout, jusqu'au babil interrompu & coupé qui imite le désordre & le négligé du moment, prête un jour aux faillies vagabondes de l'imagination.

LES femmes à Paris ont l'imagination plus souple & plus vive que les hommes. Elles ont le talent de narrer mieux qu'eux. Les liaisons dans leurs discours sont imperceptibles. Leurs transitions délicates sont toutes liées par le sensément. On peut dire qu'elles écrivent leurs lettres par instinct; & j'ai toujours admiré le tour heureux de leur élocution, sans pouvoir comprendre ni saisir leur secret. Les billets du matin s'écrivent à la toilette.

ils ont une expression locale ; ils sont plus aisés que ceux du soir.

C'EST là que l'on voit sur-tout que les femmes ont l'art de réparer une imperfection par une grace , & que chaque agrément qu'elles se font cache un petit défaut.

POPE a très-bien peint une toilette. Je le traduis , ne pouvant mieux faire. „ Elle approche , dans un vêtement blanc , d'un autel où plusieurs vases d'or & de crystal sont mystérieusement rangés. La tête nue , elle adresse ses vœux aux dieux brillans de la parure , à ces rois immortels du monde. Voilà qu'une image ravissante respire au fond d'un miroir. Ses yeux s'attachent sur les siens & y demeurent fixés. Elle sourit amoureusement à l'adorable déesse , unique objet de son admiration , de ses soins , de son respect. A côté de cet autel , où regne le silence attentif , une humble prêtresse , les yeux baissés , prépare les pures essences qui doivent embaumer sa flottante chevelure.

LES cérémonies commencent. On ouvre le dépôt des trésors cachés , où la beauté puise encore des attraits nouveaux. Du fond de mille petits coffres élégans , sortent mille

graces particulieres. Les perles, les diamans, enfans du soleil, prêtent leur vif ornement. Le doux esprit des fleurs s'échappe des flacons d'or ; l'air est embaumé des parfums de l'Arabie. L'écaille de la tortue rampante, l'ivoire des dents de l'éléphant se trouvent unis & métamorphosés pour le même usage. Plus loin sont confondus la poudre, les brochures, les rubans nuancés de mille couleurs, le rouge, les billets doux, les épigrammes du jour, & une armée d'épingles.

La beauté devient plus belle ; son front reçoit une nuance plus vive & plus touchante ; ses yeux brillent d'un rayon plus animé ; son sourire enfin est plus doux. Je ne fais quelle grace accomplie se répand insensiblement sur toute sa personne. Quel éclat ! quelle fraîcheur ! „

ET que n'eût point dit Pope, s'il eût vu cette toilette d'or, qui n'étoit cependant pas destinée à une reine ; ce miroir célèbre, surmonté de deux petits amours tenant une couronne qui figuroit celle du pouvoir ! Le fini, le précieux de tous ces ornemens auroit été digne de ses vers ; mais auroient-ils pu atteindre à la description de tant de richesses ?

Pope eût été aussi embarrassé que l'auteur qui voudroit décrire le nouveau pavillon de *Lucienne*, où tout ce qu'a pu imaginer la fantaisie raffinée du luxe est rassemblé au premier degré.

AH, si l'on pouvoit devenir un des Sylphes dont parle le poète Anglois, & assister invisible à telle toilette ! on en sauroit plus en une heure, que n'en disent toutes les anecdotes, que n'en font entrevoir toutes les conjectures.

Un seul témoin vaut mieux que cent gazettes.

Dieux ! faites parler les toilettes,
Et nous saurons le secret des états.

CHAPITRE XXXIX.

Pots de fleurs.

L'AMOUR de la campagne & de l'agriculture, commun à tous les hommes, se manifeste encore dans l'immense tas de pierres qu'habite le Parisien.

IL élève en l'air un petit jardin de trois pieds de long ; il place sur ses fenêtres un

pot de fleurs ; c'est un petit tribut qu'il envoie de loin à la nature. Un arbre à fruit végète dans l'enceinte étroite d'une croisée. Le citadin qui ne voit plus la campagne , arrose ce nain arbuste matin & soir. Il cultive dans une caisse l'œillet & la rose. Six pouces de verdure le consolent de la perte des tapis émaillés , & remplacent l'aspect des bois épais & fleuris.

MALGRÉ les défenses de police , le citadin casanier tient à son pot de fleurs , à sa caisse de terre. Il la cache quand l'inspecteur passe ; il la replace quand il est passé. Mais au moment qu'on y pense le moins , la masse s'échappe , tombe du cinquième étage. Heureux celui qui n'en est pas touché ! L'arbuste & les fleurs sont emportés par le ruisseau , & les débris de ces jardins suspendus attestent sur le pavé qu'il n'auroit pas fallu se trouver à leur descente.

L'HOMMAGE offert à Pomone & à Flore , exilées de la ville , se manifeste à chaque rue au sein de la triste prison où le travail & la nécessité renferment l'artisan livré à des métiers sédentaires. Telle femme nourrit quatre poules , six lapins , élève huit serins ,

& sur les rebords de sa fenêtre fait croître un groseiller, un prunier. Le goût de la campagne perce, & vient expirer sur les balcons où les rayons du soleil, interceptés par la hauteur des cheminées, ne frappent qu'une heure dans toute la journée. La femme qui ne quitte pas la chambre, épie cette heure fortunée, & fourit de joie quand le calice d'une fleur isolée vient à s'ouvrir à l'astre du jour. Elle appelle sa voisine pour contempler avec elle ce phénomène.

CHAPITRE XL.

Les accords.

LE pinceau satyrique de Hogarth, peintre Anglois, a représenté le seigneur ruiné épousant la riche bourgeoise. Greuze a fait un tableau dont le sujet est l'accordée de village; mais il a peint d'honnêtes gens de la campagne, simples dans leurs mœurs, & dont les passions n'altèrent ni les traits du visage ni le caractère.

UN tableau différent & plus moral seroit
celui

celui qui offriroit les accords dans la classe que j'ai sous les yeux. Vous voyez la figure du futur époux, lorsqu'il traite les articles qu'il a fait soigneusement stipuler d'avance. A travers l'air passionné qu'il s'efforce de prendre, remarquez le coup-d'œil qui s'échappe sur la dot ! L'accordée, de son côté, lorgnant d'une manière imperceptible ces sacs accumulés, n'a-t-elle pas l'air de dire ? j'aurai soin que cet argent se métamorphose en plaisirs & serve sur-tout à mes jouissances particulières.

Ce n'est point d'un lien qui doit décider du bonheur de la vie qu'il est question ici ; c'est d'un arrangement entre deux familles, où chacune croit trouver de l'avantage. Voyez le pere, la mere, les parens. S'ils sont tous peints d'après nature, on appercevra des physionomies contraintes, avides & dissimulées. La fille qui se marie pour sortir d'esclavage, le mari qui y entre, amorcé par la dot ; une mere qui se débarrasse de soins gênans ; un pere qui déjà songe à éloigner son gendre : tout cet ensemble vous offrira le tableau d'un marché.

Qui le fera, ce tableau ? Le notaire le

voit tous les jours dans son cabinet ; mais il y est si accoutumé, qu'il n'y songe plus.

OPPOSEZ ces figures qui signent ainsi, à un mariage tel qu'il se pratiquoit dans un siècle pastoral ; & que ces deux pendans ornent le cabinet de tout notaire. Qu'arrivera-t-il ? je le fais bien. La famille calculant n'y verra que le plus ou le moins de talent du peintre, & rien de plus.

CHAPITRE XLI.

Saint-Denis en France.

LIEU de la sépulture des rois de France, princes & princesses de leur sang. Le plus beau songe que puisse faire un souverain, a dit le roi de Prusse, c'est de rêver qu'il est roi de France. Ici finit le songe.

ON dit que Louis XIV ne voulut pas bâtir à Saint-Germain-en-Laye, emplacement superbe & commode, parce que de ce site il découvroit le clocher de Saint-Denis. Il s'enfonça dans un bas marécageux, où il força la nature, pour perdre de vue le clocher fatal.

„ LORSQUE la mort avoit fermé la bou-
 „ che des flatteurs & les yeux du maître de
 „ l’Egypte , un tribunal integre s’avançoit
 „ pour vérifier sa vie , & l’arrêtoit au bord
 „ du tombeau. Là le monarque rentré dans
 „ la triste égalité des morts , suppliant , dé-
 „ pouillé de sa grandeur passée , imploroit
 „ ce dernier asyle de l’homme & attendoit
 „ son arrêt. La nation assemblée , représen-
 „ tant la postérité , nommoit ses vertus , ou
 „ dénonçoit ses vices. La plainte des mal-
 „ heureux qu’il avoit opprimés , retentissoit
 „ sur son cercueil , ou bien les larmes de la
 „ reconnoissance publique l’arrosoient. C’e-
 „ toit sur ces titres sinceres que ces magis-
 „ trats de l’avenir prononçoient son juge-
 „ ment irrévocable. S’il avoit abusé de sa vie
 „ & de son peuple , les restes condamnés du
 „ souverain décédé étoient détruits , & son
 „ nom livré à l’immortalité de la honte.
 „ Mais s’il avoit vécu le bienfaiteur de ses
 „ sujets , ils l’accompagnoient encore dans
 „ cette route solitaire ; ils le conduisoient
 „ en triomphe vers sa tombe , & la gloire y
 „ gravoit à la suite de son nom : *ici il con-*
 „ *tinue de régner.* Tel étoit le premier flat-

» teur qu'entendoit le nouveau monarque en
 » montant sur le trône.

» Ce tribunal n'est point anéanti. Indé-
 » pendant de la force & du caprice des cou-
 » tumes, il subsiste chez toutes les nations
 » & dans tous les tems, invifible & caché.
 » L'incorruptible, l'immortelle vérité obferve
 » en filence les fouverains du monde, à me-
 » fure qu'ils paſſent. Dès qu'ils font deſcen-
 » dus dans la terre, elle apparoit au-deſſus
 » d'eux, donne un démenti éternel à l'im-
 » poſture, interroge les peuples, & ſépare
 » pour jamais les Titus & les Nérons ; elle
 » charge l'équitable hiſtoire d'annoncer ſon
 » jugement aux générations futures, de livrer
 » les mauvais princes à la juſtice des ſiecles,
 » de recommander les bons rois à la poſ-
 » térité. »

A la ſuite de ce beau morceau, par M.
 le Tourneur, & qui ouvre ſon éloge de Char-
 les V, me ſera-t-il permis d'ajouter ces
 lignes 3.

Je dirai ce que j'ai vu. On avoit ouvert
 ces auguſtes ſouterreins où l'on dépoſe avec
 pompe, la dépouille mortelle de nos rois,
 Un jeune prince, moisſonné dans la fleur de

son âge, (*) alloit y prendre place près de ses ancêtres. Là, dans cette cour silencieuse & triste, les rois sont seuls & ne sont plus flattés. Chaque pas que je faisois m'offroit un sceptre brisé & le néant des grandeurs humaines. Un triple cercueil sembloit vouloir séparer leur orgueilleuse poussière de celle des autres hommes; mais malgré le sceau, les cendres des enfans de la terre sont toutes égales & doivent se confondre un jour. Je traversois lentement ces voûtes sépulcrales, où la mort apparoît la véritable souveraine de l'univers. Je sentoîs là, plus qu'ailleurs, son vaste, universel & muet empire. De vains trophées dominoient les tombes des monarques pulvérisés. Ah ! combien l'ami des hommes s'effraie & gémit d'en rencontrer si peu dignes de la couronne qu'ils ont portée ! En voulant lire leurs noms, je confondois les dates, les tombeaux & les siècles. Leur nom même étoit à moitié effacé par la main du tems. Que ce tems est un sage, un éloquent, un judicieux, un fidèle historien ! On passoit auprès de Louis XIV, & l'on disoit, voilà Turenne. On s'arrêtoit

(*) Le duc de Bourgogne, frère aîné de Louis XVI, actuellement régnant.

aux pieds de Charles V & de son connétable. On distinguoit Louis XII. Mais dès qu'on avoit rencontré le cercueil du héros de la France, on s'arrêtoit, on ne le quittoit plus. J'ai vu une troupe de citoyens environnant ce tombeau, garder un religieux silence, s'approcher avec attendrissement, porter une bouche respectueuse sur le plomb qui renfermoit ces restes précieux. Tous les spectateurs, en contemplant d'un air fixe cette tombe sacrée, sembloient attendre un miracle du ciel en faveur de la terre. On eût dit que ce bon roi venoit de mourir. On détestoit le paricide comme s'il respiroit encore. On s'entretenoit de cet horrible événement comme d'une calamité récente & générale. On parloit de ses vertus héroïques, de sa bonté populaire, des vœux qu'il formoit pour le plus pauvre au moment où il fut assassiné. Les soupirs des assistans interrompoient leurs éloges, & le regret qui de moment en moment devenoit plus vif, ne permettoit plus qu'au silence de sentiment d'achever la louange.

Les corps des monarques décédés sont rangés sous ces voûtes. Mais seroit-il permis de loger en idée leurs ames ? Où placer celles

de Louis XI, de Henri III, de Charles IX.

JE placerois l'ame de Louis XIV au milieu d'une église peuplée de réfugiés François. Là il entendroit ce qu'on dit de lui; là il verroit ses enfans innocens expatriés & à l'aumône des Anglois. Il jugeroit lui-même la proscription épouvantable qu'il signa par erreur. Oh, que l'erreur est funeste!

ON a tant parlé du trésor de Saint-Denis; du sceptre de Dagobert, de la grande-croix de Charlemagne, de l'oratoire de Philippe-Auguste, que je ne dirai rien sur ces objets bons à fondre ou à vendre.

CE qui m'a plus étonné que le trésor, ce fut le récit du porte-clef, couvert de la livrée royale, en entrant dans la chapelle de Turenne. Sur ce marbre noir, nous dit-il, étoit une inscription à la gloire du maréchal; mais la jalousie de Louis XIV la fit effacer.

MANES de Louis le Grand, vous étiez à dix pas de l'homme qui tenoit ce discours! Il a dû percer votre tombe; & c'est ainsi que la vérité viendra s'asseoir près du cercueil de tous les rois.

JE ne fais; mais après avoir dernièrement visité ce lieu si propre à réfléchir, j'ai écrit

le soir même le chapitre suivant. Je n'ai rien à dire à celui qui n'y trouveroit pas une liaison secrète avec celui-ci. J'aime tant à me figurer un Être au-dessus des rois, & les jugeant tous. Quoi ! me suis-je dit sur ces tombes, l'auteur du *Système de la nature* seroit-il fondé ? J'ai frémi dans tout mon être, & cette idée m'a poursuivie ; je ne voyois plus le genre humain, que comme un troupeau bêlant sous la main des... J'ai fui, je me suis foulagé en écrivant ce qui suit.

CHAPITRE XLII.

De l'Auteur du Système de la nature.

ON parle très-souvent de l'auteur du *Système de la nature*. On me demande par-tout son nom, comme si je le connoissois. Je ne le connois point. (*)

(*) Ces titres de *Système de la nature*, de *Code de la nature*, de *Livre de la nature*, de *Philosophie de la nature*, de *l'Interprétation de la nature* ; ensuite ces noms ressemblans de *M. de Lisle*, de *M. l'abbé de Lille*, ont formé un chaos dans l'esprit de plusieurs provinciaux, qui confondent également les noms & les ouvrages. Il faut débrouiller ce chaos.

IL s'est caché dans d'épaisses ténèbres, cet auteur violent. Que son nom meure à jamais dans l'obscurité!

CETTE immensité harmonique de l'univers, ce concours de tant d'objets, dépendans d'une seule & même cause, tout ce poids de sagesse, de rapports, de vues & d'intelligence, n'écrase point l'athée. Il ferme les yeux pour

L'auteur du *Système de la nature*, très-dangereux ouvrage, est inconnu; l'auteur du *Code de la nature* est anonyme; l'auteur du *Livre de la nature* est M. Robinet; l'auteur enfin de la *Philosophie de la nature*, est M. de Lisle de la Salle, ex-oratorien. Son ouvrage est une compilation indigeste. M. l'abbé de Lille n'a jamais fait que des vers, & il est fort innocent du crime de philosophie. Cependant comme M. l'abbé de Lille étoit beaucoup plus connu pour ses vers que M. de Lisle pour sa prose, les clercs de procureurs, qui n'ont lu que la coutume & qui prennent leurs connoissances littéraires à la volée, se disoient entr'eux au parc civil: *Tu ne fais pas? . . . Non: Eh bien! . . . On va brûler l'abbé de Lille, pour avoir fait le Système de la nature.* Comme ces scribes calomnioient l'abbé versificateur! Autre distinction. M. l'abbé de Lille qui ne fait que des vers, & sobrement, est de l'academie françoise; & M. de Lisle qui compile de la prose philosophique n'en est pas encore.

Les vers corrects & monotones de M. l'abbé de Lille sont-ils plus amusans à lire que la compilation de M. de Lisle de la Salle? Prenez & jugez. Pour moi, je ne relirai ni l'un ni l'autre.

ne pas voir ; il durcit son cœur pour ne point sentir. Il défend à son ame d'obéir à cette idée douce , consolante & universelle , qui nous porte tous vers un Etre suprême. Il ne veut point d'un œil ouvert sur les actions des hommes ; il semble craindre que la vertu n'ait sa récompense , & que le tyran , oppresseur de ses semblables , ne rencontre bientôt un vengeur.

ON diroit qu'il nourrit en lui-même des motifs secrets pour embrasser le système du désespoir & celui du crime.

TANNIS que l'adorateur du Dieu juste & bon regarde avec joie la voûte des cieux , si vaste , si brillante , & la contemple comme le palais d'un Maître puissant & magnifique , dont la grandeur est le titre irrévocable de notre félicité ; l'athée n'apperoit que des agens bruts , que des atomes liés dans un monde suspendu quelques instans au-dessus du néant. C'est l'abîme qui doit tout recevoir , tout engloutir. Triste & déplorable système ! Tout pâlit , tout s'efface : beauté , génie , grandeur , vertus ; il n'y a plus sur la terre que désordre & confusion. Quoi donc , la noblesse de l'ame , l'héroïque sensibilité du cœur , la bonté com-

patissante, les lumières grandes & généreuses qui font la félicité des nations, iroient rejoindre le mensonge, la perfidie, la politique versatile & ténébreuse, la rage de l'ambition, la soif des combats, l'oubli de l'humanité! Néron & Socrate ne formeroient plus qu'une seule & même ame; la main qui a nourri un pere infirme ne se distingueroit plus du bras qui l'a égorgé!

AH! l'homme sensible détournant ses regards, n'ose plus ni penser, ni parler, ni écrire. Et que dire aux autres & à soi-même! Que dire aux administrateurs des peuples, si je vis sous le sceptre de fer d'une aveugle fatalité; si cette puissance ténébreuse m'environne; si la vie n'est qu'un assemblage forcé d'élémens prêts à se dissoudre; si la tombe n'a qu'une profondeur obscure & muette où je dois m'ensevelir pour jamais? Eh bien, que j'y tombe plutôt aujourd'hui que demain; que je quitte un monde où il n'y a plus ni espérance, ni consolation, ni appui; où le pouvoir qui m'a créé ne m'apperoit seulement pas; où ma sensibilité est froissée de toutes parts, sans qu'aucune oreille puisse entendre mes cris ni recueillir mes gémissemens;

où la force écrasante s'appellera impunément justice; où je ne pourrais même lui contester le titre qu'elle usurpe! Car que devient l'idée de justice, sans un Juge éternel & suprême? Et que dirai-je au tyran qui, me mettant le pied sur la gorge, me crierait: *tu es faible, & je suis fort?*

AINSI l'athée a renversé l'ordre qui délectoit mes regards & reposoit mon cœur. Il a porté sur la nature, ainsi que sur lui-même, une main destructive & meurtrière. Il a interdit la vertu à ses semblables, comme ne devant conserver dans les siècles aucune marque distinctive; il a tué la grandeur & la générosité qui vivent de sacrifices; il a invité les passions, déjà si terribles, à ne reconnoître aucun frein; & c'est dans le néant qu'il veut faire descendre avec lui tous les êtres, comme dans les ténèbres favorables, sans doute, à le cacher aux yeux de tous & à le dérober à lui-même.

L'ATHÉE porte-t-il donc un cœur criminel? Et s'il ne l'est pas, comment peut-il voir sans frémir le tyran ensanglanté, dormant à côté du plaissible & vertueux monarque? Qu'importeroit alors d'avoir été un Marc-Au-

rele ou un Caligula; d'avoir ordonné les sanglantes batailles, ou d'avoir tracé un code humain? Que deviendrait cette affection tendre & pure qui nous porte vers nos semblables? Fuyez gracieuses émotions qui tendez à ramener l'union & la concorde au milieu des êtres sensibles! Ils ne sont plus faits pour s'aimer, puisque le crime & la vertu n'admettent entr'eux aucune différence.

MAIS ce système désespérant est détruit par l'ordre & l'harmonie de la nature entière: tandis que tout est admirablement lié dans l'univers physique, que la feuille a son organisation, que l'atome a sa tendance, que l'insecte est merveilleux dans la poussière; le monde moral ne sera point abandonné à une horrible confusion. Le spectacle des cieux est fait pour donner de l'audace & de l'élévation à nos idées. Il faut en croire notre âme, qui s'enflamme de joie & d'admiration devant tant de miracles prodigués par une main étendue; il faut repousser dans la nuit dont il sort, ce noir système qui ne peut réjouir que le mauvais roi.

UN autre système plus pur, plus radieux, plus vaste, plus conforme à l'immensité des

objets qui nous environnent, s'offre à nous comme le dogme universel de tous les peuples. Il établit une relation heureuse entre le Créateur & le cœur de l'homme ; il foumet les monarques à rendre compte de leurs actions. Nous l'embrasserons avec transport ce système magnifique , & qui conséquemment doit exister ; car tout ce qui est grand & sublime est nécessairement vrai. Et d'où nous viendrait cette idée profonde & claire qui subjugué l'entendement ? Nous aurions donc créé un système plus grand & plus généreux que celui qui existe, nous foibles créatures ! Oui, il existe, ce système d'ordre arrangé par une Intelligence infinie & prévoyante. Je le vois, je le sens ; je m'y abandonne ; j'abdique ma qualité d'homme , & je frémis devant tout être puissant , s'il n'est qu'un rêve.

TOUTES ces planetes enchainées dans leur orbite, circulant avec une rapidité qui effraie l'imagination, accomplissant les révolutions célestes avec une précision qui semble obéir au calcul ; tous ces globes de feu qui montent , descendent , se croisent , & qu'une chaîne invisible retient dans l'espace qu'ils parcourent ; ce temple de l'univers avec son

plan, sa magnificence, sa superbe décoration, que seroit-il en effet, sans l'être né pour connoître, pour admirer son auguste appareil, pour mesurer les distances, le rapport, le vol des astres, & pour avoir le sentiment profond des prodiges qui se déploient autour de lui ? Ce temple seroit inanimé & désert si le prêtre de la Divinité, si l'homme n'étoit pas au milieu pour adorer & se prosterner devant l'ouvrage de la Sagesse éternelle.

SANS l'élan d'une âme sensible, l'univers est froid, mort & stérile. L'hommage de sa pensée, voilà ce qui donne une âme à la nature, en établissant un rapport entre l'ouvrier & l'ouvrage.

QUE l'homme soit donc un moment orgueilleux de son origine ! C'est vraiment pour lui que le monde existe. Ces soleils immenses, ils ne se connoissent pas ; & lui il les pèse. Sa pensée s'élance au-delà des limites où pénètrent leurs rayons. Elle a une sphère d'activité plus grande que la leur ; elle paroit le point où tout ce qui est créé peut & doit aboutir. Ardent & tranquille contemplateur des merveilles de la création, il en est le chef-d'œuvre, puisque c'est son âme qui se

avec transport la majestueuse existence de l'Auteur de la nature. Et pourquoi se refuser à la reconnoître ? Il est bon , parce qu'il est grand. Toute idée lumineuse , tout sentiment cher , toute image sublime ou consolante , viennent du grand Etre. Adorons , aimons , espérons !

CHAPITRE XLII.

Tours de Filoux.

LES filoux ayant à combattre une inspection vigilante , ont eu besoin de plus de ruse & de souplesse. La défense est devenue aussi ingénieuse que l'attaque. Le chef-d'œuvre seroit de s'entendre avec les préposés ; mais comme cela est impraticable , il faut qu'ils aient recours à des astuces toujours nouvelles.

La main qui soutire la tabatiere d'or , la montre , la bourse , est légère & souple ; mais elle s'est exercée sur un mannequin suspendu. Il faut qu'il soit volé sans qu'il vacille. La main subtile se forme à la longue , & la cupidité la rend adroite & sûre , mais
la

mais la langue du filou qui l'endoctrine si bien & si à propos, comment a-t-il souvent une présence d'esprit admirable ?

UN homme qui venoit de recevoir un paiement chez un notaire, retournoit chez lui dans un carrosse de louage. Le cocher ne se souvenant plus du nom de la rue qu'on lui avoit indiquée, descendit de son siege & ouvrit la portiere pour le redemander. Il trouva notre homme roide mort. A sa premiere exclamation le monde s'amassa. Un filou qui passoit, fend tout-à-coup la presse, & d'une voix lamentable & pathétique, il s'écrie : *c'est mon pere ! malheureux que je suis !* Et donnant toutes les marques de la plus vive douleur, pleurant, sanglottant, il monte dans le carrosse, embrasse le visage du mort. Le peuple fut touché & se dispersa, en disant : *le bon fils !* Le filou fit marcher le carrosse & les sacs d'argent ; & s'arrêtant à une porte, il dit au cocher qu'il vouloit prévenir sa sœur du funeste accident qui venoit d'arriver. Il descend, ferme la portiere, & laisse le mort dépouillé de tout ce qu'il avoit sur lui. Le cocher ayant attendu long-tems, s'informa vainement dans la maison, du jeune

homme & de sa sœur; on ne connoissoit ni elle ni lui, ni le mort.

IL fut un tems où, à la réquisition de l'archevêque, on faisoit la chasse aux abbés qui alloient voir des filles. Ces abbés n'ont pour tout caractère que l'habit violet ou maron; quelquefois le manteau court & le petit colet. C'étoit sur-tout dans les promenades du soir que ces abbés accostoient ces filles. Un filou s'étant avisé de s'habiller en exempt de police, parcouroit les promenades; & dès qu'il voyoit un de ces abbés parler à des filles, il ne le perdoit pas de vue. Lorsque l'abbé sortoit, il alloit à lui, & montrant tout-à-coup son bâton d'ivoire, il lui disoit: *vous savez ce que vous venez de faire, monsieur l'abbé; je vous arrête de la part du roi.* Le pauvre abbé tremblant, montoit dans un fiacre, & osoit enfin demander où on le conduisoit. *Au Fort-l'Evêque*, répondoit le faux exempt. *Au Fort-l'Evêque ? Ah, monsieur !* Il tâchoit d'attendrir le meneur, en lui représentant combien sa réputation en souffriroit. Bientôt l'inexorable exempt composoit avec son prisonnier, & lui tiroit tout l'argent qu'il avoit en poche.

IL suivoit ce métier lucratif ; lorsque le magistrat en ayant été informé ; fit déguiser un exempt en abbé , lequel joua dans les Tuileries le rôle convenable pour attirer le faux exempt. Quand il vint à lui montrer son bâton & l'ordre du roi , l'abbé en tira un autre de sa poche , en lui disant : *voici le véritable , monsieur ; suivez-moi.*

ON vit ce qu'on n'avoit pas encore vu , un exempt en manteau court arrêter un homme en habit bleu & le conduire réellement au Fort - l'Evêque , où il avoit feint d'en conduire tant d'autres. Je prie quelque dessinateur en belle humeur , de faire une estampe sur ce sujet ; il faudra qu'on y voie la physionomie d'un exempt en rabat transpirer sous la calotte ; l'imposteur qui en avoit endossé l'habit , ne doit avoir qu'une teinte de cet œil hardi & pénétrant , qui devine & en impose aux escrocs. La surprise , les deux bâtons croisés , l'audace terrassée , tout cela doit faire une estampe piquante.

AU mois de juin de l'année 1754 , un banqueroutier , embarrassé du désordre & de la confusion de ses affaires , s'avisa du stratagème suivant. Il fit acheter secrètement un

cadavre de sa taille & de son poil, & le fit porter à sa maison de campagne ; il eut soin de le revêtir du même linge & des mêmes habits qu'on lui avoit vus le jour de sa disparition. Après quoi, lui ayant tiré dans le visage un coup de pistolet, de manière à le défigurer & le rendre méconnoissable, il prit la fuite sous un autre habillement. Tandis qu'on déplorait sa mort tragique, il étoit en Angleterre. Ce fut ainsi que ce filou sut payer ses créanciers avec un cadavre acheté, & un coup de pistolet qui ne fit de mal à personne.

IL y a beaucoup plus de filoux à Paris que de voleurs. C'est le contraire à Londres. L'Anglois dédaigne de fouiller dans les poches ; il a honte d'une subtilité ; il attaque ou il enfonce les portes. Ici la ruse du vol est plus commune que sa violence ; l'adresse veille le jour & la nuit ; il faut tout garder, tout ferrer. Une porte ne reste pas impunément entr'ouverte ; les mains vigilantes des larrons qui se glissent à pas de loup, se portent invisiblement sur tout, & l'on n'oseroit confier même pendant le jour aucun objet à la foi publique.



CHAPITRE XLIV.

Les Rogations.

C'EST une fête bien touchante que celle où la religion va trouver le laboureur au milieu des champs ; où les prêtres traversent les guérets, pour demander au Dieu qui nourrit les humains, de fertiliser la terre, de faire descendre la rosée du ciel sur les semences, d'accorder au cultivateur des récoltes propices !

Quoi de plus auguste que ces cantiques offerts sous la voûte des cieux, qui montent vers l'Être suprême, qui implorent les véritables richesses, le froment nourriture première & les fruits savoureux ! La religion alors se montre comme nourrice de ses nombreux enfans, comme médiatrice entre le ciel & la terre, & semble tout-à-la-fois promettre & appeler l'abondance.

La ville est devenue si grande, que les prêtres ne peuvent plus visiter les champs trop éloignés. Ils font le tour des charniers, ils se promènent sur un pavé sec ou fangeux ; mais dès qu'on ne voit plus flotter les bannie-

res à côté des épis , cette fête a perdu ce qu'elle avoit d'impofant.

IL est inutile de traverser des rues bordées de chapeliers & de marchandes de modes , pour rappeler une fête rustique , où l'on rendoit hommage au Créateur au milieu du verd naissant des prés.

SANS les bleds nouveaux , & qui annoncent une fève active , cette cérémonie devient fèche. L'homme a vu ses travaux bouleversés par le caprice des élémens ; il a craint , il a élevé les mains vers l'Être qui difpense les rayons du foleil. Mais la proceffion dans les rues pierreufes de la ville a perdu toute fa dignité , tout fon charme , & l'on n'entend plus qu'avec froideur , dans la rue Saint - Honoré , les chants qui dans les sentiers des haïes fleuries auroient fait couler une larme de ferveur & de joie ; car l'efpérance n'est que le defir , & voilà le plus pur tréfor de l'homme.

L'OPULENT ne voit - il pas le prix du froement avec une fouveraine indifférence ? N'est-il pas tenté de rire , quand il rencontre la proceffion qui demande du pain à celui qui fait croître le bled ? Pourquoi donc profaner cette antique & religieufe cérémonie devant

la porte orgueilleuse de tant d'hommes durs, ingrats & sans yeux, qui précipiteroient leurs chevaux sur la foule suppliante pour arriver un instant plus tôt à la bourse ? Allons voir cette fête à la campagne. L'humble curé du village faisant le tour des champs, est alors plus grand que le pontife de la capitale.

CHAPITRE XLV.

Le Landi.

LORSQUE le papier n'étoit pas encore en usage, on se servoit de parchemin, & tous les ans on en vendoit pour toute l'année, à une foire franche, où le recteur de l'université alloit en procession. Les écoliers & les régens, seuls consommateurs du précieux parchemin, l'accompagnoient à cheval. Dès lors les écoliers n'ont point oublié la fête du *landi*. Elle arrive au commencement de l'été.

LES écoliers cotisant leurs bourses, dans l'âge où l'on n'a pas encore appris à calculer, courent chez tous les loueurs de chevaux. Malheur aux pauvres animaux efflanqués sur qui tombera le sort. C'est leur jour de supplice.

L'ÉCOLIER se leve avant l'aurore. Sorti des murailles de son college, il fait galoper le coursier boiteux. Un autre cheval, compagnon de misere, traine avec peine le cabriolet chargé de disciples & du lourd professeur. Il adoucit sa voix severe, cache sa férule, & une partie de son empire est perdu pour vingt-quatre heures.

LE jour, quoique long alors, ne l'est pas encore assez. L'imagination embrasse toutes les jouissances. On voudroit les réaliser toutes à la fois. Le festin sera dressé sur l'herbe; le vin que l'on boira ne sera plus gâté par l'eau surabondante; la voix rauque des pédans n'osera plus tonner sur les aimables jeux. Les écoliers braveront dans une ardente liberté les regards des fâcheux pédagogues.

IL n'y a plus de maitres ce jour là. Quand le régent rit, tout doit rire dans l'univers. Y a-t-il une autre puissance sur terre? non; voici la royauté qui s'avance; le hasard a conduit le monarque au milieu d'eux; le monarque est leur camarade; il a l'air riant; ils se familiariseront avec le monarque (*) qui,

(*) Louis XVI rencontrant des écoliers un jour

dans ce jour privilégié, aura daigné se mêler à leurs jeux, à leurs courses, & mettre de côté sa grandeur, à l'exemple du recteur violet qui a fait trêve avec la sienne.

L'ÉCOLIER qui connoit peu la distinction des rangs, qui ne suit dans ces heures rapides que la voix du plaisir, pense que tout ce qu'il rencontre doit participer à sa vive algèbre. Il n'immolera pas une minute de ses plaisirs; toutes sont comptées. Il s'est enivré trois mois d'avance de l'attente de ce jour unique. Il a secoué la poussière des bancs, franchi la grille; il faut que rien ne reste du banquet servi sur le frais gazon. On dévore & l'on court; on court & l'on dévore: voilà les fonctions de ce jour fortuné.

ON voit à regret le soleil qui déjà penche vers son déclin. Alors on précipite les jeux; l'écolier redouble d'activité; il tourmente de nouveau le courrier qui ne prend pas part à la fête. Hélas! quand il reviendra le soir, il attestera tout poudreux, les jambes roides &

de *landi*, se mit à jouer avec eux aux barres; & les ayant invités ensuite à goûter, ils refusèrent, leur goûter étant plus proche que le goûter royal, & l'appétit l'emportant sur l'honneur.

immobiles , qu'il a acquitté avec usure le prix de son louage. Le maître a exigé le double , & sans injustice. L'animal fatigué , tout pensif , semble craindre qu'une pareille fête se renouvelle.

C'EST le lendemain , jour nébuleux quand il seroit le plus beau soleil , que l'étude paroitra triste & pesante , que la voix des professeurs deviendra plus haïssable , & que le rudiment semblera le plus détestable de tous les livres.

CHAPITRE XLVI.

Jurés - Crieurs.

ILS ont une ordonnance de Charles V , qui les autorise dans la possession & jouissance de fournir aux obseques & funérailles les manteaux noirs , les draps , velours & tentures , dont on tapisse la maison du mort & le lieu de sa sépulture. Un juré - crieur peut répéter ce vers de la comédie :

Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.

QUAND il voit passer dans son équipage un être bien vivant , bien portant , il songe

à sa pompe funebre, & de quelle maniere il arrangera, avec tout le goût possible, sa chapelle funéraire.

LES curés & fabriques de Paris vouloient fournir aux morts toutes les décorations sépulcrales ; mais les jurés - crieurs sont venus avec une *déclaration* & un *édit* à la main, leur prouver que les ornemens du cercueil les regardoient ; que c'étoit à eux d'embellir le sarcophage, de donner des *pleureuses* aux parens ; que le curé n'avoit que le droit d'entonner le *De profundis*, d'allumer les cierges, enfin, que le *tarif de leurs droits leur étoit particulier*.

AUTREFOIS le juré - crieur se couvroit d'un habillement fort bizarre, pour assister aux cérémonies funebres. L'héritier qui jouoit la douleur, ne pouvoit s'empêcher de rire, & on le voyoit à travers son long crêpe. Les héritiers n'ont plus voulu qu'on surprit ainsi le fond de leur ame ; & pour avoir l'air sérieux, les jurés - crieurs ont pris la robe des avocats.

ON diroit que le procès pour la succession va commencer sur la tombe du mort. Mais patience ; après la robe, les avocats viendront. Tout ce qui porte robe noire vit de décès ;

& si le juré-crieur préleve sa part immédiatement après le curé , elle ne fera pas la plus considérable.

QUAND le défunt a des armes, le juré-crieur est obligé de les porter à l'enterrement, peintes en carton, sur sa poitrine ; car un mort illustre n'abandonne point encore le blason dans le dernier rôle qu'il joue aux yeux des vivans.

LES faiseurs d'oraisons funebres ne sont-ils pas des especes de jurés-crieurs, qui proclament les prétendues qualités du mort avec autant d'étalage que ceux-ci exposent ses armoiries ?

CHAPITRE XLVII.

Confesseurs.

SI l'habitude d'aller à confesse se perd insensiblement ; si elle est totalement éteinte dans les classes supérieures, ce n'est pas faute de confesseurs. Ils sont en furpris dans les confessionnaux qui sont adossés aux piliers des églises. Leur présence vous invite à y entrer ; vous n'avez qu'à vous agenouiller.

LE prêtre entend les péchés par une petite fenêtre grillée. Un numéro distingue les confessionnaux , afin que vous sachiez à qui vous devez achever votre confession commencée , & que vous n'alliez pas demander l'absolution à un prêtre qui pourroit vous dire, *nescio vos.*

DES deux côtés sont deux groupes de pécheurs qui attendent leur tour ; c'est à qui passera , & quelquefois il y a dispute pour savoir à qui se plongera dans la boîte. On murmure hautement contre ceux qui occupent le confessionnal trop long-tems. La fille qui va à confesse avec sa mere, a soin d'abrèger , & celle-ci en fait autant de son côté : le tout pour prévenir certaines réflexions mentales.

LES confesseurs achalandés n'en sont pas peu fiers ; & quand ils ouvrent leur niche en boiserie , ils regardent d'un œil satisfait le troupeau demi-contrit des pénitens , ayant livre ou chapelet en main.

IL est composé ordinairement de quelques bourgeois hypocrites ou sinceres , de plusieurs vieillards qui songent à leur fin , & de beaucoup de servantes qui passeroient pour voleuses aux yeux de leurs maîtresses, si elles

ne se confessoient pas. On y mene de force les écoliers; & quand le confesseur en a entendu un, il fait la confession de toute la bande.

QUELQUES confesseurs se plaisent dans les fonctions secretes de leur ministere. Ils peuvent faire du bien; ils peuvent faire du mal; c'est selon le caractère de l'homme. Il y en a qui se dévouent au soin d'écurer les consciences des crocheteurs, des fiacres & des savoyards. De gros péchés bien lourds tombent cruellement dans leurs oreilles non épouventées, tandis qu'à deux pas de là des péchés délicatement voilés, qu'on fait entrevoir plutôt qu'on ne les avoue, frisent légèrement son nerf auditif sans le blesser.

UNE marquise, quand elle est aux pieds du prêtre, doit-elle se confesser comme une harangere? Si l'absolution est la même, le ton du *confiteor* n'est-il pas différent?

MAIS la confession d'une femme de qualité est une bonne fortune qui arrive rarement à un prêtre de paroisse. Les confesseurs ordinaires ont perdu la carte de leurs péchés ingénieux & mignons; ils ne sont bien au fait que des péchés vulgaires, qui ne varient point

dans la masse du peuple, lequel prévarique plutôt par habitude que par goût.

SOUVENT on a négligé d'entrer dans un confessionnal depuis douze ou quinze années; mais on devient amoureux, on veut se marier. On croit le lendemain aller d'emblée à l'hôtel, donner la main à son amante chérie, & de là entrer au lit nuptial; mais sans billet de confession, point de sacrement, point de jouissances conjugales. L'instant du bonheur est retardé, l'amant s'inquiète. Son amante lui dit en riant : *êtes-vous confessé ? Cela ne me coûte rien à moi, confessez-vous.* A qui s'adressera-t-il ? Tout est prêt, la dot, le festin, le bouquet, l'épousée, & il n'aura rien s'il ne se confesse préalablement.

C'EST alors que, rodant dans une église, il avise du coin de l'œil un confessionnal garni de son prêtre. Il le lorgne, il y entre furtivement avec une sorte d'embarras; mais l'amour qui fait des miracles de toute espèce, l'oblige à dire à mains jointes le *confiteor*.

IL l'a oublié : il fait qu'il est amoureux & pressé; voilà tout. Sa mémoire ornée de madrigaux, n'a retenu aucune formule pénitente. Il ne dirait pas mieux son *credo* ni son

pater ; c'est cependant un bel-esprit. Mais les confesseurs aguerris sont accoutumés à voir arriver ainsi les épouseurs la veille de leur mariage. Ils les devinent , & en général ils les traitent honnêtement , satisfaits qu'ils sont de cette soumission passagère à l'église , & de cet hommage , quoiqu'un peu forcé , rendu à son pouvoir.

ILs délivrent de bonne grace le billet de confession , sans lequel ils savent bien que l'on ne pourroit ferrer le lien dont on attend son bonheur.

LE prêtre raisonne. S'il a la complaisance de donner le billet , il fait qu'il sera suivi d'une messe , puis d'un baptême , & que l'église en profitera.

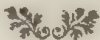
UN confesseur en ayant ainsi bien usé envers un épouseur , celui-ci tenant son billet de confession , crut qu'il seroit plaissant de revenir sur ses pas & de dire au prêtre : *je ne fais , monsieur , si je suis bien confessé ; vous avez oublié de me donner une pénitence.* Le confesseur , homme d'esprit , répartit : *ne m'avez-vous pas dit , monsieur , que vous alliez vous marier ?*

ON a calomnié les confesseurs , en disant
que

que quelques moines vendoient ces indispensables billets pour un écu de six livres & une bouteille de vin. Il n'y a point d'homme qui consente à déshonorer son état, sa personne & son couvent, à l'appât d'une somme aussi modique. Une exception scandaleuse ne doit pas être prise pour l'usage.

IL est plus décent, au lieu de recourir à ce détour, d'aller trouver un prêtre, de lui dire nettement de quoi il s'agit; & sur vingt ecclésiastiques, dix-neuf vous serviront avec une politesse noble, & vous n'aurez point à vous plaindre.

AUCUN prêtre ne peut confesser sans le pouvoir de son archevêque. Les filles de Sainte-Catherine, rue Saint-Denis, ayant refusé le confesseur que feu Christophe de Beaumont leur avoit envoyé, & celui-ci s'obstinant à ne point lever l'interdiction du prêtre qu'elles demandoient, ces saintes filles ont passé plusieurs années sans se confesser ni communier. Elles ont attendu sa mort, & le nouvel archevêque vient de leur rendre le prêtre interdit.



CHAPITRE XLVIII.

Docteur de Sorbonne.

ON peut en rire, lorsqu'il veut soumettre théologiquement toutes les opinions de l'univers à ses argumens bizarres ; mais il faut quelquefois le respecter.

Le plus beau rôle que puisse jouer un homme sus la voûte du ciel, appartient à un docteur de Sorbonne, quand il ferre dans ses bras un criminel que la terre abandonne, quand il touche son cœur endurci, quand il le dispose à se jeter dans le sein du Dieu qu'il a méconnu, à attendre tout de sa miséricorde, à recevoir le supplice comme une expiation propre à satisfaire la justice divine. Il sauve son ame du désespoir, plus cruel que les tortures ; il allège ses souffrances, il lui montre une autre vie, il l'aide à boire le calice amer. En lui inspirant la résignation, il lui donne la force qui combat les tourmens.

ENDORMIR ses douleurs, élever son ame vers l'Être dont l'idée le console, quel emploi sublime ! . . . C'est alors qu'un docteur

de Sorbonne fait oublier son titre, & qu'il ne paroît plus qu'un réconciliateur charitable, un consolateur auguste, un ami sensible, un héros.

OUI, le triomphe de la religion, c'est de voir un prêtre se courber sur un corps écrasé sous le fer des bourreaux, mêler ses larmes à son sang, presser ses joues, le convaincre qu'un homme encore lui reste dans cet abandon universel.

IL étouffe dans la bouche du malheureux le cri du désespoir, & peut-être celui du blasphème. Il lui montre le repos dans le ciel; & l'environnant d'augustes promesses, il le livre au Dieu vers lequel l'infortuné s'élance avec d'autant plus de ferveur, qu'il est plongé dans un abîme de maux.

QUE de courage il faut pour ces momens terribles! Et quel autre sentiment que celui de la charité, porteroit un prêtre à monter sur l'échafaud avec le meurtrier, à se mêler à ses bourreaux, à voir leurs apprêts à recevoir son dernier regard, à assister à l'horrible exécution, à soulever sa tête pendante & défigurée, quand, les membres cassés & repliés sur une roue, il n'y a plus que les paroles de la religion pour le sauver des impréca-

tions, de la rage & du désespoir qu'enfante la douleur !

Le docteur de Sorbonne paroît alors le député sensible de l'humanité, qui vient adoucir ce que la loi a d'atroce & d'effrayant.

Le parricide Damiens fut assisté dans ses longues tortures par deux docteurs de Sorbonne. Le forfait & le supplice, également extraordinaires, appellerent deux charitables confesseurs qui se relayoient.

CHAPITRE XLIX.

Bureau qui manque à Paris.

P A R M I tant de bureaux qui vous vexent, vous tourmentent, vous pillent, tandis que des quittances de douze sols ont leur paraphe, que tout s'écrit par cette foule de commis automates, qu'on devroit commander désormais à l'art des Vaucanson ; il en manque un qui seroit infiniment utile. Ce seroit un registre où tout homme qui veut travailler, en quelque genre que ce fût, s'offriroit en exposant son âge, sa demeure & ses talens. D'un autre côté, un registre semblable rece-

vroit toutes les demandes possibles. Puis des hommes intelligens , faisant la comparaison , rapprocheroient les demandes & les personnes.

N'EST-CE pas ce qu'on appelle *le hafard* qui a placé une foule de gens inoccupés , qui leur a donné de l'emploi ? Pourquoi ne pas hâter ce hafard , ou plutôt le faire naître dans une ville où il y a une multitude de besoins & tant de gens qui cherchent à travailler pour les autres ? Peu d'hommes riches qui n'aient besoin d'un homme pauvre : peu de pauvres qui n'aient besoin d'un homme riche. Le tout consiste à les faire trouver ensemble. Quoi ! voilà un homme qui a des bras ou des talens , & il n'y auroit point de place pour lui dans le monde !

LES petites affiches font insuffisantes à cet égard. C'est par une protection particulière du gazetier que la demande de tel infortuné est rendue publique. Des registres toujours ouverts & que chacun viendrait consulter à toute heure ; des commis habiles à saisir certains rapprochemens ; une bienveillance caractérisée dans cette partie d'administration , feroient disparoitre la race des désœuvrés , ou ne leur laisseroit aucune excuse.

EH ! qui sait si l'on ne pourroit pas étendre ce plan jusqu'aux mariages ? Lorsqu'on songe qu'une simple rencontre a seule déterminé, tantôt une honnête fortune, tantôt une heureuse union, on ne sauroit trop aider à l'inexpérience & à l'aveuglement ; car nous passons tous les uns à côté des autres, sans nous connoître. Qui nous rapprochera ? Qui nous éclaircira sur les rapports de notre situation ?

L'HOMME qui mérite le plus le titre de bienfaisant, n'est pas celui qui donne de l'or : car l'or se dépense ; mais celui qui prévient l'inaction, dont l'inconvénient est d'engourdir & d'étouffer bientôt toutes les facultés de l'homme.

QUE le ministère me fasse directeur d'un pareil bureau, & je m'engage publiquement à en démontrer les bons & salutaires effets en moins de quatre années. J'arracherai à l'oisiveté & au vice une multitude d'hommes. Aucun talent ne demeurera stérile ; & jusqu'à un sot, je puis me vanter de savoir le placer encore plus facilement qu'un homme d'esprit.



CHAPITRE L.

Chartreux.

LES chartreux se trouvent enclos dans la ville. Ils sont situés près d'une promenade publique, & pas trop loin de la comédie française. Que devient donc cette solitude qui doit les environner ? Comment se trouvent-ils placés au centre du tumulte, eux dont la règle est d'habiter les lieux solitaires & éloignés du souffle contagieux des cités ?

LES capucins avoisinent le jardin des Tuileries, & sont tout près de l'opéra. En rentrant chez eux, ils rencontrent nécessairement les chanteuses des chœurs & les danseuses au jupon court, qui n'ont pas encore d'équipage.

CE terrain précieux, occupé par des monastères, pourroit servir aux commodités & à l'avantage du public, & les hermites seroient beaucoup mieux placés dans la campagne. Ce sont des vides trop effrayans dans une ville populeuse, où les édifices & les habitans sont ferrés.

ON a senti cet abus : on a voulu transf.

planter plus loin les chartreux. Oh, que de clameurs & d'obstacles ! La résistance a été sérieuse, & nos anachorettes ont prouvé combien ils tiennent du fond du cœur à ces villes perverses & corrompues, dont ils ont tant de peine à s'arracher.

AUTREFOIS les princes, les reines fondent des monastères. N'est-ce point le tems de faire précisément le contraire ?

CHAPITRE LI.

Arsenal.

L'ARSENAL du roi de France n'est point à Paris, sous les deux magnifiques vers de Nicolas Bourbon, que Santeuil (*) étoit si jaloux de n'a voir pas faits.

*Ætna hæc Henrico Vulcania tela ministrat :
Tela giganteos debellatura furores.*

MALGRÉ ces deux vers, il n'y a point d'artillerie dans l'arsenal. Quelques fusils rouillés,

(*) Il s'écria dans un enthousiasme poétique, qu'il auroit voulu les avoir faits & être pendu.

quelques mortiers hors d'état de servir, voilà tout ce qu'on y voit.

LES fonderies qui furent construites par ordre de Henri II, n'ont servi qu'à la fonte des statues qui décorent les jardins de Versailles & de Marly.

IL s'y trouve un magasin à poudre. Le feu y prit en 1562. Dieu nous préserve de la répétition !

AU lieu de machines de guerre, on y voit, à travers de larges carreaux, une bibliothèque curieuse, qui appartient à M. de Paulmi. Un jardin en très-belle vue offre une promenade aux habitans du Marais, qui ont toujours l'air un peu antique & de plus ennuyé. Ce quartier tranche en tout, même dans la façon de se promener, avec le reste de la ville.

L'ARSENAL du roi de France n'est donc pas sur le quai des Célestins ; il est à Strasbourg, à Metz, à Lille, à Toulon, à Brest. Voilà le miroir imposant où se réfléchit sa toute-puissance. Le fer qui est à l'arsenal de Paris n'est bon qu'à faire des marmites. Les véritables foudres de la guerre sont sur les frontières, où les disciples de Mars veillent

à la sûreté du royaume , & sont tout prêts à recevoir l'ennemi , s'il se présentoit.

CHAPITRE LII.

Libres de Paroisse.

HEURS , *Semaine sainte , Offices , Quatre-temps de l'année , &c.* On ne les tire qu'à vingt & à trente mille exemplaires. Fameux auteurs , pouvez - vous prétendre , même en idée , aux succès qu'obtiennent les débris du *Bréviaire romain* ou du *Missel* parisien ?

CES livres sont en latin ; le peuple n'y entend rien ; mais il achete toujours. Il désigne encore le mauvais jargon emprunté de la superbe langue latine , estropie tous les mots , ne fait ce qu'il dit à Dieu dans un plein chant passablement lourd ; & il appelle cela prier.

UNE femme de qualité récitant ses prières en latin , disoit avec naïveté , *je ne fais ce que je dis*. Son amie lui dit : *eh bien , priez en françois*. Oh ! non , répondit - elle , *j'au- rois trop de plaisir*.

UN cardinal ne récitoit jamais son bréviaire, dans la crainte de corrompre sa belle latinité.

COMBIEN y a-t-il d'évêques, d'abbés commendataires, de chanoines, qui disent régulièrement leurs bréviaires ? Mais s'ils ne le disent pas, ils achètent les *quatre Volumes*, bien reliés & dorés sur tranche. Ils en ont toujours un tome ostensible qui repose sur leur cheminée ; & voilà tout ce que demande le libraire de Hanfy, qui fait sa fortune avec ces volumes latins lesquels se vendront encore plus long-tems que les œuvres de Rousseau & de Voltaire.

QUE les noms de Luther & de Calvin doivent être en horreur aux libraires qui tiennent en gros magasin ces *Heures*, *Offices*, *Semaine sainte*, &c ! Ces réformateurs ont appris à prier en langue vulgaire. Si l'on s'avisait à Paris de chanter les psaumes de David en françois, que deviendrait cet amas énorme de latin qui rapporte un revenu sûr & ample aux libraires non lettrés, qui n'entendent pas un mot des hymnes qu'ils ont imprimées, mais qui les chantent de grand cœur à l'église avec la foule des fideles ? Que ceux-ci restent ignorans, pourvu qu'ils soient des ache-

teurs assidus : n'est - ce point là le vœu des opulens magasiniers de versets & d'antiennes ?

L'ÉGLISE n'a point affermé la vente des livres saints , malgré leur produit immense ; & le gouvernement a mis en ferme nos autres lectures journalières ; mercuriales , journaux , gazettes , &c. qui lui rapportent un tribut annuel. La sainte église heureusement n'a point adopté les bureaux de librairie & la race avide des commis qui s'en font un revenu , toujours au détriment des pauvres auteurs.

UNE dévote fait relier magnifiquement son *Eucologe* , & le fait porter en triomphe à l'église par son laquais. Elle veut qu'on remarque la reliure dorée.

CHAPITRE LIII.

Porte des Spectacles.

EN arrivant devant une salle de spectacle , vous appercevez une compagnie de gardes , fusil sur l'épaule.

CRISPIN & Arlequin ne paroissent jamais sur les planches , que préalablement des gre-

nadiers , avec leur haut bonnet , n'aient occupé l'enceinte du théâtre , où vont paroître les ris & les jeux. Ces soldats , qui accompagnent les productions de Racine & celles de M. Piis - Barré , font à quatre heures des évolutions militaires sur la place , comme s'ils alloient à l'ennemi. On les voit distinctement mettre la balle dans le fusil : voilà le prélude de la comédie. Cela n'est pas trop gai , avant une représentation du *Bourgeois gentilhomme*.

SI la piece est un peu courue , il faut avoir les côtes fort pressées avant d'obtenir un billet ; & tandis que les *parterriens* se battent , les comédiens sont sur un balcon & s'amusent du flux & reflux des oppressés qui leur apportent de quoi souper.

EN - dedans , le fusilier vous range comme des oignons , vous fait asseoir , interpelle l'auditeur ventru , le chicane , veut que telle banquette contienne autant de derrieres , sans en avoir pris les proportions ; il impose silence à ceux qui crient qu'ils étouffent. Il faut écouter le bon Moliere sous la moustache d'un grenadier. Riez ou sanglottez trop fort : le grenadier qui ne rit point , qui ne pleure point , observe à quel degré monte votre expansive sensibilité.

UN major peu civil & mal coiffé, de sèche figure , beaucoup plus ami des comédiens qu'il connoit que du parterre qui s'écoule, se courrouce quand on siffle ses amis. Il n'a qu'à faire un geste , & l'homme de goût , que le mauvais révolte, est soudain enlevé entre les deux hémistiches d'un vers Cornélien.

IL faut que ce major soit un grand connoisseur en littérature ; car il ne s'élève pas un murmure qu'il ne prenne parti chaudement. La sentinelle lettrée, avec des cartouches en poche, est toujours de l'avis du major.

LE major examine jusqu'à quel point le siffleur qui paie a manqué de respect au comédien & à l'auteur. Quand il a bien pesé le délit de lese-comédie, alors il envoie en prison le criminel. Le commissaire (ceci est arrangé) confirme aveuglément le prononcé du docte major.

ET comment se fait-il qu'à Londres, sans gardes, sans major, le public s'arrange si bien au - dehors & au - dedans, observe un grand silence, n'interrompt point mal-à-propos, & qu'on n'y abuse point de l'extrême liberté ? c'est que la police du spectacle étant entre

les mains du public même, elle n'en est que plus juste & plus respectée.

MAIS cela seroit impossible à Paris : il faut une garde pour les voitures qui accourent audacieusement, les cochers voulant rompre les rangs ; il en faut une pour l'ordre extérieur & intérieur. Le caractère du peuple l'exige ; il est accoutumé à sentir par - tout le frein & la bride ; il ne sauroit plus s'en passer.

S'IL y a un peu de contrainte, le spectacle aussi n'est jamais troublé trop indécemment. L'amateur, curieux d'entendre Corneille, & qui ne veut pas être distrait par les bourrasques capricieuses de la multitude, jouit tranquillement, & son plaisir n'est pas altéré par des rumeurs défordonnées. L'insolence & l'audace seroient réprimées sur-le-champ. Quand le major de la garde est honnête & sensé, tout considéré, l'on ne peut qu'applaudir à la police des spectacles ; elle est nécessaire à Paris, autant qu'elle seroit superflue à Londres. Il faut savoir sacrifier ici une portion de sa liberté, pour jouir plus sûrement de l'autre.

ON commence à envisager d'un œil plus tranquille les séditions théatrales, à moins

général les arrêts du parterre , à lui laisser cette précieuse liberté , la seule qu'il réclame. Il faudroit lui abandonner pleinement & politiquement le droit d'approuver ou d'improver à haute voix tel auteur & tel comédien. Nous y gagnerions tous , même en lui accordant une certaine licence , plutôt qu'en lui ôtant de sa liberté.

AH ! monsieur le major , vous qui avez fait croiser sur ma poitrine deux fusils , lorsque je m'acheminois tranquillement pour aller prendre ma place au parquet de la comédie , place que j'avois bien acquise ; (*) laissez , de grace , le parterre & le paradis siffler amplement mes pieces & celles de mes confreres. Vous n'en battrez pas moins vigoureusement les ennemis de l'état , lorsque vous ferez en leur présence.

(*) Cette anecdote tient à un procès connu , mais plus curieux dans ses détails ignorés. On en rega-lera un jour les oisifs qui s'occupent des fastes importants du théâtre.



CHAPITRE LIV.

Édits.

LE grand-pere de l'empereur de la Chine actuellement régnant a rendu un rescrit unique dans son genre. Ayant remarqué dans ses jardins une espece de tige qui donnoit un riz meilleur & plus abondant, il cultiva soigneusement cette tige pendant plusieurs années; & quand par l'expérience il fut certain du succès, c'est-à-dire, que ce riz l'emportoit en qualité sur tout autre, il publia un rescrit où il l'annonçoit à ses peuples. Il en fit la description botanique dans le plus grand détail, donna tous les renseignemens, & offrit à ses sujets des graines de cette précieuse plante.

L'EMPEREUR affirma, dans le même rescrit, qu'il étoit plus glorieux & plus satisfait de faire part de cette découverte à son peuple, que d'avoir élevé cent tours de porcelaine. Quand on songe que l'empereur, auteur de ce rescrit, étoit à la tête de cent quatre-vingt-douze millions d'hommes, qu'il s'occupoit de ces soins paternels, qu'il s'exprimoit ainsi;

l'ame est pénétrée de respect, car cent quatre-vingt-douze millions d'hommes qui bénissent leur souverain du bienfait particulier d'une bonté attentive, forment le plus majestueux & le plus touchant des spectacles.

QUAND l'adulation poétique a voulu faire un dieu d'un roi, elle auroit pu paroître excusable, si elle avoit enflé l'expression de la reconnoissance en faveur de ce souverain Chinois, qui cultiva de ses mains une plante nourricière, pour l'annoncer avec alégresse & la donner à perpétuité aux descendans de cent quatre-vingt douze millions d'hommes. Quel trône ! quel monarque ! quel pere !

Si l'éclat des victoires, comme le dit Zo-roastre, n'est que la lueur des incendies, quel roi de l'Europe, figuré en bronze dans nos places publiques, ne seroit pas plus grand en tenant dans sa main une tige de cette espece, que d'être environné de l'appareil de la guerre & d'esclaves enchaînés ?

OH ! si l'on substituoit à toutes ces inscriptions latines les édits de bienfaisance de chaque monarque en langue vulgaire, cela ne seroit-il pas plus vrai, plus simple & plus auguste ? Heureux dans l'avenir le souverain

qui pourroit en rassembler un plus grand nombre!

CHAPITRE LV.

College Royal.

QUAND on a parlé d'un professeur, on a parlé de tous ; ils se ressembtent dans leurs stériles fonctions. L'on fait aujourd'hui de quelle mince utilité sont tous ces régens pour les arts ou pour les sciences, qu'ils enseignent à bâton rompu & pendant quelques minutes. J'en appelle ici à leur propre conscience, sur les progrès réels de leurs disciples.

Nous sommes loin du siècle de *Ramus*, & l'on nous ramene ces grotesques leçons qui ne nous conviennent plus. Les livres, voilà les vrais précepteurs des hommes raisonnables. Nous avons des livres ; nous n'avons plus besoin de professeurs.

Quoi de plus ridicule que de voir des hommes de vingt-cinq à trente ans aller écouter un régent qui parle incessamment de goût ; & son voisin qui explique sans traduire, qui traduit sans expliquer !

ARGENT mal gagné , tems perdu ; telle devrait être l'inscription véridique du College Royal.

ON l'a rebâti à neuf : dépense fort inutile ; c'étoit le dernier édifice de la ville qu'on dût relever.

AU reste , les professeurs auront bien raison d'insister sur l'utilité de ce college , & encore plus sur la validité de leurs appointemens : mais ceux qui savent ce que sont ces documens de professeurs , leur futilité , leur vain étalage , & de quelle maniere ils font *la classe* , doivent dire aux étrangers . ne faites pas le voyage pour venir entendre , *place Cambrai* , celui qui possède la chaire de littérature françoise.

ON ne fait pas encore si ce college tient ou ne tient pas à une université ; c'est un beau sujet de discorde dans le pais latin. En attendant le pais est plein de sottises & de follécismes. L'un met *in adibus apud sanctum Germanum Vetus* , & il se fait un schisme dans l'université pour soutenir que *vetus* vaut *veterem*. L'autre grave sur la pierre d'un mausolée de M. l'abbé Batteux , afin que cela dure , *uno è nostris* , au lieu d'*uni* ;

& puis on raccommode, on met un I dans l'O, & cela fait un Φ .

EN vérité, nos professeurs de l'université ne savent pas mieux le latin que leur langue maternelle.

UN écolier bâilloit en classe. - - *Comment, dit le régent, vous bâillez lorsque j'explique ? Je vois là de la malice. - - Eh, non, monsieur, je bâille si naturellement !*

QUELLE belle langue que la langue des Romains, lorsque Cicéron, Virgile, Tacite, l'écrivirent ! C'étoit un peuple libre & vainqueur qui la mettoit en usage ; c'étoit dans des climats doux qu'elle se prononçoit, & qu'elle résonnoit à des oreilles sensibles à l'harmonie ! Elle avoit de la douceur, de l'aménité, de la force & de l'élégance ; mais lorsque les barbares eurent renversé la capitale du monde en féroces vainqueurs, ils portèrent leurs attentats jusques sur la langue. Ils la mutilèrent comme les chefs - d'œuvre des autres arts. Cette langue s'abâtardit en passant par la bouche d'hommes qui étoient devenus esclaves ; elle ne fit plus entendre que le murmure d'une captive. Ce peuple si fier,

tombé au-dessous de l'abaissement , ne sachant plus penser , ne fut plus parler.

LE latin se réfugia dans les cloîtres , où le monachisme , en lui prêtant l'obscurité , le louche , la superstition de ses viles & puériles idées , lui fit plus de mal que la rage des barbares.

CETTE langue s'échappa des mains deséchantes des destructeurs de la raison humaine , pour entrer dans l'Allemagne ; mais appréhendée au corps par les jurisconsultes & les cabalistes , elle ne fut plus que le fantôme de ce qu'elle avoit été , qu'un mélange monstrueux de différens idiômes , qu'un composé bizarre. C'étoit un cadavre qu'on promenoit en lui imprimant des mouvemens forcés. Ce qu'il y eut de plus triste enfin , c'est que plusieurs langues vivantes furent étouffées dans leur berceau ; on les immola à ce jargon scientifique , qui passa pour la langue savante. Des langues qui avoient de la richesse & de l'abondance furent dédaignées , & se corrompirent devant une indigne rivale qui , malgré sa dégradation , prit faveur à l'aide des pédantesques universités.



CHAPITRE LVI.

Falots.

PORTEURS de lanternes numérotées , qui vaguent dans les rues vers les dix heures du soir. *Voilà le falot : ce cri s'entend après souper ; & ces porteurs de lanternes se répondent ainsi à toute heure de nuit , aux dépens de ceux qui couchent sur le devant ; ils s'attroupent aux portes où l'on donne bal , assemblée.*

LE falot est tout-à-la fois une commodité & une sûreté pour ceux qui rentrent tard chez eux ; le falot vous conduit dans votre maison , dans votre chambre , fût-elle au septieme étage , & vous fournit de la lumière quand vous n'avez ni domestique , ni servante , ni allumettes , ni amadou , ni briquet ; ce qui n'est pas rare chez les garçons , coureurs de spectacles , & batteurs de boulevards. D'ailleurs ces clartés ambulantes épouvantent les voleurs & protègent le public presqu'autant que les escouades du guet.

CES rodeurs , tenant lanterne allumée , sont

attachés à la police, voient tout ce qui se passe ; & les filoux qui dans les petites rues voudroient interroger les ferrures, n'en ont plus le loisir devant ces lumieres inattendues.

ELLES se joignent aux réverbères pour éclairer le pavé. Il est devenu beaucoup plus sûr depuis qu'on a imaginé de lancer dans tous les quartiers ces phares qu'on apperçoit de loin, qui vous guident dans les ténèbres, qui suppléent aux accidens & à l'invigilance du luminaire public.

A la sortie des spectacles, ces porte-falots sont les commettans des fiacres ; ils les font avancer ou reculer, selon la piece qu'on leur donne. Comme c'est à qui en aura, il faut les payer grassement, sans quoi vous ne voyez ni conducteurs ni chevaux. Ces drôles alors s'égaient entr'eux. Quand ils voient sortir un Gascon bien sec avec ses bas tout crottés, ils croisent leurs feux pour éclairer sa triste figure, & puis ils lui crient aux oreilles : *monseigneur veut-il son équipage ? Comment se nomme le cocher de monseigneur ?* Ils distribuent à tous les fantassins dont ils se moquent les titres de *M. le comte*, de *M. le marquis*, de *M. le duc*, de *milord*. Un épicier est un

colonel : & un clerc de notaire en appétit , qui file précipitamment en cheveux longs , pour arriver à table avant le dessert , ces pollifons le poursuivent en l'appellant *M. le président.*

Le porte-fanal se couche très-tard , rend compte le lendemain de tout ce qu'il a aperçu. Rien ne contribue mieux à entretenir l'ordre & à prévenir plusieurs accidens que ces fanaux , qui circulant de côté & d'autre , empêchent par leur subite présence les délits nocturnes. D'ailleurs , au moindre tumulte ils courent au guet , & portent témoignage sur le fait.

Il n'y a que leur cri qui soit fatigant ; mais si le falot crie la nuit , qui ne crie pas dans le jour ? Le petit peuple est naturellement braillard à l'excès ; il pousse sa voix avec une discordance choquante. On entend de tous côtés des cris rauques , aigus , sourds. *Voilà le maquereau qui n'est pas mort ; il arrive ! il arrive ! Des harengs qui glacent , des harengs nouveaux ! Pommes cuites au four ! Il brûle , il brûle !* Ce sont des gâteaux froids. *Voilà le plaisir des dames ! voilà le plaisir.* C'est du croquet. *A la harque , à la barque ,*

à l'écailler ! Ce sont des huîtres. *Portugal*,
Portugal ! Ce sont des oranges.

JOIGNEZ à ces cris les clameurs confuses des fripiers ambulans , des vendeurs de parasols , de vieille ferraille , des porteurs d'eau. Les hommes ont des cris de femmes , & les femmes des cris d'hommes. C'est un glapissement perpétuel ; & l'on ne sauroit peindre le ton & l'accent de cette pitoyable criaillerie , lorsque toutes ces voix réunies viennent à se croiser dans un carrefour.

LE ramoneur & la marchande de merlans chantent encore ces cris discordans en songe quand ils dorment , tant l'habitude leur en fait une loi.

NON , jamais le peuple Parisien n'a connu la douce *euphonie* ; & son oreille incessamment déchirée & non révoltée , est la plus étrangère à toute expression musicale. Aussi dans les spectacles n'a-t-il point le sentiment de la mélodie & le plus souvent même de l'harmonie. Et puisque nous sommes à citer des mots grecs , l'*eutimie* ne lui appartient pas plus que la connoissance de la bonne musique ; mais il rencontre quelquefois l'*eutrapélle*.

VOILA trois phrases qui sentent bien le

pédant, dira-t-on. Pardonnez, lecteur; je fors de converser avec un traducteur des Grecs, qui vit dans l'ancienne Athenes, & qui ne veut pas connoître mon Paris. Je lui renvoie sa balle à l'article *Falots*.

CHAPITRE LVII.

Enthousiasme.

ON veut plus que jamais ridiculiser ce mot, & l'on est parvenu dans ce siècle à décrier sous ce nom tout mouvement hardi, noble & généreux.

IL n'est plus permis aux ames de prendre d'élan; la jeunesse même n'a plus le droit d'être passionnée. L'enthousiasme, cette émanation céleste, ce mobile de tant de grandes choses, ce mouvement qui honore la nature humaine & qui l'agrandit, on le tourne en dérision dans nos cercles; on dit que ce n'est qu'une effervescence passagère & dangereuse, une fausse chaleur, une folie; enfin, le mot *enthousiaste* est devenu une injure.

L'ENTHOUSIASME est cependant le créa-

teur des grands hommes ; & , comme dit Montaigne , *l'entrepreneur de miracles*. Mais qui entendra aujourd'hui la valeur de ces mots ? Tant d'ames froides , petites & concentrées , ont tellement mis le poi du matre à la place des mouvemens francs & originaux , qu'on se trouve obligé aujourd'hui de faire l'apologie de la vertu comme celle de l'éloquence. On demande ce que signifient chaleur , patriotisme , amour du bien public.

DANS un siècle d'inertie , où rien ne peut trancher , & chez une nation où l'on ne peut plus sortir des routes battues sans danger , le chevalier de Jaucourt a demandé , avec une apparence de raison , ce que le marguillier de Saint-Roch feroit de l'ame de Caton ; & un capitaine du guet , de celle de Marius & de César.

ON pourroit peut-être lui répondre : le premier en administreroit plus fidèlement les deniers de sa paroisse ; il en imposeroit à ses confreres ; il dévoileroit & réprimeroit de petits abus ; il feroit des établissemens utiles pour les pauvres de son quartier. Le second auroit une activité soutenue , tiendrait tou-

jours sa troupe en haleine & sous une sévère discipline, prévient les crimes ou poursuivroit si rapidement les coupables, qu'ils ne pourroient lui échapper. Dans un tumulte populaire, sa présence d'esprit, sa fermeté, la fierté de ses regards calmeroient & contien-
droient la multitude.

UNE ame grande, active & forte est bonne à tout. La grande erreur, comme le grand malheur de notre siècle, c'est de craindre en tout genre, & d'éloigner les ames fortes. Un grand caractère est encore plus rare parmi nous qu'un homme de génie; & parmi cette foule qui se précipite vers les places élevées, il n'y a plus d'hommes qui sachent voir en grand & juger les objets de dessus la hauteur. Tous se perdent dans des minuties, frappent sur de petites choses, & n'aperçoivent pas l'ensemble. L'énergie de l'ame, qui agrandit l'horison, manque à leur vue.



CHAPITRE LVIII.

Économistes.

LES économistes ont persuadé quelque tems au gouvernement, à la nation, & même à la partie la plus éclairée de la nation, qu'il étoit utile à la France de donner du réel pour avoir de l'imaginaire; tandis qu'il faudroit donner de l'imaginaire pour avoir du réel. N'a-t-on pas toujours assez d'or & d'argent, quand on a les véritables richesses, les biens nourriciers de la terre? Et quand on auroit de l'or haut comme les tours de Notre-Dame, mange-t-on de l'or?

Du bled, du vin, des huiles, des fruits, &c. se mangent; & pourquoi les donner à l'étranger, avant de savoir si le compatriote est pourvu? La richesse métallique est donc une fausse richesse, quand on la préfère à toute autre.

Le système des économistes étoit purement spéculatif, & reposoit sur des idées abstraites. Plusieurs branches de leur système étoient fautes; l'exportation illimitée des bleds for-

meit la branche la plus vicieuse : ce fut celle qu'on adopta.

ILS préférèrent au ridicule , en dédaignant , pour ainsi dire , le docteur Quesnai , qu'ils appellerent le *maître* ; en créant une foule de mots bizarres & sans goût , qui , réduits à leur juste valeur , n'offroient que des idées communes. Ils se forgerent un style dur , prolix , emphatique , qui n'avoit ni grace , ni clarté , ni facilité , ni couleur. Ce jargon qui ressembloit à celui des adeptes , prêta beaucoup à la plaisanterie. Le sérieux grotesque de leurs assemblées chez le marquis de Mirabeau , leurs grands mots , leurs exclamations , l'abus de plusieurs termes acheverent d'exciter la bonne humeur des plaisans.

UNE espèce d'intolérance pour ce qui n'étoit pas eux , un dédain trop affecté pour des écrivains admirés , l'annonce fastueuse & extravagante d'avoir trouvé seuls les véritables principes politiques , & de vouloir tout fondre & tout réformer en un seul jour , acheverent de les décréditer. L'oraison funèbre du *maître* , écrite d'un style emprunté des petites maisons , qui fut imprimée , of-

froit un délire si pleinement conditionné, que la secte ne s'en releva point.

LINGUET, qu'un des sectaires avoit outragé avec mal-adresse, les secoua d'une manière vive & caustique. Il avoit beau jeu, en entrant dans leur système qui avoit affamé le peuple, & en ridiculisant leurs expressions. Ils eurent beau dire qu'on n'avoit pas suivi leurs documens : c'étoit en leur nom & d'après leurs livres qu'on avoit donné cette grande commotion au commerce des bleds.

MAIS souvent une secte est détruite, que ses principes subsistent & regnent. Les économistes ne sont plus, & la science des économistes dirige encore quelques idées de l'administration. Ainsi l'on a vu dans les mandemens des évêques Molinistes, les idées, les expressions & les citations des Jansénistes.

MONTAIGNE a dit de l'éloquence, que le rhéteur avoit fait souvent de grands fouliers pour de petits pieds. On en peut dire autant des économistes; ils ont déparé quelques vérités utiles & même importantes, par un jargon qui ne devoit pas être connu au dix-huitième siècle. Tous ont joué l'enthousiasme, c'est comme qui diroit s'enyvrer d'eau froide.

froide. La morgue & le despotisme de la secte ont achevé d'inspirer de l'aversion.

LEUR système d'économie politique, qui est bien loin d'être complet, présente néanmoins un corps de doctrine raisonné & assez bien lié. Quoi qu'ils en disent, leur principale erreur consiste dans la perpétuelle application des principes moraux aux principes politiques. Ceux-ci, variables par leur nature, ne peuvent être soumis à cette évidence, leur grand cheval de bataille; l'article des bleds, qui n'étoit qu'une branche de leur système, a fait grand tort à l'arbre, parce que cette branche, entée par le monopole & la cupidité, a produit des fruits malheureux & empoisonnés.

NOUS avons cru, en lisant ces livres économiques, que l'évidence alloit enfin nous favoriser de ses rayons benins; mais le nuage revenoit sur nos yeux, & le doute dans notre esprit. Nous appellons de bien bonne foi les secours de l'instruction; nous invoquons la lumière. *Fiat lux.*

AINSI, loin que les auteurs économiques nous aient amenés à la persuasion, ils nous ont inspiré, au contraire, sur ces objets,

un doute plus fort que celui que nous avons conçu. L'importance de la matière doit tenir notre jugement en équilibre plus que jamais ; car lorsqu'il s'agit des substances nationales, la moindre erreur devient d'une conséquence infiniment grave.

Voici deux problèmes d'économie politique que j'ai proposés au fils d'un économiste. Comme la solution ne m'en a pas paru satisfaisante, je les reproduis.

Premier problème. Les économistes ont-ils jamais songé que l'homme pût se donner un pain & un vin artificiels ? Il ne faudroit que deux ou trois expériences chimiques pour y parvenir ; & si l'on réussissoit, cette découverte ne renverseroit-elle pas la plus grande partie de la science économique ? Si la nourriture des hommes étoit à leur disposition, à peu près comme l'eau qu'ils boivent, que deviendroient les spéculations sur les bleds ? Que deviendroient la science économique ?

Second problème. Le papier-monnaie, sujet à de tristes abus, il est vrai, ne convient-il cependant pas aux états corrompus & fortis de leurs limites, ainsi que le mer-

cure convient aux vérolés ? La France ne feroit-elle pas mieux , puisque tous les quinze ans elle fait la guerre , d'avoir au lieu de ces parchemins qui ne font que pour les riches , les petites bandes de papier qui font jouir le pauvre ? Qu'importe que ce soit une illusion ? L'argent n'en est-il pas une aussi ? Il n'y a que la dernière génération qui pourra se plaindre , & les métaux sont plus écrasans que le papier qui vivifie , qui anime la circulation , & ne trompe qu'une fois.

ON auroit bien d'autres problèmes à leur proposer ; mais ils disent toujours qu'on ne les comprend pas : ce qui est bien de leur faute. Et eux ont-ils jamais répondu nettement aux objections qui les terrassent ?

Le lieutenant criminel de Paris , prononçant un discours dans une assemblée générale de police , ne balança pas d'attribuer à l'exportation illimitée des grains , les crimes devenus plus nombreux à cette funeste époque. Comme il interroge tous les malfaiteurs , il est , par état , informé de tous les délits.

Si les économistes avoient su connoître leur siecle , apprécier l'esprit de cupidité , juger & prévoir ses effets ; s'ils avoient su

calculer en vrais politiques , au lieu de prêcher en orateurs , ils n'auroient pas jeté avec une telle précipitation leurs premières idées. Mais sans s'embarrasser de la réaction du système , du lieu , du tems , de la forme du gouvernement , en vrais étourdis ils ont , avec leurs malheureuses brochures , frappé le peuple d'une calamité que l'équitable histoire ne manquera pas de leur reprocher ; car c'est elle sur-tout qui doit punir leurs noms.

C H A P I T R E L I X.

Martinistes.

S E C T E toute nouvelle qui , tournant absolument le dos aux routes ouvertes par la saine physique , par la solide chymie , & faisant divorce avec tout ce que nous dit l'histoire naturelle , s'est précipitée dans un monde invisible qu'elle seule apperçoit.

LES Martinistes ont adopté les visions du Suédois Swedenborg , qui a vu les anges , qui leur a parlé ; qui nous a décrit de sang-

froid leur logement, leur écriture, leurs habitudes; qui a vu enfin de ses yeux *les merveilles du ciel & de l'enfer.*

CETTE secte tire son nom de son chef, auteur du livre intitulé : *Des erreurs & de la vérité.* Ce livre nous promet, comme tant d'autres, l'évidence & la conviction des vérités, dont la recherche occupe tout l'univers.

La base du système est, que l'homme est un être dégradé, puni dans un corps matériel pour des fautes antérieures, mais que le rayon divin qu'il porte en soi peut encore ramener à un état de grandeur, de force & de lumières.

UN monde invisible, un monde d'esprits nous environne; des intelligences douées de diverses qualités vivent auprès de l'homme, sont les compagnons assidus de ses actions; les témoins de ses pensées. L'homme pourroit communiquer avec eux, & étendre par ce commerce la sphere de ses connoissances, si sa méchanceté & ses vices ne lui avoient pas fait perdre cet important secret.

LES objets que nous voyons sont autant d'images fantastiques & trompeuses : ce que

nous ne voyons pas est la réalité. Les expériences physiques sont des erreurs; tout est du ressort du monde intellectuel; il n'y a rien de vrai au-delà: nos sens sont des sources éternelles d'imposture & de folie.

L'HOMME a perdu le séjour de sa gloire, & il n'y rentrera que quand il aura su connaître ce *centre fécond* où git la vérité, qui est une & immuable.

POUR toucher ces hautes vérités, il faut *s'adresser mieux qu'à des hommes*; il faut *converser avec les esprits*. Toutes les sciences qui occupent les académies sont vaines; & faute de s'être éloigné du *principe*, tous les observateurs ont erré dans les découvertes humaines. Le moindre habitant du monde idéal en fait plus que Bacon, que Boërhaave, & que tous les prétendus génies dont la terre se glorifie.

CERTES, le grand Etre nous a donné cent raisons différentes, qui n'ont aucun rapport entr'elles, puisque les Martinistes raisonnent paisiblement leurs idées. Ils paroissent avoir la conviction de ce qu'ils affirment. Tranquilles, modérés, ces visionnaires sont les plus doux des hommes, & n'ont point

la chaleur ni l'enthousiasme tant reprochés aux autres sectes.

LE livre de leur chef est un galimatias : mais on fait que les mots ne rendent pas toujours toutes les idées que l'on peut avoir ; qu'on peut fort bien s'entendre , sans se faire entendre des autres. Il résulte de cette lecture, que les Martinistes adoptent une foule d'idées métaphysiques ; qu'ils sont diamétralement opposés aux matérialistes, qu'ils sont religieux dans toute la force du terme , & qu'ils tendent à élever l'homme autant que d'autres se sont plu à le rabaisser.

EH ! qui ne voudroit avec eux pouvoir converser avec les habitans de l'autre monde ? Comme nos jouissances seroient doublées ! Quelle société ! & que seroient les spectacles de la terre en comparaison ! Nous passerions les jours à redire à nos bons amis de l'autre monde tout ce que nous sentirions pour nos bien-aimés de la terre ; & à nos bien-aimés de la terre, tout ce que nous auroient dit ceux de l'autre monde.

VOILA ce que cherchent les Martinistes. Il s'y disposent par l'exercice des vertus ; ils parlent de l'Etre suprême avec une vénération & un amour qui saisissent l'ame ; &

& tout ce qu'enseigne le christianisme, ne trouve en eux aucune contradiction formelle. Enfin, ils n'entament aucune question politique.

QUI l'eût dit, qu'après les Encyclopédistes viendroient les Martinistes ? Ceux-ci n'ont aucun trait de la physionomie propre à la hautaine secte philosophique.

Je ne fais comment le clergé, le gouvernement & la littérature s'arrangeront un jour avec eux. La secte qui vit dans un monde intellectuel ne paroît pas vouloir recourir à ce qui choque les hommes. Elle n'ambitionne ni pouvoir, ni richesse, ni renommée; elle rêve, elle cherche la perfection; elle est douce & vertueuse, elle veut parler aux morts & aux esprits. Cela n'est pas dangereux.

DES jeunes gens distingués par l'éducation & la figure, suivent ces idées extraordinaires. Ils laissent à d'autres les plateaux électriques, les creusets, les vases en fermentations, les recherches sur l'air fixe; ils tiennent mieux, à ce qu'ils prétendent; ils acquièrent l'évidence physique sur l'origine du bien & du mal, sur l'homme, sur la nature matérielle, la nature immatérielle & la nature sacrée.

QU'EST-CE, après cela, que la base des gouvernemens politiques, la justice civile & criminelle, les sciences, les langues & les arts ?

PARLER aux anges, rappeler son ame aux principes universels de la science, voilà ce qui fait dédaigner la physique & la chymie, qui prenoient une grande faveur.

CHAPITRE LX.

Para-tonnerre.

IL est plaisant que de paroluë on soit venu à dire *para-tonnerre*. Mais qu'importe les mots ? Qui l'eût dit que l'homme viendrait à bout de foutirer le tonnerre, & de lui donner une issue ? Il falloit le tems & l'expérience, pour révéler à l'homme un pareil secret.

CES grands appareils que la physique moderne a imaginés pour préserver les édifices de la foudre, multipliés dans le sein de plusieurs villes de province, sont rares dans la capitale. Le peuple avoit commencé à dire,

comme par-tout ailleurs , que ces conducteurs attiroient la foudre. Bientôt il n'a plus rien dit , faute d'avoir la moindre idée sur cet objet physique. Ne lui sachons donc pas gré de son silence.

M. l'abbé Bertholon , professeur de physique expérimentale des États-généraux de la province de Languedoc , est celui qui a montré le plus de zèle pour opposer les armes merveilleuses de la physique aux surprises de la foudre. Il a dirigé la construction des premiers *para-tonnerre* de Paris ; & cet honneur lui étoit dû après avoir élevé les superbes *para-tonnerre* de Lyon.

On en voit deux , l'un placé sur l'hôtel de Charost , fauxbourg Saint-Honoré. Il a cent quatre-vingt-cinq pieds de longueur ; & la partie qui est dans la terre , aboutit à l'eau , a vingt-huit pieds de profondeur. Le second est à l'autre extrémité de Paris , sur le couvent des religieuses augustines angloises , de la rue des Fossés-Saint-Victor. Il a cent quatre-vingt huit pieds de long ; & la portion enfoncée dans la terre , qui se perd ensuite sous l'eau , est de quatre-vingt-dix pieds ;

profondeur à laquelle nul autre *para-tonnerre* dans ce genre ne peut être comparé.

LA jonction de toutes les pièces qui composent cet appareil est à vis profondes ; & toutes les barres semblent , par la précision du travail , ne former qu'une seule pièce. Des communications métalliques , s'avamment ménagées , se trouvent dans les endroits où elles sont nécessaires ou utiles. Enfin la foudre doit obéir à M. l'abbé Bertholon , & suivre la direction qu'il lui a prescrite.

LE petit peuple ne pourra guere comprendre ni deviner comment on dissipe le feu de la foudre ; il n'y croit pas encore , quoique la preuve en soit sous ses yeux. Et le beau monde lui-même est-il mieux instruit ? Sait-il qu'il y a des *para-tonnerre* ascendants ? En connoit-il l'usage.

SAIT-IL qu'il est actuellement bien démontré , par un grand nombre d'observations , que la foudre s'élève souvent de terre ? Si l'électricité , vraie cause de la foudre , est surabondante dans les nuages , elle s'élance vers le globe de la terre. Si au contraire elle est accumulée dans le sein de la terre , elle s'en échappe pour se répandre à l'équilibre dans

l'atmosphère. Afin qu'un édifice soit prémuni contre ces deux dangers, il est donc nécessaire d'établir un *para-tonnerre* contre la foudre qui monte, comme on en a établi un contre celle qui tombe.

IL y a souvent des foudres terrestres ; & si les poètes ont constamment fait descendre la foudre du ciel dans leurs vers ambitieux, c'est qu'ils ont été d'illégitimes ignorans sur les véritables causes ; l'arrangement des mots étant leur unique affaire.

La plus belle poésie ne nous préserveroit pas du malheur d'être tués d'un coup de foudre ; il faut donc revenir aux *para-tonnerres* ascendants de M. l'abbé Bertholon. Il a garanti de cette manière un clocher de Lyon, sur lequel le tonnerre étoit tombé très-souvent.

CHAPITRE LXI.

Jolites.

AUTREMENT dites les *fêtes pleïéennes*.

LES Romains avoient leurs naumachies, espèce de batailles navales, où l'on donnoit

au peuple la vue réelle de vaisseaux qui s'entrechoquoient. Ce peuple victorieux avoit su créer une mer dans un vaste bassin. Quel peuple que ces Romains ! On ne peut leur reprocher que leurs combats de gladiateurs. Ce peuple étoit grand dans l'amphithéâtre comme par-tout ailleurs ; & nous, que faisons-nous ? Nous avons bâti , avec l'authentique permission du *prévôt des marchands* , une enceinte de quelques toises sur un bras de la rivière de Seine , en face de la Rapée. Là , les fameux nautonniers de nos majestueuses galiottes s'avancent , une gaule en arrêt , sur des batelets barbouilles de rouge & de bleu , & luttent intrépidement à qui se renverfera dans l'eau. La culbute du vaincu qui ne nage point , mais qui marche , intéresse la sorte assemblée. On voit ensuite ces mêmes histrions aquatiques , déguisés en abbés , se précipiter dans la rivière , pour le *char de Neptune* ; & les abbés en rabbats figurent des *marfouins* , ou tels autres animaux amphibies qu'ils plaira à votre imagination de créer.

On donnoit le même spectacle au Colisée : ce n'étoit pas là tout-à-fait les jeux du cirque,

sous le regne des empereurs ; ce n'étoit pas même les tournois & les courses de bague de nos ancêtres.

APRÈS avoir vu des bateliers tomber dans une eau sale & bourbeuse , on suivoit de l'œil quelques fuses , on entendoit quelques pé-tards , puis on se promenoit dans une vaste solitude sous des galeries mal peintes , au son d'une musique baroque.

IL est fermé ce Colisée , construit à frais immenses. Que d'argent perdu ! . . . Ce n'étoit point là le rendez-vous du peuple ; l'intérieur n'avoit rien d'assez amusant ; l'ennui planoit sous les voûtes. Pour qui l'avoit-on bâti ? Étoit-ce pour les grands ou pour la bourgeoisie ? Pour les grands ? il n'étoit pas assez voluptueux. Pour la bourgeoisie ? il n'y avoit point de plaisirs populaires.

VOILA donc des établissemens Parisiens ! On dit au public : je vais t'amuser. Le public accourt , on ne l'amuse point ; & comment se fait-il qu'au *Vauxhall* , au *Rennelag* de Londres , chacun s'amuse à sa guise , boit & mange librement , jouit paisiblement chacun à sa manière , & que la décence regne en des lieux où , malgré la foule , il n'y a ni

embarras , ni disputes , ni scandales , ni gardes ?

LES administrateurs de nos plaisirs ont bien de la peine à nous en donner : c'est qu'on veut composer nos amusemens , au lieu de nous les laisser créer ; & tous les efforts d'imagination qu'on fait pour nous , n'aboutissent qu'à nous ôter la liberté , la gaieté.

DANS un pays , où l'on ne vante que l'imagination riante de ses habitans , où l'on calomnie tous les peuples voisins sur le fait de leurs plaisirs ; les divertissemens publics ont quelque chose de triste & de mélancolique. Il n'y aura jamais des sensations vives , tant qu'on voudra ordonner & symétriser nos jouissances. A force de vouloir se mêler de tout , on gâte jusqu'aux plaisirs du dimanche.

CHAPITRE LXII.

Gluck.

Nous avons aujourd'hui besoin d'écoles de musique. Gluck en a senti la nécessité ; & tout compositeur François & étranger a droit de se plaindre parmi nous , que l'exécution ne

répond jamais qu'imparfaitement aux créations de leur génie. Serons-nous donc plus fiers que les descendans des Romains ? Abandonnerons-nous l'art du chant figuré à ces prétendus maîtres de musique, qui n'ont ni ame ni sentiment ?

DANS l'ancienne patrie des Brutus & des Camilles, on trouve des écoles de musique, comme on y voyoit, dans les derniers siècles, des écoles de peinture.

LES Pistocchi à Bologne, les Brivio à Milan, les Redi à Florence, les Porpora à Naples, sont aussi fameux parmi les amateurs d'ariettes, que le sont pour les enthousiastes de tableaux, Carrache, Michel Ange, Paul Véronèse, le Corrège & Raphaël.

CES virtuoses des deux sexes, dont la voix a fait les délices des oreilles sensibles, l'ornement des théâtres italiens, doivent nous causer de justes regrets, sur-tout lorsque nous comparons ces modèles à la plupart des nôtres. Ces êtres privilégiés nous manquent ; une école de musique devient nécessaire à la perfection des chanteurs, plus livrés à la routine qu'au véritable sentiment de l'art.

POURQUOI le caractère des voix, leur expression

pression, leurs nuances ne peuvent-ils se reproduire sur le papier, comme le pinceau transmet sur la toile les images, les passions, les sentimens, le goût & la maniere du peintre? Quelles sources de jouissances pour nos cœurs, si dans le sein paisible de nos cabinets nous pouvions entendre, après leur mort, ces enchanteurs adorés, dont le souvenir fait encore palpiter de plaisir ceux qui les admirerent autrefois! Un Porpora, dont la voix étoit si suave, le goût si exquis, l'art si parfait, qu'il reprenoit son souffle sans que jamais on pût s'en appervoir; un Ferri, qui montoit & descendoit tout d'une haleine deux octaves par un trill continu, marquant tous les degrés chromatiques avec la plus grande justesse; une Tesi, dont l'action vive, l'humeur enjouée, la prononciation nette, l'accent voluptueux & l'aimable abandon savoient rendre toutes les nuances de la folie & de la gaieté; & cette Cuzzoni, surnommée *la voix angélique*, parce qu'elle avoit par excellence le secret si rare de conduire son chant, de le renforcer, de le soutenir, de l'éteindre en quelque sorte & le varier par des trills, des mordans, des ondulations, par ces petits

groupes fugaces & ces mouvemens passionnés qui mettoient en vibration toutes les fibres de l'amour & du plaisir !

Ce sont les écoles d'Italie qui ont formé tous ces chefs-d'œuvres. Pourquoi donc n'avons-nous pas tenté de les imiter, nous qui depuis si long-tems avons des écoles d'équitation, d'armes & de dessin ?

UNE école de chant rempliroit mieux son objet que l'académie royale de musique, établissement qui n'eut jamais rien de royal que son titre, rien d'académique que la morgue & la jalousie de ses chefs, rien de musical qu'une routine aveugle & barbare, que l'on inculquoit ci-devant à de misérables doublures, & de plus misérables filles de chœurs : especes d'automates, dont tout le savoir consistoit à pousser en commun d'harmonieux hurlemens, au signal, non de la mesure, mais du bâton.

LORSQU'IL s'agit de former des chanteurs, les principes ne suffisent point ; il faut y joindre l'exemple. Qu'un peintre, qu'un architecte, un poète, négligent ceux dont l'instruction leur est confiée, cela peut être sans conséquence, parce que leurs disciples ayant

Sous les yeux les chefs - d'œuvres de tous les grands maîtres en peinture , en poésie , en architecture , ils peuvent par eux - mêmes atteindre à la perfection. Mais le jeune musicien est dans une position toute différente : il n'a aucun monument pour lui servir de modele ; car un chanteur celebre ne laisse à la postérité ni ses graces , ni son enthousiasme , ni sa qualité de voix , ni aucun des agrémens qui faisoient la magie de son art. On pourroit comparer une ariette écrite , à ces squelettes humains qu'on trouve dans les cabinets des naturalistes. Ces masses hideuses son bien une partie essentielle de l'homme , mais l'œil ne peut les contempler sans dégoût , dépouillés de leur peau , de leur coloris , de ces moëlleux contours & de ces formes ravissantes qui constituent la beauté.

IL en est de même à l'égard d'une ariette chantée par nos voix ordinaires. Ce sont des squelettes qu'on présente au sens de l'ouïe. On ne doit point s'étonner si le peuple refuse de s'extasier devant ces sortes de cadavres ; ils ne sauroient intéresser que les connoisseurs , dont l'imagination supplée à tout ce que le chanteur est dans l'impuissance de représenter.

ON peut faire quelques reproches aux chanteurs Italiens ; on peut les reprendre assez vivement de ce que dessus le théâtre ils sont distraits , inattentifs , indifférens lorsqu'un interlocuteur leur fait quelques récits ; froids , lorsqu'ils devoient paroître tout de feu ; hébétés , lorsque leur rôle exige un air spirituel & réfléchi. Mais parmi nous , n'est - ce pas insulter au public , de s'amuser à sourire aux jolies femmes dans les loges , à saluer ses amis dans le parterre , à répondre même aux colloques des coulisses ? Ne croiroit - on pas , en effet , que ces êtres destinés à représenter les héros & les dieux , viennent alors dire aux spectateurs : messieurs , ne vous y trompez point , nous ne sommes ni Hercule , ni Jupiter , ni Junon , ni Andromaque ; nous sommes vos très-humbles serviteurs & servantes , l'innocent signor *Petricino* , le grimacier signor *Mugnetino* , la modeste signora *Languerini* , la tendre & savante dona *Durancini*.

Les modifications forment le grand secret de la musique ; ce sont elles qui lui donnent l'expression , le mouvement & la vie. Mais on n'a jamais connu parmi nous le charme inexprimable des sons filés ; c'est - à - dire , l'art

de renforcer & d'adoucir la voix , de la conduire par toutes les nuances , non du grave à l'aigu , mais du son le plus rémisse au plus intense , sur chacun des degrés dont la voix est susceptible.

IL est vrai que nos chanteurs ne pourroient guere mettre leurs talens en usage , quand ils auroient perfectionné l'art en ce point ; car nos orchestres sonr incapables de les seconder. Nous n'en avons aucun qui ait l'intelligence & le sentiment du *forte-piano*. Celui de l'opéra , toujours rebelle aux efforts de l'auteur d'*Iphigénie* , ressemble encore à un vieux coche trainé par des chevaux étiques , & conduit par un sourd de naissance. Jusqu'ici il a été impossible de communiquer à cette lourde masse aucune sorte de flexibilité. Elle restera éternellement dans la même inertie , tant que les jeunes artistes qui ont des talens & des passions inflammables , seront subordonnés à ces musiciens en lunettes , que l'âge , la fatiété , l'habitude ont rendus apathiques.

L'ORCHESTRE du concert spirituel est encore en partie infecté de ce vice national. Les chefs de ce spectacle sont parvenus à donner quelque perfection à la symphonie ; mais

plus symphonistes que musiciens, ils croient toujours que les voix sont faites pour accompagner leurs violons & leurs contre-basses. En vain le public leur crie qu'il n'entend point les paroles de leurs motets; rien ne les guérit de la manie françoise, qui veut que toute musique soit bruyante & confuse. On croiroit qu'on ne peut remuer le cœur sans briser le tympan de l'oreille.

QUE ne pourroit-on pas encore dire sur l'articulation usitée, sur la prosodie, sur la manie des petites notes, sur les vices attachés à toutes les especes d'agrémens dont nos maîtres de chant font un usage si ridicule, & sur-tout sur le *récitatif*, genre de musique entièrement éloigné des regles ordinaires, & qui, mal connu, a fait déraisonner pour & contre dans tous les journaux!

CHAPITRE LXIII.

Écrits de Voltaire.

NÉ à Paris, ses ouvrages semblent tous avoir été faits pour la capitale. Il l'avoit principalement en vue lorsqu'il écrivoit; en com-

posant il regardoit l'académie françoise, où étoient ses prôneurs, le parterre de la comédie, le café de Procope, & un cercle de jeunes Mousquetaires; il n'a guere eu d'autres points de vue. Les nations étrangères n'existoient presque pas pour lui.

LES écrits de Voltaire semblent imbibés de cette rosée qui donne aux fleurs leur émail, & aux fruits leur duvet. Brillant, ingénieux, vif, plaissant, gracieux, il n'a aussi aucune sorte de profondeur; il ne touche jamais qu'aux superficies. Deux ou trois idées le dominent puissamment, & il tourne dans ce cercle; ce qui répand une seule & même couleur sur ses productions. Quand on les lit de suite, on s'apperçoit qu'il n'a jamais changé son premier point de vue. Il est fort instruit; mais il ne fait pas placer avec fruit cet amas de connoissances: la grace, l'esprit & la malice lui tiennent incessamment lieu de génie.

RAREMENT éloquent, si ce n'est dans ses belles tragédies: ailleurs il est stérile, lorsqu'il parle morale, & très-borné lorsqu'il traite de matieres politiques. C'est une philosophie commune que celle dont il se pare; mais il l'a très-bien ornée.

TOUJOURS poète , (& c'est là son grand titre) presque jamais penseur , ce n'est point la fécondité des idées qui le distingue ; c'est plutôt la variété infinie des tours , & la magie heureuse de ses expressions. Ainsi ces généraux habiles qui n'ont qu'une petite troupe , par des évolutions multipliées & adroites , font passer & repasser tant de fois leurs soldats , que l'œil trompé leur attribue de loin une grosse & formidable armée.

LES puissances de la terre lui en imposoient au fond de son cabinet ; sa plume mollissoit ; & les noms de roi , de souverain , de ministre sur-tout , lui inspiroient des idées extraordinairement fausses. Tout ce qu'il a écrit dans l'histoire est infesté d'un vice radical , de l'ignorance absolue où il étoit des grands & véritables principes politiques.

IL n'a guere qu'un seul but dans son *Histoire universelle* , & il immole tout à cette idée ; c'est une satire perpétuelle du pouvoir ecclésiastique. Constamment attaché à sa proie , les autres idées politiques lui échappent , & même il ne les cherche pas. Il ne voit que l'autel à détruire : ainsi il a donné une empreinte uniforme à presque tous les siècles. Les mêmes

réflexions reviennent sans cesse ; & les faits sous sa plume ne paroissent pas variés : car traitant avec légèreté les matieres les plus sérieuses , & , quoique Pyrrhonien , prenant un ton décisif , tantôt avec hauteur , tantôt avec un mépris affecté ; il employoit des injures quand il étoit réduit au silence ; il manioit alors avec perfidie , mais avec une adresse inimitable , l'arme du ridicule.

IL a profité , dit un écrivain , des derniers attentats du fanatisme , pour lui arracher les restes de sa puissance. Sous ce rapport il a servi réellement l'humanité ; & cette tolérance universelle , son dogme favori , il en a montré la majesté , la justice & les avantages.

Doué du genre d'esprit qui convenoit à son siècle léger , il avoit bien étudié son goût ; mais cette légèreté passera , & avec elle une partie de la gloire de Voltaire. Qui le croiroit ! elle commence déjà à pâlir. Les hommes instruits ne s'en étonnent pas , parce qu'il faut avouer qu'on a parlé trop long-tems du même écrivain , & qu'il n'étoit pas assez substantiel pour soutenir ce poids immense de renommée. Traduit , il perd & paroît nu.

SON goût en littérature étoit sûr , mais peu

étendu. En même tems qu'il admettoit la grace, la finesse, l'exactitude, le brillant; il profcrivoit les beautés mâles & originales, les compositions fortes & transcendantes. On eût dit qu'il avoit peur du génie. Enfin, il sembloit vouloir plier à une même mesure tous les talens, & méconnoître la variété féconde & sublime de la nature dans les différens moyens qu'elle a donnés à ses favoris pour la peindre & la chanter.

IL n'avoit point d'organe pour la musique, ni d'yeux pour la peinture : ces deux arts étoient entièrement perdus pour lui; il admiroit des *ponts neufs* & s'environnoit de *croûtes*. Ce qu'il a écrit sur les arts ne porte point l'empreinte d'une ame passionnée. Sa composition étoit beaucoup plus large que sa poétique sèche, misérable & mesquine.

IL goûtoit plus Racine & Massillon que Shakespear, Homere & Tacite. Il ne sentoît pas la Fontaine; il avoit fort mal lu Montesquieu; il ne voyoit pas tout ce qui est dans Montaigne & dans Rabelais. Son imagination étoit rebelle à saisir ce qui contrarioit son goût factice.

IL a dû plaire infiniment aux femmes, aux

jeunes gens ; & ceux qui se font amusés & qui ont ri , ont cru de bonne foi rencontrer la science & la vérité.

POUR le trouver sans cesse le même dans une carrière si longue , il n'y a qu'à le lire de suite. Les idées étroites de l'âge de vingt ans le dominoient à soivante : il ne travailloit pas sa pensée, mais son style.

UNE secte qui s'imagine devoir distribuer exclusivement les places , l'avoit choisi pour chef. Elle vouloit couvrir de son nom l'intolérance littéraire , qui est devenue son attribut distinctif ; mais après sa mort il ne s'est point trouvé de nom assez imposant pour donner quelque base à ce singulier & ridicule despotisme. Il est tombé ; la république des lettres a reparu , & doit flétrir ces misérables tyrans.

IL a été un vrai poète , un écrivain élégant ; il a terrassé le fanatisme & avili la superstition ; il a répandu des maximes de tolérance & d'humanité ; il a défendu l'innocence ou le malheur avec une chaleur active & généreuse : voilà sa gloire. Il n'a point travaillé en grand ; il a eu des préjugés petits & bizarres. Il a trop obéi à la vanité ; il a

flatté les grands & trop injurié ses adversaires. Il s'est avili jusqu'à écrire pour les libertins : voilà ses taches.

ON voit qu'il fut le plus implacable & le plus furieux des hommes, dès que sa vanité d'auteur étoit offensée. Il sembloit porter écrit sur son front : *adorez - moi , & je vous louerai.*

ON l'a appelé, dans un éloge fastidieusement louangeur, *le premier des êtres pensans.* C'est une sottise imprimée.

ON lui fait dire au lit de la mort, lorsque le curé de Saint-Sulpice, faisant sa charge avec trop d'ardeur, l'exhortoit à reconnoître la divinité de Jésus - Christ : *au nom de Dieu , ne m'en parlez pas ! ...* Il n'a jamais dit ce mot ; mais on a parfaitement saisi sa manière.

IL a vécu dans ses quatre - vingt - quatre années, sept cent quatre - vingt trois - mille deux cents heures. Voilà bien peu de tems pour ce qu'il lui a fallu apprendre & écrire, & pour les audiences qu'il a données.

NE passons pas sous silence le bien qu'il a fait à Ferney. Créateur de cette colonie, il y étoit justement respecté comme le bienfaiteur du lieu par ses libéralités & par l'em-

ploi de son crédit. Cette gloire vaut bien celle d'avoir fait *Alzire*.

IL vida son porte-feuille avant sa mort ; parce qu'il avoit encore à quatre-vingts ans l'impatience du jeune écolier.

ON n'a aucun ouvrage un peu conséquent à attendre dans la nouvelle édition de ses œuvres. Il n'a rien laissé d'important à la postérité, lui qui lui devoit peut-être une espece de testament, où il se montrât libre & fier après avoir été obligé d'être souple & adroit.

IL a écrit une infinité de lettres très-jolies, très-spirituelles ; mais nous ne verrons pas les plus piquantes. Certaines correspondances manqueront à la nouvelle édition, parce qu'elles resteront dans les portes-feuilles, & qu'elles n'en sortiront que dans un demi-siècle.

IL existe de lui une lettre écrite de Francfort au roi de Prusse, lors de sa détention, pleine d'une mâle éloquence, d'une énergie précieuse, qui lui étoit si rare ; mais cette lettre, qui est un chef-d'œuvre d'expression, ne sera point imprimée dans la collection, ainsi que beaucoup d'autres que l'éditeur n'a pas, n'aura point, & qui sont les plus intéressantes & les plus curieuses de toutes.

CETTE collection , déjà annoncée depuis quatre ans , se fait avec un apprêt , un appareil , une lenteur qui ne répondent pas à l'impatience du public , & qui annoncent de pénibles ressources dans le génie des entrepreneurs.

POINT de mince auteur qui n'écrivit à M. de Voltaire. Il étoit assez bon pour répondre à ces lettres , parce qu'elles chatouilloient son excessif amour-propre. Il disoit à l'un : *vous écrivez comme Racine* ; au second : *vous pensez plus fortement que Corneille* ; au troisieme : *vous surpasserez Pascal & Fontenelle*. La prétomption des auteurs le prenoit au mot , & faisoit imprimer la lettre comme une patente infallible. Il écrivoit séparément à M. Blin & à M. de la Harpe : *Vous serez mon successeur ; c'est vous qui me remplacerez*. Et ces poètes crédules , chacun de son côté , estimerent que leur prodigieux mérite avoit forcé la voix prophétique du vieillard.

QUELQU'UN lui dit un jour : comment flattez-vous à ce point de petits talens ? Ces auteurs déjà si vains en perdront la tête. *Que voulez-vous que je fasse ? Je n'ai que ce moyen de me débarrasser d'eux. Voulez-vous que je leur dise qu'ils ne sont que des étour-*

neaux , tandis qu'ils se croient des aigles ? Ils ne me croiroient pas , & aiguiseroient leur plume contre moi. Puisqu'ils ont la rage de faire des tragédies & des poèmes assoupissans , qu'ils rimailent. Pendant qu'ils cultivent cette immortalité dont je les gratifie , je respire , & je suis tranquille.

CHAPITRE LXIV.

Mausolées.

QUAND un prince est décédé , on commande le lendemain son oraison funebre à un évêque ; puis on fait venir un architecte-décorateur , qui bâtit un catafalque au milieu de l'église de Notre - Dame. Le marteau résonne pendant un mois dans le saint lieu ; les cris des ouvriers absorbent la sonnete du *lever-Dieu* & les chants des chanoines ; la voix des charpentiers couvre celle des chantres ; on n'entend plus le *Magnificat* ni l'*Oremus fratres*. Les *serpens* (*) du chœur & l'orgue de

(*) On fait que c'est un instrument à vent ; mais il est singulier qu'on dise , il y a dans cette

la nef font moins de bruit que les hautes clameurs des manœuvres. On diroit que la hache & la scie ont conspiré pour faire taire l'office divin. Mais ce n'est plus un scandale ; car il s'agit d'orner le cercueil d'un individu du sang royal.

L'ARCHITECTE - décorateur entoure le sarcophage de statues creuses, représentant les vertus qui précisément manquèrent au défunt.

ON fait venir ensuite tous les violons & basses de la ville. On brûle dix mille bougies. On étouffe dans cet enclos, qu'on environne prudemment de pompiers ; car les parens du mort ne veulent pas être brûlés vifs au milieu de cette charpente légère & dressée à la hâte.

C'EST une mascarade funebre qui dure quatre heures. Rarement une larme sincère coule sur ces tombes fastueuses ; il ne manque à tous ces emblèmes de deuil qui tapissent la hauteur des voûtes, que la douleur publique.

Eh quoi, des os en poudre ont encor des flatteurs !

LA famille du mort, qui a ordonné l'oraison funebre, est venue l'écouter en pompeux

église un excellent serpent, & qu'on voie afficher en grosses lettres, concours de serpens dans l'église Saint-Benoît, &c.

cortège

cortège. L'orgueil des rangs étale encore ses prééminences autour de l'autel de la mort ; l'orgueil demande des adulations sur la tombe de celui qui est jugé par la voix du peuple ; & c'est le sacerdoce qui se prête à cette complaisance.

L'ORATEUR a promis quelquefois de dire la vérité ; mais ce nom terrible à prononcer, le lie à de sérieux engagemens. La promesse est un parjure, la vérité demeure au bas de l'escalier de la chaire de vérité, & l'orateur y monte seul, à front découvert.

IL fait des tours de force pour plâtrer la difformité de son idole, ou bien il vous éblouit par des phrases compassées. Il étale des figures de rhétorique aussi vides que celles qui semblent pleurer sur le monument. Les feintes larmes de ces menteuses effigies ressemblent à la fausse éloquence qui va frapper ces passageres décorations.

LE surlendemain l'édifice tombe ; ont met en pièces les *vertus de plâtre* ; & l'éloquence de l'orateur, tout aussi fragile, disparoit devant l'œil moqueur d'un peuple qui en avoit si d'avance.

C'EST une institution bien absurde que

celle des oraisons funebres ; mais ce n'est là cependant qu'un des moindres abus qu'on rencontre dans l'intérieur des soixante-quatre majestueuses barrières de sapin qui circonvalent la bonne ville de Paris. La structure coûteuse de cette chapelle illuminée a du moins fait refluer vers une foule d'ouvriers, un peu de cet argent qui ne circule que grâce à la folie & à l'ostentation des princes & des grands.

POUR tout ce que ces catafalques ont coûté depuis cent cinquante ans , on auroit pu ériger des monumens durables & faire sortir des chefs-d'œuvre immortels du ciseau de la sculpture. Mais on ne voit à Paris que le mausolée du cardinal de Richelieu , & celui du cardinal de Fleury ; le beau mausolée du maréchal de Saxe est allé orner la ville de Strasbourg.

POINT de Ceramique parmi nous , où l'on rencontre la statue de l'homme de génie ou de l'homme bienfaisant à côté du souverain. Qu'y auroit-il de plus éloquent néanmoins , que de voir les tombeaux joindre les noms que la postérité doit unir ? Les modèles des vertus patriotiques frappant tous les regards , échaufferoient toutes les classes de citoyens ! Voyez dans l'abbaye de West-

ministre, le peuple qui se presse en foule, qui lit avec vénération les noms des célèbres morts; qui revient avec un vif intérêt sur leurs grandes actions! Reconnoissance publique d'un peuple sensible, qui a placé ensemble tous les personnages que la gloire a consacrés, parce qu'après la mort il ne reste plus qu'elle, & que cette foule de princes & de rois doivent s'enfoncer dans l'oubli, pour laisser nu & découvert, aux rayons purs & éclatans de l'immortalité, le buste en argille de tel homme qui fut leur sujet.

LE burin du graveur Cochin s'est plu à nous transmettre la représentation de plusieurs catafalques, ainsi qu'il a représenté des bals parés. Les effets de l'ombre & de la lumière offroient à son art des touches pittoresques. C'est tout ce qu'il cherchoit; & c'est aussi tout ce qui restera de ces bizarres cérémonies qui n'intéressent ni le cœur ni l'esprit, qui ne touchent personne, & dont la dépense devoit s'appliquer à des travaux plus durables & plus utiles.

LE cirier trouvera sans doute cette réflexion fort déplacée; mais brûler tant de bougies en plein jour, au risque d'incendier des plan-

ches noircies & des toiles vernissées, me paroît un des usages déraisonnables que notre siècle devoit abolir ; car pourquoi répéter les vieilles & absurdes coutumes des siècles passés ?

CHAPITRE LXV.

Charades.

LES *calambours* régnoient chez les spirituels Parisiens ; les charades sont venues leur disputer la prééminence. Après un grand conflit les charades ont remporté la victoire Les *bouts-rimés* vouloient reparoitre comme troupes auxiliaires ; mais également vaincus, l'armée des charades les repoussant, a déployé ses enseignes triomphantes dans le Journal de Paris & dans le Mercure de France. L'énigme & le logogriphe sont abandonnés aux provinciaux désœuvrés. La charade occupe les esprit de la capitale ; on n'entend plus que *mon premier*, *mon second* & *mon tout*. Les femmes prononcent *ce mon tout* avec une grace particulière Étrangers, ouvrez le premier Mercure, & si vous l'ignorez, vous verrez ce qu'est une charade. Je ne vous l'expliquerai point.

QUI, le calambour est terrassé ; mais c'est

depuis peu. En vain M. de Voltaire avoit dit à madame du Deffens : *liguons nous ensemble, ne souffrons pas qu'un tyran si bête usurpe l'empire du grand monde.* Le grand - maître des calambourdistes gouvernoit cet empire avant & depuis la mort de ce grand homme ; mais il vient enfin d'être détrôné : il a trouvé son maître. Humilié , vaincu , tous ses lauriers sont flétris. Et qui a battu en ruines cette illustre réputation ? Qui fait donc que M. L. M. D. B. n'offre plus aujourd'hui qu'une tête découronnée ? c'est un M. de Chambre.

IL rencontre le monarque des calambourdistes , étalant cette paisible dignité que donne une souveraineté tranquille. Il l'accueille , il le flatte , il lui demande un jour pour commencer une liaison honorable & précieuse. Le monarque promet ; le malin courtisan s'esquive aussi-tôt , rentre chez lui & écrit ce billet au souverain , qui étoit loin , hélas ! de redouter un pareil coup de foudre :

Empressé de vous recevoir, vous m'avez laissé, monsieur, le choix du jour. Je vous invite pour mercredi, & vous prie de vouloir bien accepter la fortune du pot.

DE CHAMBRE.

CE nouveau Cromwel jouit en paix de son forfait médité ; il est assis au rang d'où il a précipité son adversaire , vaincu jusqu'alors , & des acclamations universelles semblent devoir affermir le sceptre entre ses mains.

ON ne cite plus : *le roi n'est pas un sujet , j'ai la voie de la pelle , infidele à ma rente ,* &c. On a réservé toutes les louanges pour l'heureux mot , pour le mot triomphant de *M. de Chambre.*

HEUREUX Parisiens , vous savez rire à peu de frais ! Bon peuple , que tes plaisirs sont innocens !

CHAPITRE LXVI.

Acheteurs de rentes viageres.

QUE de métiers qui n'avoient aucun nom chez les anciens , & qui étoient même inconnus dans les siècles précédens ! Connoissoit-on , il y a deux cents ans seulement , les *agens de change* , dont les yeux perçans voient tous les coffres-forts , comme s'ils étoient à jour ; qui prennent des deux mains ,

qui dîment tous les sacs qu'ils remuent , & qui , plongés dans la tourmente éternelle de l'or & de l'argent , s'enrichissent en se tenant debout à *la bourse* , & en se disant réciproquement quelques petits mots à l'oreille ?

Ces infatigables négociateurs de papiers , qui augmentent le prix de la *marchandise-argent* , qu'ils rendent visible ou invisible , qui servent les avides monopoleurs cachés sous le masque , étoient-ils connus chez les Romains , & du tems même que notre Charlemagne donnoit des loix à l'Europe ? Charlemagne s'il reussitoit , pourroit-il comprendre ce qu'est de nos jours un agent de change , patenté par ses successeurs , & achetant bientôt une charge noble , après avoir long-tems usé des fouliers sur le pavé de la bourse , ou à courir par la ville après les vendeurs & les acquéreurs , également rançonnés par la science abstruse ?

OUI , il ne faut que remuer de l'argent pour avoir de l'argent ; il ne s'agit que de faire à midi le *piéd de grue* ou le *difficile* , rôle presque toujours équivoque & le plus souvent menteur. Mais il est autorisé. Voyez-le rire , crayon en main , aux dépens des

ignorans , empressés à réaliser leur papier.

TEL homme encore plus actif achete un procès , se fait *solliciteur* , dévoue sa vie à la chicane , descend dans son labyrinthe tortueux , passe ses jours à tourmenter , à aiguillonner d'impassibles procureurs.

TEL autre cautionne quiconque se présente & livre sa signature dans une multitude d'affaires ; ce qui pourroit faire croire un jour qu'il a possédé des millions. Il n'a pas le fol ; mais il fait d'un crédit quelconque , ce qu'un maître d'escrime fait de son fleuret dans une salle d'armes.

LA dégradation dans les mœurs , occasionée par cet agiotage qui a saisi tous les esprits , a fait disparoître ces plans sages & tranquilles , familiers à nos ayeux , & nous a donné les convulsions de la cupidité.

LA moitié de la ville est aux emprunts ; point de maison qui ne soit chargée d'hypothèques ; on ne voit que contrats spéculatifs ; on n'attend plus la rentrée paisible des intérêts ; on veut anticiper sur l'avenir ; on force l'usure , & l'usure punit cette avidité extravagante.

ENTENDEZ de tous côtés les plaintes des

gens qui regrettent les *tontines*. On ne parle que des personnes qui , pour cent écus , ont joui de quatre-vingt mille livres de rente ; c'est à qui accouplera deux écus de six livres , pour leur en faire produire promptement un troisieme.

MAIS le plus curieux de ces spéculateurs est celui qui , ayant sans cesse sous les yeux le calcul des probabilités de la vie humaine & la table des mortalités , s'est établi *acquéreur de rentes viagères*.

ON fait que les extraits mortuaires servent de quittance au roi , & que dès qu'un homme est enterré , il est payé , eût-il porté la veille tout son argent au trésor royal. L'acquéreur de rentes viagères (nouveau métier) combine toutes ces chances hasardeuses , & d'après des calculs fins & particuliers , achete le pain quotidien des rentiers.

UNE dame se présente à son bureau avec un contrat en main de douze cents livres de rentes annuelles , qu'elle veut échanger contre un capital. D'abord , le scrupuleux acheteur l'examine dans un silence recueilli ; il ne la trouve ni trop grasse ni trop maigre , l'indice favorable ; & après un nouveau coup-

d'œil observateur, le dialogue suivant s'établit entre eux.

LA RENTIERE.

MONSIEUR, je viens pour vous vendre mon contrat viager & en toucher l'argent.

L'ACHETEUR.

L'ARGENT est bien rare, Madame.

LA RENTIERE.

JE le fais, monsieur; mais il est quelque part. Il ne fait rien dans les coffres; il ne peut avoir son prix qu'en circulant.

L'ACHETEUR.

QUEL âge avez-vous, madame?

LA RENTIERE.

QUARANTE-sept ans, monsieur.

L'ACHETEUR.

Où est votre baptistère?

LA RENTIERE.

LE voici, monsieur, en bonne forme.

L'ACHETEUR.

OUI, je vois que vous avez quarante-sept ans; si vous n'en aviez que quarante-deux, madame, je ne pourrois en conscience faire votre affaire.

LA RENTIERE.

JE vous entends, monsieur; j'ai passé le

tems critique , & je puis actuellement me flatter d'une longue vie.

L'ACHETEUR.

IL n'y a rien de si incertain , madame , que la vie de l'homme.

LA RENTIERE.

MON genre de vie est exact , je ne soupe point en ville , je me couche de bonne heure , & je passe la moitié de l'année à la campagne.

L'ACHETEUR.

JE fais tout cela , madame , & voilà pourquoi j'ai consenti à recevoir votre visite. (*Se levant.*) Mais permettez , madame , que j'examine de plus près....

LA RENTIERE.

APPROCHEZ , monsieur , je n'ai pas encore de rides sur le front.

L'ACHETEUR.

JE le vois bien , madame ; mais ce n'est pas cela : permettez que j'examine vos dents.

LA RENTIERE.

MES dents ! vous avez raison , monsieur , les dents sont le symptôme de la santé ; les miennes sont blanches , regardez. Eh bien , monsieur , combien me donnez-vous de mes

douze cents livres de rente, vu ma parfaite santé ? J'oubliois de vous dire que j'ai fait quatre enfans : ce n'est ni trop ni trop peu ; & les femmes qui ont fait des enfans, poursuivent leur carrière plus loin que les autres.

L'ACHETEUR.

MADAME, tout le monde s'adresse à moi ; c'est à qui viendra. Quand on seroit sûr de la fin du monde, on ne pourroit pas être plus âpre à vouloir fondre ses contrats. Mais je n'ai pas les trésors du Pérou ; il faut que j'aie mes sûretés ; je n'acquiers pas indifféremment de toutes les personnes. D'abord, je n'achete point de contrats viagers sur les hommes ; ils sont aujourd'hui trop adonnés à leurs plaisirs. Je me suis fait une loi de n'acquérir que des rentes placées sur des têtes de femmes. Les Gênois, habiles calculateurs, m'en ont donné l'exemple ; ils ont fait là une opération sûre, excellente, & qui leur rendra beaucoup ; mais c'est qu'ils ont choisi des têtes comme j'en voudrois, des têtes qui respirent l'air pur des montagnes ; & vous, madame, vous vivez dans Paris.

LA RENTIERE.

JE n'y vis que six mois , monsieur , & pendant l'hyver.

L'ACHETEUR.

C'EST justement la saison dangereuse. Je ne fais , il y a toujours dans l'air quelque chose de pestilentiel ; entendez-vous la grosse sonnerie ? On enterre bien fréquemment depuis trois mois.

LA RENTIERE.

C'EST une femme de quatre-vingt-dix ans qui est morte. J'espère bien aller jusques là ; & comptez alors , monsieur , tous les arrérages que vous aurez touchés.

L'ACHETEUR.

ON m'offroit hier , madame , un contrat de quatre mille livres de rente ; mais j'ai su que la dame qui le vendoit alloit souvent au bal ; il ne faut qu'un bal pour tuer une femme. Et quelles sont vos occupations , je vous prie ?

LA RENTIERE.

RÉGLER mon ménage ; le reste du tems je m'occupe à lire , & tous les jours je me promene une heure ou deux sur le boulevard. Enfin , monsieur , d'après ma vie rangée , com-

bien me donnerez - vous de mes douze cents livres de rente ?

L'ACHETEUR.

Je vais vous le dire : quatre mille huit cents livres.

L'ARENTERIE.

EH, monsieur, vous n'y pensez pas ! Je me porte à merveille ; que donneriez - vous donc à une femme cacochyme ?

L'ACHETEUR.

Vous pouvez mourir, madame, en descendant mon escalier.

L'ARENTERIE.

Le livre de M. de Buffon me donne au moins quinze années de vie, & j'ai toutes les probabilités pour moi.

L'ACHETEUR.

Je ne calcule point comme M. de Buffon ; j'ai là - dessus des règles qui corrigent les promesses magnifiques des livres. Et puis les révolutions : vous m'entendez ?...

L'ARENTERIE.

Les révolutions ! Il n'y en a point à craindre ; je vous proteste que l'on paiera toujours à l'hôtel-de-ville les rentes viagères, &

de préférence à toutes les autres. C'est sacré ; jamais le roi....

L'ACHETEUR.

AH! madame , je me tais ; je n'ai rien à dire là-dessus. Je vous donne quatre mille huit cents livres en especes sonnantes pour votre parchemin , & je puis recevoir malheureusement dans huit jours votre billet d'enterrement. Vous me paraissez d'une constitution un peu délicate. Il y a tant de choses qui abrègent la vie des femmes ; les veilles , la bonne chere , les liqueurs ; il faut manger sobrement , le jeu même altere la santé.

LA RENTIERE.

Je ne joue jamais , monsieur ; tous les plaisirs que vous citez là me sont étrangers. Si je vend mon contrat , c'est que j'y suis obligée pour soutenir & poursuivre un procès de famille.

L'ACHETEUR.

Vous avez un procès , madame ? Mais cela donne du chagrin.

LA RENTIERE.

Je le gagnerai , monsieur. Mon procureur de chez qui je fors , me l'a promis formellement ; puis vous savez que le chagrin nous

fait vivre. Allons , foyez plus raisonnable ; ajoutez à vos quatre mille huit cents livres...

L'ACHETEUR.

PAS une obole, madame. Vous n'avez qu'à perdre votre procès, & puis vous livrer au désespoir....

LA RENTIERE.

AH! monsieur, j'ai des principes, du courage.

L'ACHETEUR.

A propos, quel est votre médecin, madame?

LA RENTIERE.

JE n'ai jamais. été malade, monsieur, au point d'appeller un médecin. Je suis sujette à des migraines; je souffre cruellement pendant ving-quatre heures, & puis me voilà délivrée de presque tous les autres maux.

L'ACHETEUR.

Et la petite verole, madame, vous l'avez eue? Oui, la marque en est presque imperceptible.

LA RENTIERE.

CELA suffit, monsieur, pour ne plus l'avoir.

L'ACHETEUR.

NOUS allons passer chez le notaire, si vous voulez, madame; tout sera conclu dans une heure, & vous toucherez votre argent.

LA

LA RENTIERE.

MAIS, monsieur, quatre mille huit cents livres pour douze cents livres de rentes, que vous toucherez pendant vingt-cinq années au moins, je m'en flatte, songez donc...

L'ACHETEUR.

EN vérité, je suis un insensé de faire de pareilles acquisitions. Du parchemin ! Et puis l'incertitude de nos jours ! Mais, madame, croyez-moi, logez-vous dans le quartier du Luxembourg, près la porte d'Enfer ; j'ai là deux ou trois têtes avancées & qui tiennent. Vous y êtes intéressée autant que moi.

LA RENTIERE.

UN peu plus, je pense. Enfin, puisque vous êtes inexorable, allons chez le notaire. Tout cet argent sera donc pour des gens de justice ; mais qu'y faire ? Il faut dans ce beau royaume en passer par là.

L'ACHETEUR.

ENVELOPPEZ-vous bien dans votre pelisse, madame. (*A voix basse.*) Et quel est ce monsieur qui dans ce coin nous a si bien écoutés sans mot dire ?

LA RENTIERE.

C'EST mon *factotum* ; il n'a pas le sens

d'une oie , il n'entend rien ; il portera les sacs....

L'ACHETEUR.

AH , bon !.... Vous savez que je n'acquiers
pas en mon propre nom ?

LA RENTIERE.

PIERRE ou Paul , cela m'est indifférent....
Allons , quoique vous foyez bien fuccinct ,
je veux vivre long-tems pour que vous puissiez
me dire : j'ai fait une excellente affaire.

CHAPITRE LXVII.

Vaches.

ELLES arrivent aux barrières , l'échine
maigre & le pis desséché. Voyez les vaches
dans les gras pâturages de la Suisse : elles
levant fièrement la tête , elles ne se déran-
gent point quand vous passez. On diroit qu'elles
sentent que leurs pieds foulent une terre de
liberté , que l'impôt onéreux ne greve pas.
Leur robe est superbe , leur démarche sûre ;
ce n'est plus un animal dégradé. La vache
aux flancs arrondis semble partager l'aisance
de son maître. Io ne fut pas plus belle que
ces belles genisses.

LES vaches entrant à Paris tête baissée , rappellent les vaches maigres & dévorantes du songe de Pharaon ; elles ont l'air affamées , & elles viennent pour être mangées.

ON les vend pour du bœuf , dont les grandes maisons & les couvens ont emporté toutes les fortes pieces ; il ne reste au petit bourgeois qui achete en détail , que de la vache. Par-tout ailleurs il y a une différence dans le prix des viandes ; ici la vache se vend publiquement au même taux que le bœuf , surcharge excessive pour le pauvre , tort réel à la nourriture publique. Un nouveau tarif seroit de toute équité ; car pourquoi faut-il que je paie la vache au même prix que le bœuf ? Et pourquoi me livre-t-on de la vache quand je demande du bœuf ? Ce n'est qu'à Paris qu'un pareil abus est , pour ainsi dire , consacré , malgré les plaintes journalières du peuple.

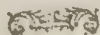
POINT de país où l'on excelle mietx dans l'art de couper la viande , c'est-à-dire , de la dépecer de maniere que les os ne sont jamais séparés de la chair. On vend pour de la tranche un côté de mâchoire ; & l'indigent qui n'a qu'un pot-au-feu , est étonné de trou-

ver une dent dans un morceau qu'on lui a donné pour de la "culotte.

ON avoit annoncé avec beaucoup d'emphase une laiterie de vaches Suisses, & tous les bons Parisiens disoient : nous boirons du bon lait de Suisse. Les poitrinaires se regardoient déjà comme guéris ; les tempéramens usés comptoient sur le rétablissement de leurs forces : mais on ne songeoit pas que les entrepreneurs n'avoient pas les épaules assez fortes pour transporter aux Champs-Elizées les montagnes couvertes de sapins, où croissent les végétaux substantiels.

LES vaches maigrissent dans de maigres pâturages, donnent un lait commun, & finissent par être livrées aux bouchers. L'entreprise échoua, à la grande surprise des badauds qui demandoient toujours du bon lait des vaches Suisses.

IL ne faut qu'un pareil trait pour peindre l'ignorance crédule d'une ville, combien elle réfléchit peu, & avec quelle facilité elle est dupe de toutes les promesses illusoires qui lui sont offertes par des compagnies & des imprimés.



CHAPITRE LXVIII.

Petits Negres.

LE singe, dont les femmes raffoioient , admis à leurs toilettes, appelé sur leurs genoux, a été relégué dans les anti-chambres. La perruche, la levrette, l'épagneul, l'angora, ont obtenu tour-à-tour un rang auprès de l'abbé, du magistrat & de l'officier. Mais ces êtres chéris ont tout-à-coup perdu de leur crédit, & les femmes ont pris de petits Negres.

CES noirs Africains n'effarouchent plus les regards d'une belle ; ils sont nés dans le sein de l'esclavage. Mais qui n'est pas esclave auprès de la beauté ?

LE petit Negre n'abandonne plus sa tendre maitresse ; brûlé par le soleil, il n'en paroît que plus beau. Il escalade les genoux d'une femme charmante, qui le regarde avec complaisance ; il presse son sein de sa tête lanugineuse, appuie ses lèvres sur une bouche de rose, & ses mains d'ébene relevent la blancheur d'un col éblouissant.

UN petit Negre aux dents blanches, aux

levres épaisses, à la peau satinée, careffe mieux qu'un épagneul & qu'un angora. Aussi a-t-il obtenu la préférence; il est toujours voisin de ces charmes que sa main enfantine dévoile en folâtrant, comme s'il étoit fait pour en connoître tout le prix.

TANDIS que l'enfant noir vit sur les genoux des femmes passionnées pour son visage étranger, son nez applati; qu'une main douce & caressante punit ses mutineries d'un léger châtiment, bientôt effacé par les plus vives caresses, son pere gémit sous les coups de fouet d'un maître impitoyable; le pere travaille péniblement ce sucre que le Négrillon boit dans la même tasse avec sa riante maitresse.

CHAPITRE LXIX.

Figure équestre de Henri IV.

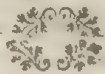
Où, que le bon roi est bien sur le Pont-Neuf! Il a un front populaire; il sourit aux passans; il n'est point environné d'hommes à argent. Les oiseaux du ciel viennent se percher sur sa tête royale, & sa place n'a rien coûté.

ACADÉMICIENS de province , qui avez demandé l'éloge du *bon roi* , brûlez vos programmes , fondez cette médaille que vous destiniez au phrasier , au rhéteur ; venez , & arrêtez-vous aux pieds de cette statue que l'amour a élevée au centre de la capitale ! Lisez dans tous les regards combien sa mémoire est adorée ; le recueillement de cet homme qui contemple & qui se tait ; cette mere empressée qui montre Henri IV à son jeune enfant ; cet infortuné qui leve les mains au ciel & soupire en silence. Ce respect universel d'un peuple attendri devant ce bronze ; que dis-je ! cet hommage non moins vif des étrangers , devenus citoyens en ce moment : tout le monde d'accord pour le regretter & le bénir , comme s'il vivoit encore , comme si le fil de ses jours avoit pu s'étendre jusqu'à nous. Ah , que ce cri unanime est touchant , qu'il surpasse par son énergie tout ce que l'éloquence s'efforcera vainement d'exprimer !

UN officier , conduisant un détachement de soldats & passant devant cette statue vénérée , s'arrêta tout-à-coup & cria : *haut les armes ! Saluons celui-ci , mes amis , il en vaut bien un autre.*

ON devrait faire de la petite esplanade qui environne cette statue, un jardin pour les enfans. S'il y a sur la terre un lieu contraire à l'enfance, c'est cette grande ville. Les enfans ne peuvent jouer sans risque dans la rue ni dans les carrefours; & s'il y des gazons devant la place du Louvre & ailleurs, on les repousse avec le fusil: on ne permet pas aux *hommes* de s'y asseoir. A quoi sert ce gazon, s'il n'est pas pour l'enfance? Ah! monsieur d'Anguevillers, je vous présente ici ma requête: les enfans orneront vos gazons encore mieux que vos sentinelles.

J'AIMERAI à voir la statue du bon roi environnée de la génération qui vient de naître; & les enfans, en conservant le souvenir de leurs premiers jeux, auroient appris de bonne heure à bénir sa mémoire, & à redire ses vertus à la génération suivante.



CHAPITRE LXX.

Dictionnaire.

PANKOUKE & Vincent les commandent à tout compilateur armé de scribes ; on bâtit des volumes par alphabet, ainsi que l'on construit un édifice dans l'espace de tant de mois. L'œuvre est sûre avec les manœuvres.

ON a tout mis en dictionnaires. Les savans s'en plaignent ; ils ont tort. Ne faut-il pas que la science descende dans toutes les conditions ? Ne faut-il pas qu'elle soit hachée, pour être reçue par le grand nombre ? Prise en masse, elle effraieroit. Si telle science étoit entière & parfaite, on auroit tort de la morceler ; mais aucune n'a cet avantage ; toutes en sont loin encore. Nous n'avons que des matériaux proprement dits ; & les débris de la chose valent la chose même.

TANT mieux, si l'on a trouvé le secret d'instruire à peu de frais ; si l'on a évité les recherches pénibles, laborieuses. Quant aux erreurs, elles se glissent par-tout ; les gros livres n'en sont pas plus exempts que les abrégés.

gés. Ce qu'il a de plus important, c'est que certaines connoissances soient à la portée de tout le monde.

LES Dictionnaires ne contiennent pas tous les mots usités parmi le peuple ; ils sont insuffisans pour une foule d'expressions qui valent bien celles que les poètes & les orateurs ont consacrées, & qui tiennent à des pratiques curieuses & journalieres. Un François enseignoit à des mains royales à faire des boutons ; quand le bouton étoit fait, l'artiste disoit : *à présent, Sire, il faut lui donner le fion*. A quelques mois de là, le mot revint dans la tête du roi, il se mit à compulser tous les Dictionnaires françois, Richelet, Trévoux, Furetiere, l'Académie françoise, & il n'y trouva pas le mot dont il cherchoit l'explication. Il appella un Neuchatelois qui étoit alors à la cour, & lui dit : dites-moi ce que c'est que le *fion* dans la langue françoise ? Sire, reprit le Neuchatelois, le *fion* c'est la bonne grace.

GRAVES auteurs, graves penseurs, naturalistes, politiques, historiens, vous n'êtes pas dispensés de donner le *fion* à vos livres ; sans le *fion* vous ne ferez pas lus. Le *fion* peut s'imprimer dans une page de métaphysique,

comme dans un madrigal à Glycere. Académiciens qui parlez de goût, étudiez le *fin*, & placez ce mot dans votre Dictionnaire qui ne s'acheve point.

CHAPITRE LXXI.

Musées.

ETABLISSEMENTS nouveaux, que quelques particuliers s'efforcent de naturaliser parmi nous. Ils auront beaucoup de peine à réussir, parce qu'il y a trop peu de liberté dans notre gouvernement, pour que chacun donne un développement sûr à ses vues particulières, & que la capitale a plutôt des goûts & des fantaisies qu'un amour réel & constant pour les sciences & pour les arts.

AVEC quel zèle infatigable M. de la Blancherie n'a-t-il pas poursuivi l'ouverture de ces assemblées ! Chaque jour il avoit à combattre quelque nouvel obstacle. Son musée s'ouvroit, se fermoit, tomboit, se relevoit ; il le promenoit dans tous les quartiers, & jamais il n'a pu recevoir une assiette solide & fixe, parce les hommes ne s'assembleront jamais

pour mêler leurs idées , leurs vues , leurs entreprises autre part que dans une république. Il nous manquera toujours un point de réunion pour l'éloquence , pour les belles-lettres , pour la philosophie ; il faut que ceux qui cultivent ces arts , travaillent isolés , & ils n'en vaudront que mieux. On tente de le donner , ce point fixe , aux sciences exactes , à la physique , à la chimie , aux mathématiques. M. Pilatre de Rosier fera-t-il plus heureux que M. de la Blancherie ? Verra-t-on accourir en foule les savans , les artistes , les amateurs nationaux ou étrangers ?

LES prospectus étalent de superbes promesses ; les commissaires ont prononcé , le gouvernement a accordé sa protection à l'hôtel où tous les chefs-d'œuvre des arts doivent se réunir. Toutes les classes de citoyens sont averties de venir à tel jour & à telle heure puiser dans le vaste bassin des sciences ; mais l'exécution répondra-t-elle à tout ce grand appareil ? j'en doute fort , même pour les sciences qui n'alarment point l'administration.

TOUTE assemblée publique est trop contraire à l'esprit du gouvernement François , pour qu'elle ait lieu ; & toute société qui ne fera pas ses loix elle-même & qui les rece-

via , ne pourra ni se maintenir , ni poursuivre , ni chérir ses travaux. Ces sortes d'établissmens me paroissent impraticables , parce qu'il n'y a à Paris que des liaisons superficielles , & que les prohibitions sont si aisées , si multipliées , qu'il ne faut que le sot rapport d'un subalterne ou la mauvaise humeur d'un homme en place , pour dissoudre l'assemblée d'hommes les plus éclairés & les plus animés du bien public.

CHAPITRE LXXII.

Bureaux d'esprit.

ON appelle ainsi toute maison où la maîtresse affiche son goût pour la littérature , fait profession d'en parler , & se pique de s'y connoître. On ne voit plus guere aujourd'hui de ces sociétés que l'on citoit il y a quelque tems. Elles sont dissoutes , parce que le goût des lettres est répandu par-tout , & que le titre d'académicien ne donne pas plus d'esprit à l'individu qui le porte , qu'à la maison qu'il fréquente. On pense , on parle ,

& l'on raisonne sans ces directeurs de littérature ; elle est infiniment connue & cultivée dans toutes les classes.

UNE femme est toujours dupe de vouloir régner autrement que par l'empire des graces ou par celui de la bonté. On peut tout feindre, excepté l'esprit des lettres. Quand on ne les cultive que par air ou comme une ressource , les difficultés naissent & offrent un écueil dangereux.

QU'A fait une femme qui veut entrer subitement & comme actrice dans le sanctuaire des muses & de la philosophie ? elle a lorgné , persiflé , minaudé , fait des noeuds & des riens ; elle a gâté son esprit dans une mer de futilités ; elle n'a fait attention qu'au brillant , & s'est toujours arrêtée à la superficiel. Elle s'aveugle elle-même ; cependant elle croit pouvoir décider d'un livre comme d'un pompon. La paresse de son esprit l'empêche d'examiner ; le peu d'énergie de son ame ne lui permet pas de saisir les traits marqués ; sa légèreté repose sur quelques détails , & ne peut embrasser le plan. Elle prononce comme elle sent , d'une manière vague , incertaine & peu sûre.

QU'ELLE ouvre sa porte à cet essaim d'auteurs qui, sans noms & sans talens, sont dix fois plus orgueilleux que les autres connus. Ils arrivent pour mettre à contribution son ton admiratif. Le satyrique vient chercher près d'elle des traits propres à la comédie. Elle siege sur son petit tribunal, où en jugeant elle est jugée la première. Obligée de louer ceux qui sont présens, les derniers venus se montrent jaloux. Alors la division se met dans la troupe; elle veut concilier les mécontents, & des jugemens contradictoires sortent de sa bouche. L'aigreur devient acharnement; elle auroit plutôt pacifié les puissances belligérantes, que de réunir ces partis opposés.

ELLE a voulu se rendre médiatrice, elle est chafonnée des deux côtés; ce qui est fort cruel, après avoir reçu tant de vers à sa louange. Elle reste enfin seule, forcée de protéger encore un auteur de la foire ou de l'opéra-comique, qui l'ennuie & qu'elle écoute pour ne pas paroître désœuvrée.

LES femmes distinguées ont renoncé à ce ridicule, encoré en vogue il y a trente années, & l'ont laissé à quelques petites femmes d'a-

cadémiciens , qui ont besoin de plâtrer la réputation de leurs maris , & qui sont curieuses aussi de juger par elles-mêmes du talent des jeunes auteurs. Les femmes sensées , qui sont étrangères à toutes les prétentions de la gent académique , ne se livrent pas à un engouement particulier ; elles ne répètent point le jargon des juges modernes , ne se perdent pas dans les pédantesques discussions du goût , & n'ont point la fureur de s'éloigner du bon sens pour courir après l'esprit.

On trouve donc aujourd'hui l'académie françoise dans beaucoup de maisons. Il n'est plus besoin d'aller au Louvre pour y entendre des vers & de la prose ; on en fait dans le monde tout aussi bien que les jurés beaux-esprits. Ils n'ont de plus que le ridicule de leurs prétentions exclusives.

CHAPITRE LXXIII.

Monsieur le Public.

LE public existe-t-il ? Qu'est-ce que le public ? Où est-il ? Par quel organe manifeste-t-il

Teste-t-il sa volonté ? Ne s'imagine-t-il pas souvent prononcer, quand il dédaigne ou bien quand il s'engoue ? Dites à un homme en place, *le public désapprouve* ; il répond : *j'ai aussi mon public, lequel approuve* ; & je m'en tiens à celui-là.

UN autre dit : *Le public, je le fais parler comme je veux ; il ne tient qu'à moi de lui donner telle ou telle impression*. Et il dit vrai, du moins pour quelque tems.

QU'EST-CE donc que ce public, que l'auteur d'*Acajou* a traité avec un ton si cavalier ? Il manque d'un point de réunion ; & comme il ne peut jamais former à Paris une seule & même voix, c'est un composé indéfinissable.

UN peintre qui voudroit le représenter sous ses véritables traits ; pourroit le peindre sous la figure d'un personnage en cheveux longs & en habit galonné, une calotte sur la tête & l'épée au côté, portant le manteau court & les talons rouges, tenant en main une canne à bec-à-corbin, ayant une épaulette, la croix à la boutonnière gauche & l'aumusse sur le bras droit. Vous voyez que ce monsieur doit raisonner à-peu-près comme il est vêtu.

JE citerai encore l'admirable production , trop peu lue , intitulée : *le Charlatan ou le docteur Sacroton* , où l'on voit un tableau du public. Il consiste en différens mannequins de toutes sortes de grandeurs & de figures. Le Charlatan s'en sert pour enhardir son élève , qui tremble de débiter sur le Pont-Neuf. Il lui crie d'envisager ce public formidable tel qu'il est ; & le disciple , convaincu que le public n'est qu'une assemblée de mannequins , parle & harangue hardiment.

IL est cependant un public ; mais ce n'est pas celui qui a la fureur de juger avant de comprendre : Du choc de toutes les opinions , il résulte un prononcé qui est la voix de la vérité & qui ne s'efface point. Mais ce public est peu nombreux , il n'a ni chaleur , ni esprit de parti , ni précipitation ; il n'est point dans les anti-chambres des hommes en place ; & c'est de lui que madame de Sévigné a dit : *le public n'est ni fou ni injuste* ; ou comme le disoit une autre femme pleine d'esprit : *c'est que la raison finit toujours par avoir raison.*



CHAPITRE LXXIV.

Anecdote.

UN médecin fameux, qui ne fait la médecine que pour les gens riches, fut appelé chez un homme aisé. Il se chargea volontiers de le traiter. Pendant la convalescence du malade, le laquais de ce dernier se trouve indisposé. Le convalescent en reconduisant son médecin, le prie de s'arrêter un moment dans l'entresol, pour donner un conseil à son laquais. Le médecin lui donne le conseil ; mais le maître, un mois après, l'ayant fait avertir de passer chez lui, il n'y vint pas.

ÉTONNÉ de ce procédé, il en demanda la raison au médecin, dans une maison où il le rencontra. Voici la réponse du docteur, en m'écrivant, monsieur, vous ne m'avez pas marqué si c'étoit pour vous ou pour votre laquais. Je n'ai point été chez vous ; car je suis bien aise de vous prévenir, que je ne fais point la médecine pour les laquais.



CHAPITRE LXXV.

Pieces de deux sols.

LES pieces de deux sols, dont l'empreinte est presque effacée, sont un objet perpétuel de disputes, & donnent lieu, dans les marchés publics, à de fréquens pugilats. Deux crocheteurs se cassent la mâchoire pour l'intérêt de deux liards; mais tout est relatif.

LA cour des monnoies a voulu que la piece de deux sols, marquée ou non marquée, eût son cours. Tout vendeur s'étoit obstiné à vouloir les réduire à six liards de sa pleine autorité. A cet effet, on les raya d'une croix, pour désigner celles qui étoient usées. Or l'arrêt portoit défense de rayer ainsi les pieces. Ce debat a occasionné un nombre infini de gourmandes & de clameurs, & l'on s'égoillait pendant vingt minutes, avant de pouvoir fixer irrévocablement le taux de la piece.

IL seroit facile de suivre la méthode usitée en Espagne. Des hommes se promènent avec une corbeille pleine de nouvelles pieces, & le public leur apporte les vieilles en échange;

car c'est le gouvernement qui doit supporter en plein le déchet des monnoies. Le peuple à Paris n'en donneroit pas la raison politique ; mais il la sent par instinct, & il crie très-haut quand on veut l'obliger à perdre sur le signe représentatif. Il doit être immuable. La piece effacée doit avoir son cours comme la piece neuve, & sans aucune diminution.

CHAPITRE LXXVI.

Marchandes de modes.

ASSISES dans un comptoir à la file l'une de l'autre, vous les voyez à travers les vitres. Elles arrangent ces pompons, ces colifichets, ces galans trophées que la mode enfante & varie. Vous les regardez librement, & elles vous regardent de même.

CES boutiques se trouvent dans toutes les rues. A côté d'un armurier qui n'offre que des cuirasses & des épées, vous ne voyez que touffes de gaze, des plumes, des rubans, des fleurs & des bonnets de femmes.

CES filles enchainées au comptoir, l'ai-

guille à la main, jettent incessamment l'œil dans la rue. Aucun passant ne leur échappe. La place du comptoir, voisine de la rue, est toujours recherchée comme la plus favorable, parce que les brigades d'hommes qui passent, offrent toujours le coup-d'œil d'un hommage.

LA fille se réjouit de tous les regards qu'on lui lance, & s'imagine autant d'amans. La multitude des passans varie & augmente son plaisir & sa curiosité. Ainsi ce métier sédentaire devient supportable, quand il s'y joint l'agrément de voir & d'être vue; mais la plus jolie du comptoir devrait occuper constamment la place favorable.

ON apperçoit dans ces boutiques des minois charmans à côté de laides figures. L'idée d'un ferrail saisit involontairement l'imagination; les unes seroient au rang des sultanes favorites, & les autres en seroient les gardiennes.

PLUSIEURS vont le matin aux toilettes avec des pompons dans leurs corbeilles. Il faut parer le front des belles, leurs rivales; il faut qu'elles fassent taire la secrète jalousie de leur sexe, & que par état, elles embel-

lissent toutes celles qui les traitent avec hauteur. Quelquefois le minois est si joli, que le front altier de la riche dame en est effacé. La petite marchande en robe simple se trouve à une toilette dont elle n'a pas besoin ; ses appas triomphent & effacent tout l'art d'une coquette. Le courtisan de la grande dame devient tout-à-coup infidèle ; il ne lorgne plus loin d'un miroir que la bouche fraîche & les joues vermeilles de la petite qui n'a ni Suisse ni ayeux.

PLUS d'une aussi ne fait qu'un saut du magasin au fond d'une berline angloise. Elle étoit fille de boutique ; elle revient un mois après y faire ses emplettes, la tête haute, l'air triomphant, & le tout pour faire secher d'envie son ancienne maitresse & ses cheres compagnes.

ELLE n'est plus assujétie au comptoir ; elle jouit de tous les dons du bel âge. Elle ne couche plus au sixieme étage dans un lit sans rideaux, réduite à attraper en passant le stérile hommage d'un maître clerc de procureur. Elle roule avec plaisir dans un leste équipage ; & d'après cet exemple, toutes les filles, regardant tour-à-tour leur

miroir & leur triste couchette, attendent du destin le moment de jeter l'aiguille & de sortir d'esclavage.

EN passant devant ces boutiques, un abbé, un militaire, un jeune sénateur y entrent pour considérer les belles. Les emplettes ne sont qu'un prétexte ; on regarde la vendeuse & non la marchandise. Un jeune sénateur achète une bouffante ; un abbé semilant demande de la blonde ; il tient l'aune à l'apprentisse qui mesure : on lui sourit, & la curiosité rend le passant de tout état acheteur de chiffons.

QUELQUES boutiques de marchandes de modes sont montées sur un ton sévère, comme pour contraster fortement avec les autres. Là toutes les filles sont recluses ; c'est la main de la chasteté contrainte qui arrange ces ajustemens voluptueux dont se parent les courtisannes. Là on les habille, mais on ne les imite pas ; on ne garde rien pour soi des ornemens séducteurs que l'on prodigue aux filles d'opéra. On travaille bien pour elles ; mais il n'est pas même permis de les voir. Imaginez des cuisiniers qui ne goûteraient jamais à la sauce : tel est l'état

de ces filles gardées & travaillant sous l'œil de la sévérité aux attributs de la licence.

MAIS la maitresse du magasin est si étonnée elle-même de l'ordre miraculeux qu'elle a établi & qu'elle maintient, qu'elle le raconte à tout venant, comme un prodige continu. On diroit que c'est une gageure qu'elle a faite à la face de l'univers, & qu'elle veut faire dire à l'histoire : dans Paris est une boutique de marchande de modes, où toutes les filles sont chastes ; & ce phénomène est dû à l'exemple de ma vertu & à ma vigilance.

MAIS j'oubliois que le travail des modes est un art ; art chéri, triomphant, qui dans ce siècle a reçu des honneurs, des distinctions. Cet art entre dans le palais des rois, y reçoit un accueil flatteur. La marchande de modes passe au milieu des gardes, pénétrer l'appartement où la haute noblesse n'entre pas encore. Là on décide sur une robe, on prononce sur une coiffure, on examine tout le jeu d'un pli heureux. Les graces ajoutant aux dons de la nature, embellissent la majesté.

MAIS qui mérite d'obtenir la gloire, ou

de la main qui dessine ces ajustemens ; ou de celle qui les exécute ? Problème difficile à résoudre. Peut-on dire ici , *invente, tu vivras* ? Qui fait de quelle tête féminine part la féconde idée qui va changer tous les bonnets de l'Europe , & soumettre encore des portions de l'Amérique & de l'Asie à nos collets montés ?

LA rivalité entre deux marchandes de modes a éclaté dernièrement , comme entre deux grands poètes. Mais l'on a reconnu que le génie ne dépendoit pas des longues études faites chez mademoiselle Alexandre , ou chez M. Baulard. Une petite marchande de modes de l'humble quai de Gesvres , bravant toutes les poétiques antécédentes , rejetant les documens des vieilles boutiques , s'élance , prend un coup-d'œil supérieur , renverse tout l'édifice de la science de ses rivales. Elle fait révolution , son génie brillant domine , & la voilà admise auprès du trône.

Aussi quand le cortège royal s'avance dans la capitale , que le pavé étincelle sous le fer des coursiers que monte une noble élite de guerriers , que tout le monde est aux fenêtres , que tous les regards plongent au fond du char étincelant ; la reine , en passant ,

leve les yeux & honore d'un sourire sa marchande de modes.

SA rivale en seche de jalousie, murmure de ses succès, cherche à les rabaisser, ainsi que fait un journaliste dans ses feuilles contre un auteur applaudi. Mais la reine est l'arbitre des modes; son goût fait loi, & sa loi est toujours gracieuse.

LES marchandes de modes ont couvert de leurs industriels chiffons la France entière & les nations voisines. Tout ce qui concerne la parure a été adopté avec une espèce de fureur par toutes les femmes de l'Europe. C'est une contrefaçon universelle; mais ces robes, ces garnitures, ces rubans, ces gazes, ces bonnets, ces plumes, ces blondes, ces chapeaux font aujourd'hui que quinze cent mille demoiselles nubiles ne se marieront pas.

TOUT mari a peur de la marchande de modes, & ne l'envisage qu'avec effroi. Le célibataire, dès qu'il voit ces coiffures, ces ajustemens, ces panaches dont les femmes sont idolâtres, réfléchit, calcule & reste garçon. Mais les demoiselles vous diront qu'elles

aiment autant des pous & des bonnets historiques que des maris. Soit.

CHAPITRE LXXVII.

Carmélites.

UN E fille de Louis XV, Madame Louise de France, a pris le voile de Carmélite & a prononcé ses vœux dans le monastere de Saint-Denis. Ce renoncement à la cour pour les austérités du cloître a fait grand bruit dans le tems.

LA duchesse de la Valiere, tendre amante de Louis XIV, se fit aussi Carmélite en 1675, & vécut trente-cinq ans dans les larmes de l'amour & de la pénitence.

LEUR genre de vie est fort austere; mais la tempérance & une vie réglée font qu'elles poussent loin leur carrière. Le jeune habituel alonge les jours de l'homme; & c'est dans les couvens qu'il faut chercher ces individus vivaces qui doivent au régime exact de longues années. Voilà un sujet de réflexions pour les mondains, uniquement attachés à

cette vie & qui aiment à vivre ; mais il ne faut pas qu'ils se livrent à la gourmandise ; c'est ce que nous dit l'exemple des Carmélites , qu'une grande frugalité dans le boire & dans le manger , qu'une nourriture sévère & toujours égale , que la diette enfin accroit les forces vitales , & que la sobriété rigoureuse enterrera constamment l'intempérance.

AINSI les sœurs Carmélites sont utiles en ce qu'elles donnent à tous les humains leurs freres une perpétuelle leçon ; en ce qu'elles prêchent le régime aux partisans de la bonne chere , à cette foule de gourmands qui ne peuvent s'imaginer qu'un peu de pain , de légumes & d'eau suffisent pour soutenir à la fois la vie , la santé & la force.

LA sœur Louise - Marie de France , religieuse Carmélite à Saint - Denis , a eu la consolation de voir plusieurs Carmes déchauffés , animés tout-à-coup par son exemple , condamner le relâchement qui s'étoit glissé parmi eux sur quelques points de leur institut primitif & religieux , plus fervens , embrasser la regle dans toute sa rigueur.

LA sœur Louise - Marie de France , pour protéger des vues aussi recommandables , sup

plia son auguste pere d'obtenir un bref du pape, qui les autorisât à vivre sous une discipline plus sévère; & le bref du pape est venu récompenser l'héroïsme monastique de ces Carmes déchauffés, qui font à Charenton l'édification des sœurs Carmélites.

Si j'avois à trouver le plus heureux ou le plus malheureux des hommes, j'irois le chercher dans un cloître, a dit l'abbé Trublet. Cette réflexion a de la profondeur.

CHAPITRE LXXVIII.

Mémoires imprimés.

SI les injures ne les défiguroient pas trop souvent, la société en retireroit un grand avantage dans les affaires litigieuses.

COMME il y a des hommes qui, par ton ou plutôt par un secret intérêt, contredisent les choses les plus claires, les plus utiles, & réduisent tout en problème, on a vu des *parleurs* assez ennemis de la justice & de l'ordre pour condamner cette défense publique de l'opprimé, toujours formidable à l'op-

professeur, & qui, en éclairant le public, dirige les magistrats & peut leur sauver beaucoup d'écarts. *Vox populi, vox Dei.*

Si la découverte de l'imprimerie est un présent divin fait aux hommes, c'est surtout lorsqu'elle peut servir à intéresser une nation entière, à la rendre attentive aux droits de l'infortuné sans nom & sans crédit. Rien ne doit plus irriter le méchant & l'homme injuste que l'idée de voir le flambeau subitement enfoncé dans les ténèbres, où ils cachotent leurs actions honteuses.

L'HONNÊTE homme ne craint point les recherches que l'on peut faire sur sa vie privée. Semblable à ce Romain vertueux, il habiteroit volontiers une maison diaphane. C'est donc une institution qui mérite d'être conservée, que celle qui traduit d'abord, en présence du public, les combats qui doivent se porter sous l'œil des juges. Ils seront plus assurés dans leurs marche, parce que la question aura été débattue & aperçue sous toutes ses faces.

La voix publique a une droiture & une force que le philosophe ne se lasse point d'admirer. Rarement elle s'égare; & même lorsqu'elle se trompe, elle fait toujours des ob-

servations assez justes , dont on peut profiter.

QUAND un peuple deviendra fin & rusé , l'injustice se perfectionnera chez lui dans l'art de se couvrir des apparences de l'équité. Ses voiles d'iniquités seront plus épais , & il n'y aura que des mains hardies qui pourront les déchirer.

LE riche a l'avantage sur le pauvre qu'il peut employer pour sa défense les plus hauts talens , appuyer son usurpation de tous les dehors imposans de l'éloquence. Le pauvre est seul. S'il n'a pas la ressource d'intéresser le public & de promettre à son défenseur la gloire qui accompagne le courage désintéressé , il succombera.

LE plus terrible frein qu'on puisse opposer enfin à l'injustice qui foule aux pieds les loix qu'elle croit n'être pas apperçues , est la menace d'amener ses violences sourdes au grand jour. Alors elle frémissa , elle accordera à la crainte de la honte ce qu'elle aura refusé au tribunal de la conscience.

Nous le répétons , il n'y a que l'homme dont la vie cherche l'ombre , qui puisse réclamer contre cet usage propre à démasquer les fourbes , à intimider les hypocrites , à comprimer le crime dans le cœur du méchant

chant, qui craint plus ordinairement l'infamie que ses propres remords.

NE dissimulons pas qu'on peut abuser de cet avantage, qu'on l'a fait; & de quoi n'abuse-t-on point? Mais les abus sont en trop petit nombre pour contrebalancer l'utilité qui résulte de la publicité des faits litigieux. Le vrai perce toujours; il a un caractère qu'on ne peut méconnoître. Ce qui appartient à la calomnie, n'est point durable; elle se trahit toujours par quelque côté. D'ailleurs les mémoires injurieux sont supprimés, & leurs auteurs flétris.

LA profession des lettres devoit être indispensablement liée à celle d'avocat; ou plutôt ce ne devoit être, comme chez les anciens, qu'un seul & même état. Mais les vieux avocats, voulant se réserver exclusivement le droit lucratif de signer des *pièces d'écriture*, que le plus souvent ils n'ont pas faites, ont déclaré la guerre aux jeunes, afin d'éloigner des copartageans incommodes. Ils ont imaginé toutes les entraves pour ôter à une profession noble sa liberté, pour y briser le ressort des grandes ames. Ils se sont opposés à son affranchissement; de sorte qu'a-

vec le tableau , l'ordre des avocats n'est plus aujourd'hui qu'une communauté de procureurs.

CHAPITRE LXXIX.

Maris.

LES maris ont paru adopter définitivement ces deux vers de la Noue :

La plainte est pour le fat , le bruit est pour le sot ;
L'honnête homme trompé s'éloigne & ne dit mot.

LA honte ne réjaillit que sur celui qui semble la souffrir volontairement. Tant que les choses sont dans l'ombre , (& tout se passe aujourd'hui déceamment) un mari n'en est point responsable ; mais si elles parviennent au grand jour , il peut alors user de quelque rigueur. Ordinairement le mari ne fait point retentir les tribunaux de ses disgrâces domestiques ; il dit à sa femme : je ne veux pas causer vos malheurs ; soyez libre , jouissez de tel contrat de rente ; le revenu vous en sera payé en quelque lieu que vous vous transportiez : mais nous ne nous verrons plus. Je vous prie seulement

de quitter la capitale pour quelque tems, afin d'effacer le bruit qui court. Une nouvelle en détruit aisément une autre dans ce pais frivole.

TELLE est l'honorable capitulation. La femme fait sonner bien haut le sacrifice de la capitale; elle s'écrie : comment peut-on vivre en province ? En vain son intime amie lui dit qu'on vit maintenant à la parisienne dans presque toutes les villes; elle veut que son mari lui fasse gré de son départ, & qu'il augmente en conséquence la pension annuelle.

LES maris Parisiens ne sont pas les maîtres absolus dans leur maison; leurs épouses ne sont point asservies à l'obéissance. Un air d'égalité regne entr'eux : point de ton marital; chacun vit de son côté & choisit ses amusemens & ses sociétés. Persecuter sa femme, la contrarier, seroit une chose odieuse & généralement condamnée; mais quelle que soit la vie particuliere, jamais on ne manque aux égards que lon se doit réciproquement. Voyez-les ensemble : c'est l'image de la concorde; c'est le langage, sinon de l'amitié, au moins de la complaisance attentive. Jamais les disputes

intérieures ne font remarquées de l'étranger : ce feroit un vrai fcandale. La femme aigre , impérieufe , rencontre ordinairement un mari plus raifonnable , qui lui cede & ne fait que rire de fes caprices.

LIÉS intimement par leurs intérêts domeftiques , ils les foutiennent de concert & avec prudence. La coutume de Paris donne aux femmes des droits très-étendus qu'elles n'ont point ailleurs : auffi font-elles confultées fur toutes les affaires , qui ne fe font que par leur entremife. Sans les femmes , aucune affaire ne fe conclut.

QUELQUEFOIS deux époux , après avoir mené chacun une vie diffipée , viennent à fe reconnoître , & , & fe rapprochent fur la fin de leur carrière. Ils fe pardonnent leurs torts réciproques. Une douce amitié fait alors le charme de leur vieillesse. Ils goûtent , quoi qu'un peu tard , ce bonheur domeftique auquel rien ne peut fuppléer. Tels fe feroient aimés constamment toute leur vie , s'ils n'en euflent pas prononcé le ferment à l'autel.

IL faut avertir les étrangers que tous les anciens contes faits fur la débonnairété des maris ne font plus de mife dans aucune fo-

ciété ; qu'on ne parle des infidélités des femmes , que quand l'histoire est narrée en jolis petits vers : alors on peut la lire publiquement aux dames assemblées. Mais jamais on ne parle en prose des disgraces maritales ; il faut qu'elles aient un air poétique pour avoir cours dans le monde. On a vu des étourdis raconter en pleine table à des femmes leur propre histoire , sans y entendre malice. Cet accident fâcheux pouvant se renouveler dans une société , l'on est convenu généralement qu'on ne plaîneroit plus dorénavant d'aucune manière sur les maris trompés ou débonnaires , & cette loi bien conçue est fort sage.

CHAPITRE LXXX.

Mimes d'un genre nouveau.

J'AI vu trois hommes doués d'un talent singulier. Ils imitoient parfaitement ce que personne ne songe à imiter , comme le bruit léger d'une mouche qui vole & bourdonne , d'une porte qui se ferme & de la clef qui tombe , d'un pot qui se casse. Vous entendez

ensuite le chant de vingt religieuses , où vous distinguez les voix jeunes & les voix cassées ; une procession , un enterrement que coupe un embarras , la voix mesurée des prêtres & la voix rauque des voituriers. L'œil voit l'auteur qui crée tous ces tons différens , & l'oreille s'étonne de leur vérité & de leur précision.

Le même homme à table se métamorphose rapidement en plusieurs personnages , pleure , rit , chante , sanglotte , étornue , touffe , fait le sourd , le niais , l'aveugle , le goutteux. Chaque tableau passe comme un éclair ; ce sont des nuances fines , délicates , promptes , qui donnent à sa physionomie des physionomies diverses , & qui lui impriment une prodigieuse & incroyable mobilité.

IL seroit impossible de donner aux étrangers une idée de ce talent rare & pittoresque ; il faut le voir. S'il est impossible à la plume de représenter le jeu pathétique de la Dumefnil , les graces de feu Poisson , la naïveté de mademoiselle Dangeville , il me seroit encore plus difficile de décrire le jeu fin de ces mimes. Heureux imitateurs des accidens variés de la nature , elle leur fournit une multitude de traits qu'on n'a jamais songé à faire

passer sur nos théâtres. Nos salles seroient trop vastes pour ces imitations fines & déliées, qui déguisent l'art avec tant d'adresse. Il faut voir & entendre ces mimes; & lorsqu'on les a vus & entendus, on a peine à comprendre comment l'art a pu s'approcher de ce point de perfection. Sortez d'auprès d'eux, & allez voir Prévile, comédien du roi : son jeu ne vous paroîtra plus qu'une grimace, une charge perpétuelle, une attitude maniérée.

CHAPITRE LXXXI.

Hôtel de la Force.

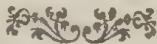
CET hôtel appartenoit à Jacques de Caumont, *duc de la Force*. Le hasard a voulu qu'il devint une véritable maison de force, & l'on n'ôtera plus désormais de la tête du petit peuple que cet *hôtel de la Force* prend sa dénomination des guichets, des clefs & des larges verroux. Ainsi l'origine de plusieurs antiquités est devenue équivoque par l'ignorance ou l'entêtement du peuple.

CETTE prison est un exemple du bien qu'a-

menent les justes réclamations des écrivains plaidant la cause de l'humanité. Il faut donc écrire , ou plutôt tourmenter la partie qui gouverne. La punition d'une faute n'est plus un supplice , l'imprudence ne se trouve plus à côté du crime ; on n'y a point creusé ces cachots & ces souterrains, où je ne fais quel oubli cruel ajoutoit à la rigueur de la loi.

LOUIS XVI (qu'il en soit béni !) jetant un regard paternel sur ces lieux d'horreur & de misère , a accordé aux prisonniers les commodités qui peuvent alléger leur état , & ôter aux infortunés , quels qu'ils soient , le sentiment affreux du désespoir. La question a été anéantie ainsi que les cachots , & l'on reconnoît aujourd'hui que c'étoit une cruauté gratuite.

LOUIS XVI a donné plusieurs édits bienfaiteurs de cette espece. Il ne faudroit pas d'autres trophées à l'entour de sa statue , que le titre de ces édits publiés sous son regne. La nation en attend de nouveaux aussi favorables à la partie souffrante. Ils viendront.... Oh, qu'il est beau de voir un homme enchaîné dans un roi !



CHAPITRE LXXXII.

Matrones.

TERME reçu qu'on a substitué à un mot moins honnête.

IL y a des matrones de plusieurs sortes. Les filles entretenues du plus haut rang ont leurs matrones qui les accompagnent par-tout. C'est une dame de compagnie pour les actrices renommées, ainsi que pour les danseuses ; c'est une nourrice & une entrepreneuse pour les filles pauvres ou pour ces beautés vagabondes, qui vont de spectacles en spectacles chercher des aventures, c'est-à-dire, des soupers.

LES matrones n'ont plus besoin de mettre en jeu l'art de la séduction ; la licence des mœurs modernes, le goût du libertinage & la puvreté, mauvaise conseillère, conduisent tout naturellement une infinité de filles chez elles.

LES matrones, dites appareilleuses, font des avances à toutes les jolies griffettes qu'elles apperçoivent. Elles tiennent une sorte de pension plus ou moins nombreuse, & c'est dans leurs maisons que se rendent sourdement les

petites bourgeoises & filles de boutique de toute espece , qui , pour avoir des robes & soutenir leur parure , vont passer la soirée chez les matrones.

L'ÉTENDUE de Paris fait qu'elles dérobent l'irrégularité de leur conduite à leurs parens & tuteurs ; elles paroissent chastes & honnêtes & n'en ont que l'apparence. Des femmes qui conservent dans le monde tous les dehors de la décence , se rendent aussi dans ces maisons , où le libertinage est fort à son aise.

D'AUTRES matrones distribuent des adresses , n'appellent les filles qu'au besoin , & les colportent en fiacre le matin chez les vieux garçons , les hypocondres , les goutteux , les ennuy  s & les jeunes gens blasés.

L'EXPERIENCE leur ayant appris à deviner les caprices & les fantaisies des hommes , elles font jouer toutes sortes de r  les à leurs filles. La marchande de modes devient une petite villageoise nouvellement débarquée ; l'ouvrière en linge est une timide provinciale toute neuve , qui a fui la cruauté inigne d'une belle-mère impérieuse. Le langage répond à l'habillement. Comme nos plaisirs dépendent beaucoup de

l'imagination , les hommes trompés n'en sont pas moins satisfaits.

VIENNENT ensuite les matrones qui ont entrepris un ferrail en grand. Vous y verrez ensemble ou tour-à-tour *la façonnée*, *l'artificielle*, *la niaise*, *l'alerte*, *l'éveillée*, *l'achalandée*, *l'émerillonée*, *l'éventée*, *la superbe*, *la follette*, *la fringante*, *l'attiffée*, *la pimpante*. Toutes les nuances sont là : *la mignonne*, *la grasse*, *la maigre*, *la pâle*, *l'ardente*, *la mutine*, & jusqu'à *la boiteuse*. Ainsi que dans les haras les coursiers ont leur surnom, de même ici chaque fille a le sobriquet qu'indiquent sa taille & sa figure.

DES matrones moins achalandées ne pouvant avoir ni vastes appartemens ni lits somptueux, établissent des ferrails plus étroits, où les filles sont logées, nourries, blanchies. L'argent qu'elles reçoivent va à la *mere*; celle-ci ne parle que de la reconnoissance qui lui est due; elle a dégrasé ce troupeau de province & des campagnes. Toutes lui doivent ce qu'elles font. Si elles ont un déshabillé blanc pour porter dans la maison, un mantelet pour l'été, une pelisse pour l'hiver, une robe de soie pour aller chez *Nicolet*, à l'*Am-*

bigu-conrique, aux *Variétés amusantes*, à qui font elles redevables de si rares bienfaits ? Elles devraient porter le caskaïn & le tablier, avoir les mains noires & caleuses, laver les écuelles, coucher avec des rouliers ; & les impertinentes ont l'ingratitude de vouloir partager dans le compte. C'est à elles d'intéresser le coucheur & d'obtenir des rubans : or rubans, en style du lieu, signifie la générosité particulière qu'il s'accorde quand on est content.

ENFIN arrivent les infames *marcheuses*, vieilles matrones ruinées, échappées de l'hôpital & ridées sous le poids des vices : ainsi que le boulet des batailles n'a ravi à tel invalide que la moitié de son corps, de même la contagion de la débauche n'a frappé qu'à demi ces victimes décrépites du libertinage. Mais il faut qu'elles vivent encore dans son atmosphère ; elles n'en veulent point d'autre. Invinciblement familiarisées avec l'incontinence & ses scènes journalières, elles raccrochent & par instinct & par besoin. Elles marchent pour les filles demeurant en hôtel garni ; celles-ci n'ont qu'une chaussure & un jupon blanc. Faut-il qu'elles exposent dans les boues

leur unique habillement ? La *marcheuse* affrontera pour elles les chemins fangeux.

IL y a un règlement tacite de police qui défend à toutes ces matrones de recevoir aucunes filles vierges ; il faut qu'elles soient déflorées avant que d'entrer dans le lieu fréquenté ; & si telle fille ne l'étoit pas , on avertiroit soudain M. l'inspecteur.

ON rira peut-être de cette dernière phrase. On aura tort ; je l'écris dans un sens sérieux. On a voulu établir un certain ordre dans le sein du désordre même , parer à de trop grands abus , protéger l'innocence & la faiblesse & empêcher que le libertinage trop hardi , rompant tout frein , ne détruise le lien civil , le nœud sacré des familles. Aussi aucun père n'a de plaintes à faire , jamais l'inconduite de sa fille n'a commencé dans le lieu suspect : c'est un grand point que celui-là ; & tout observateur qui pense , doit le remarquer à la louange de la police.

CE seroit à un peintre à dessiner le gradin symbolique , où seroient représentées toutes les femmes qui font trafic à Paris de leurs charmes. Traçons-en l'esquisse.

AU sommet l'on verroit ces femmes am-

bitieuses & altieres , qui ne couchent en joue que les hommes en place & les financiers. Elles sont froides , elles calculent en politiques ce que peuvent leur rendre les foiblesses des grands.

IMMÉDIATEMENT au-dessous d'elles se verroient les filles d'opéra , les danseuses , les actrices , moitié tendres , moitié intéressées & qui commencent à placer le sentiment où l'on ne l'avoit pas encore vu.

ENSUITE les bourgeoises demi-décentes , recevant l'ami de la maison , & le plus souvent du consentement du mari : espece dangereuse & perfide , qui voile & pare l'adultere de couleurs trompeuses , & qui usurpe l'estime dont elle est indigne.

Au milieu de cet amphithéâtre figureroit la race innombrable des gouvernantes ou servantes-maitresses , cohorte mêlée.

La base en s'élargissant offriroit les griffettes , les marchandes de modes , les monteuses de bonnets , les ouvrières en linge , les filles qui ont leur chambre & qu'une nuance sépare des courtisannes. Elles ont moins d'art , aiment le plaisir , s'y livrent , ne ravissent point les heures précieuses des-

tinées aux devoirs de votre état. On les nourrit, on les divertit, & elles sont contentes, paisibles. Si elles se permettent un amant à la suite de l'entreteneur, voilà où se borne leur tromperie.

L'OEIL en descendant feroit les phalanges défordonnées des filles publiques, qui garnissent impudemment les fenêtres, les portes, qui étalent leurs charmes lascifs dans les promenades publiques. On les loue comme les carrosses de remise, à tant par heure. Elles seroient pêle-mêle confondues avec les danseuses, chanteuses, & actrices des boulevards.

LE dernier gradin plongeant dans la fange montreroit les hideuses créatures du *Port-au-Bled*, de la rue du *Poirier*, de la rue *Planche-Mibray*; & le peintre, pour ne pas trop blesser les regles délicates du goût, n'en feroit saillir que la tête. Ici le vice a perdu son attrait, & le frisson qui court dans les veines dit que la débauche fait se punir elle-même.

IL est des métamorphoses très-surprenantes parmi ces femmes, & qui les font tout-à-coup changer de place sur le haut gradin pyramidal. Elles montent & descendent, se-

lon que le hafard leur amene des entreteneurs plus ou moins riches. Le caprice , l'engouement , des rapports inconnus font que la petite fille dédaignée la veille & qu'on ne regardoit pas , est préférée à toutes fes compagnes. Elle roule quinze jours après en voiture brillante fur ce même boulevard où fes regards follicitoient vainement de côté des adorateurs. Le commis à quinze cents livres , qui lui donnoit à fouper dans fon taudis , la reconnoit & ne peut en croire fes yeux.

L'AUTRE retombe dans l'indigence , après avoir mené un train , & devient dans fon abaissement le partage du laquais qui la ser voit fix mois auparavant.

QUI pourra deviner les caufes de ces viciffitudes ? Qui pourra favoir au juſte pourquoi feue mademoifelle Defchamps étoit montée à ce degré d'opulence , qui lui fit adopter le luxe insolent de border les bourrelets de fa chaise percée de dentelles d'Angleterre , & d'orner de *ſtras* les harnois de fes chevaux ?

UNE fille d'opéra qui vient de décéder , laiffe un mobilier immense , une ſomme d'argent confidérable. Avoit-elle plus de beauté & d'eſprit qu'une autre ? Non ; fortie de la
plus

plus basse classe du peuple , elle eut pour elle les faveurs de ce destin inconcevable , qui dans ce monde élève , abaisse , maintient , renverse ministres & catins.

LA populace regrette beaucoup le spectacle de la promenade de l'Ane : plaisir que lui donnoit quelquefois un arrêt solennel du parlement.

IL s'agissoit de la punition exemplaire de ces matrones , qui comme le dit naïvement un grave juriconsulte , *font métier de séduire des filles de bonne maison.*

MAIS l'exemple tomboit ordinairement sur quelque malheureuse qui avoit prêté son ministère à des filles indigentes. On ne s'attachoit point à celle qui , exerçant la profession en grand , avoit servi les goûts fantasques des princes , des prélats , des étrangers , & même de quelques philosophes.

VOICI une idée de cette promenade , telle que je l'ai vue. A la tête marchoit un tambour , ensuite venoit un sergent armé d'une pique ; un valet conduisoit un âne par la bride ; sur l'animal à longues oreilles étoit montée à reculons la matrone , appareilleuse ou séductrice , le visage tourné contre la

queue de la bête; une couronne de paille artistement rangée ornoit sa tête. Sur son dos & sur sa poitrine pendoit un écriteau en gros caractères, avec ces mots : *maquerelle publique*.

IMAGINEZ toute la canaille dans le tumulte & l'ivresse de la joie, jetant en l'air ses sales bonnets; & fermant la marche avec des huées & des cris licentieux.

ON n'a point renouvelé depuis plusieurs années ce spectacle indécent, qui ne sert qu'à réveiller des idées de turpitude, & qu'à autoriser la populace à proférer des mots sales & grossiers. L'écriteau lu, commenté & interprété, devenoit un scandale pour les oreilles chastes & pour les jeunes filles innocentes.

D'AILLEURS que fait la promenade à cette vile créature? Elle ne sent pas plus la honte que l'âne qui la porte.

CETTE misérable osoit sourire à la dérision universelle; & mesurant de l'œil les croisées qui s'ouvroient sur son passage, elle avoit l'effronterie de dire : là, à ces fenêtres, au second étage, sont des demoiselles qui sont les prudes, & qui n'osent se montrer; car elles ne pourroient me regarder sans me reconnaître.

Si l'on n'a pas donné plusieurs représentations de cette mascarade, ce n'est pas que l'actrice principale soit devenue rare ; mais on a senti que nos Phrinés & nos Laïs ne dédaignant pas quelquefois de se livrer à une complaisance intéressée en faveur de quelques personnages titrés ; il étoit inutile de faire tomber le châtiment ignominieux sur une malheureuse errante le long des ruisseaux, & mangeant par famine le pain de la prostitution.

COMBIEN plus coupable est celle qui descend du trône de la beauté, pour exercer ce vil & infâme métier, & qui immole ses propres charmes à l'avarice ou à l'ambition ! Mais l'être le plus dangereux pour les femmes, c'est la femme même.

Ces matrones bravent toujours avec plus d'audace que les hommes les argus & les agens de la police, parce qu'indépendamment des accointances, elles devinent que leur sexe amortira toujours un peu la rigueur dont on voudroit user à leur égard. Un instinct secret leur dit que, péchant contre elles-mêmes & contre les loix religieuses, elles n'ont pas porté une dangereuse atteinte aux loix de

l'état , à celles qu'il veut que l'on respecte par-dessus tout.

ON diroit aussi qu'elles ont deviné que la police avoit à Paris un besoin continuel de leur ministère ; & que si elles ne pulluloient pas en arrivant des provinces voisines & éloignées , on les appelleroit de tout côté pour approvisionner la ville qu'on ne laissera point chommer de cette denrée , & pour cause.

EN effet , un pasteur s'étant plaint à un lieutenant de police que sa paroisse étoit infestée de femmes publiques , le magistrat lui répondit tranquillement : *monseigneur le curé , il m'en manque encore trois mille.*

VOILA un article assez étrange ; mais il entroit nécessairement dans le tableau de la capitale. Je n'ai pu passer sous silence ce qui est pour ainsi dire de notoriété publique. J'ai dit ce qui se voit , ce qui frappe tous les regards. Le reste peut se deviner ; ma main ne soulèvera pas le rideau.

LE désordre dont je viens de faire ici le récit , est commun à toutes les grandes villes. Il existe de tous les tems ; mais il est aujourd'hui monté à un tel point , qu'il doit attirer l'attention de ceux qui s'occupent du bien public.

LES hommes livrés à un libertinage trop ouvert s'énervent sans aucun fruit. Les femmes se dénaturent, & prennent un tour d'esprit mauvais & pernicieux, qui influe sur les hommes qu'elles fréquentent. Enfin, le spectacle révoltant & scandaleux de la prostitution non voilée, devient une contagion doublement funeste.

L'ORIGINAL *Rétif de la Bretonne* a proposé dans son *Pornographie* un plan pour les courtisanes de toutes les classes, au moyen duquel le libertinage, levant la tête dans les carrefours, n'insulteroit pas du moins sous l'œil de la mère & de la fille à la décence publique. Seroit-il donc impossible de l'adopter au moins en partie, & par des loix nouvelles adaptées à l'esprit du siècle, de corriger ces vices publics qui entraînent nécessairement la ruine d'une foule d'idées morales ?

IL faudroit avant tout recourir aux travaux modernes de la chymie, pour tuer, s'il se peut, le venin que lancent dans le sang de la jeunesse ces femmes qui, sous l'air de Vénus, récelent les feux empoisonnés de Tiphone.

CETTE réforme sera difficile ; car elle demande un esprit juste , & un coup-d'œil vraiment philosophique : mais elle devient de toute nécessité.

NON , il ne faut pas qu'une créature séduisante & pourrie , attaque dans la rue le jeune homme , en lui montrant des appas propres à échauffer un vieillard , ni qu'elle fasse perdre en un instant à son malheureux pere le fruit de dix-huit années d'éducation & de soins. Non , il ne faut pas que l'époux , jusques là fidele , rencontre tous les soirs de ces femmes , marchant avec un air de volupté , qui ne fut jamais dans la respectable mere de famille. Voilez ces objets de tentation à tous les regards ! Éloignez-les ! La parole qui sort de la bouche de la prostituée , & qui va frapper à deux pas l'oreille de l'innocence , est encore plus dangereuse que ses appas. Sa parole affiche le mépris de la pudeur. Si le dernier acte de la débauche est caché , pourquoi le premier ne le seroit-il pas également ? Ce n'est pas le libertinage qui étouffe toute vertu , c'est sa fatale publicité. Administrateurs , lisez sérieusement le *Pornographe* de Rétif de la Bretonne. *

CHAPITRE LXXXIII.

Nouvelles à la main.

LES grands & les riches , après avoir parcouru les gazettes , lisent plus attentivement les *Nouvelles à la main*. Il y en a de plusieurs sortes : les anecdotes courantes y sont consignées ; elles circulent chez un très-petit nombre de personnes , leur entrée dans la capitale ne pouvant se faire que par un très-long circuit.

L'AUTEUR anonyme saisit la première leçon qui court , & souvent il ne s'y trouve qu'un filet de vérité. Le style ensuite qui vise à la méchanceté , dénature toujours un peu les faits. Les copies s'altèrent sous la main des scribes , & leur erreur enfante d'étranges & singulières bévues.

IL s'y trouve aussi des narrations hardies. Elles ne ménagent pas sur-tout les particuliers ; la vengeance fourde s'est glissée dans ces canaux presque invisibles , qui voient par-tout le fiel de la malignité. Le ministère livre cet appât à des personnes choisies & qu'il connoit.

Ces *Nouvelles à la main*, moins dangereuses à mesure qu'elles s'éloignent du centre, sont plus communes en province qu'à Paris.

SI les gazettes distribuées dans la capitale sont toutes d'accord ; si aucunes ne se contredisent ; si elles marchent en tutelle ; si elles récitent également bien leur leçon , les *Nouvelles à la main* ont leur caractère propre & particulier. Elles narrent différemment les mêmes faits. Moins asservies au protocole des idées ministérielles accoutumées, le point de vue qu'elles indiquent offrent les objets sous une face nouvelle.

MAIS si l'on veut se convaincre combien on est sujet, lorsqu'on prophétise en politique, à être trompé par maints événemens imprévus, qu'on relise de suite les anciennes *Nouvelles à la main* ; leur fausseté ou leur erreur deviendra palpable.

Nous vîmes en 1757 le roi de Prusse à deux doigts de sa perte. L'impératrice du Russe mourut : tout changea de face. Frédéric eut des succès brillans, & fit une paix glorieuse. Qui l'eût dit ?

ALLEZ moins avant, prenez toutes ces *Nouvelles à la main*, & voyez si une seule

a fu prévoir dans le tems le partage de la Pologne , la révolution de l'Amérique , le parti que prit le roi d'Angleterre , les négociations ultérieures de Francklin , leur succès , le résultat enfin de la guerre qui vient de finir. Voyez seulement si l'on a entrevu l'issue des affaires de Geneve , dont personne ne devine encore aujourd'hui la *péripétie*. Ces nouvelles pressées & confians ont tous la tête dans un sac.

Ils se trompent moins quand ils frappent de leur plume maligne quelque littérateur , qui ignore souvent le mal qu'on a dit de lui ; mais ils se trompent encore , & c'est à ces *Nouvelles à la main* qu'on pourroit appliquer le diton : *il ne faut croire que la moitié de ce que l'on dit.*

Il paroît que c'est des débris de ces différentes gazettes que l'on a composé les *Mémoires secrets de la littérature* , devenus si fameux. Si leurs auteurs approchent quelquefois de la vérité , plus souvent ils s'en éloignent par la pente insurmontable qu'ils ont à vouloir flatter le goût malin du public par le ton immodéré de la satire ; mais il ne suffit pas d'être mordant pour être véridique.

DANS les cours étrangères, on a pour les nouvelles politiques & littéraires des correspondans qui demeurent à Paris. Ils voient avec leur lunette dont le verre est trouble ou coloré. Paris donne à toutes les idées une précipitation singulière ; l'opinion régnante est un vrai coup de vent.

LES nouvelles politiques ont une physionomie publique & caractérisée ; on ne se trompe que pour l'avenir. Mais les nouvelles littéraires ont des nuances fines, qui varient au gré des métamorphoses des différens parties. Elles sont donc encore plus fautives. Le point précis de la vérité échappe ; il est difficile à saisir. Au reste l'erreur en ces sortes de matieres est d'une très-petite conséquence.

UN Russe ayant chargé un auteur de lui envoyer des détails littéraires, il se trouva au bout de cinq années que le poète n'avoit loué que ses propres ouvrages, & par grace quelques productions de ses protégés. Il avoit voulu faire adopter à son lointain correspondant toutes les petites passions qui l'agitoient dans son petit cercle ; & l'habitant de la Newa ne se laissoit pas d'admirer toute la fougue

de ces transports littéraires , qui tendoient à dénigrer quelques futils brochures.

CHAPITRE LXXXIV.

Libelles.

UN libelle bien plat , bien atroce , bien calomnieux , paroît sous le manteau ; c'est à qui l'aura. On le paie un prix fou ; le colporteur qui ne fait pas lire & ne veut que gagner du pain pour sa pauvre famille , est arrêté. On le jette à Bicêtre , où il devient ce qu'il peut.

PLUS le libelle est défendu , plus on en est avide. Quand on le lit & qu'on voit que rien ne compense sa basse témérité , on est tout honteux d'avoir couru après. On n'ose presque dire , *je l'ai lu*. C'est Péenne de la basse littérature ; quelle chose n'a-t-elle son écume ?

LE mépris seroit peut-être l'arme la plus sûre contre ces misérables écrits aussi éloignés du talent que de la vérité.

QUEL est le libelle qui au bout de quinze jours , n'a pas été démenti par la vérité publique , & abandonné à sa propre infamie ? La recherche qu'on en fait , voilà ce qui lui donne

une conséquence sérieuse. La méchanceté est avertie, & se promet un plaisir secret bien digne d'elle.

QUAND les hommes en place sauront-ils dédaigner également & les louanges intéressées des adulateurs intrigans, & les satyres que la faim commande ?

D'AILLEURS, ceux qui siègent sur les gradins supérieurs doivent toujours s'attendre à quelques traits lancés par ceux qui sont en bas ; cela devient presque inévitable. Il faut bien qu'ils paient leur place plus commode : du moins on attribue à ceux qui nous dominent de rares jouissances ; ils en ont quelques unes ; ils l'avoueront eux-mêmes quand ce ne feroit que de se sentir au-dessus de la multitude. Le cœur humain est naturellement envious. Que les hommes en place pardonnent donc ou dissimulent à propos : les satyres tomberont ; c'est en se montrant impassible qu'ils défarmeront l'ardente malignité.

Je le répète, on n'est pas aux premières loges au même prix qu'au parterre ; & quand on fait obéir les autres si facilement, il faut consentir de bonne grace à payer ce plaisir qu'accompagnent nécessairement plusieurs au-

tres prérogatives. Elles sont assez nombreuses ; car de fait tous les ministres tiennent beaucoup à leur place, mais beaucoup.

L'HOMME qui ne fait pas pardonner une injure, & qui montre un amour-propre charouilleux, soit dans la carrière de la politique, soit dans celle de la littérature, qu'il sorte des rangs ; il n'est pas né pour la gloire. Il faut savoir écouter celui qui improuve comme celui qui approuve. On ne devient invulnérable que quand on a pu se dire à soi-même : *ceci n'est qu'une légère blessure ; je n'ai pas senti le coup.*

CEPENDANT il est un genre de libelles odieux qui, ayant tous les caractères de la calomnie, doit être réprimé. Celui-là n'est ordinairement que le fruit de la vengeance fourde & envenimée ; car que fait à tout homme de lettres le manège secret des cours ? Il saura assez tôt ce qui doit convenir à la plume de l'histoire.

MAIS si le libelle audacieux se trahit par sa fureur, s'il révolte ou dégoûte, plus modéré il devient quelquefois le contrepoids de la trop grande puissance ; il passe les bornes ainsi qu'a fait une autorité abusive. De

petits despotes insolens & nuls l'ont souvent provoqué ; & le public , à travers deux extrêmes , apperçoit la vérité.

UN libelliste doit être puni , comme tout ce qui est violent doit l'être. Mais que les intéressés s'abstiennent de prononcer ; car alors où feroit la proportion entre la peine & le délit ?

JE n'appelle point libelles ces accusations atroces & gratuites contre la vie privée des princes & des particuliers. Ces traits injurieux & sans but sont un attentat à l'honneur ; leurs auteurs doivent être punis.

ON a arrêté un inspecteur qui , préposé à la découverte de ces libelles , en propoisoit la fabrique à de faméliques écrivains , & qui , après leur avoir tendu ce piège infernal à l'appât de quelqu'argent , alloit les dénoncer & les vendre au ministère.

LE même fourbe annonçoit avec toute l'apparence du zèle , qu'il connoissoit l'asyle clandestin où se forgeoit la foudre satyrique. Il se faisoit payer ; il supposoit un voyage lointain , & le coquin recéloit chez lui l'édition scandaleuse qu'il vouloit vendre au ministère , comme si elle lui avoit coûté beaucoup de recherches & de peines.

CES malheureux , aveuglés par l'âpre soif d'un peu d'or , s'amuseut des inquietudes du ministère ; & plus ils le voient dans les tranfes de l'appréhension , plus ils se plaisent à grossir le danger & à redoubler ses alarmes.

LA liberté a rendu le ministère d'Angleterre insensible aux libelles. Le dédain est sûr avant que l'ouvrage soit commencé. Si la satire est ingénieuse , on en rit sans y croire : si elle est plate , on la méprise. Mais de toute façon , rien ne porte coup.

LA licence chez ce peuple singulier s'étend jusqu'aux gravures. Les ministres y sont représentés sous des figures emblématiques ; le roi lui-même a sa caricature , suivant qu'il a plu à l'imagination du dessinateur. Toutes ces estampes satyriques restent exposées en grand nombre devant toutes les boutiques. On passe , on regarde , on sourit , on leve les épaules & l'on n'y songe plus. Rien ne fait tort à l'homme public , ni peinture , ni livre ; ces charges se détruisent l'une par l'autre.

Le gouvernement François ne sauroit-il adopter en partie cette insouciance ? Un mépris plus caractérisé pour ces plumes viles & inconnues , qui cherchent à piquer la sensibi-

lité de l'orgueil , dégoûteroit les lecteurs de ces satyres plates & mensongeres , dont ils ne sont si avides , que parce qu'ils s'imaginent que le gouvernement en est véritablement offensé.

OBSERVONS que ces écrits qui flattent plus ou moins la malignité publique , dissipent en étincelles fugitives un feu central , qui comprimé feroit peut-être le volcan.

L'INQUIÉTUDE des esprits & la mauvaise humeur se satisfont complètement avec ces pamphlets ; chacun se croit vengé quand le papier est noirci. Ne faut-il pas donner un jouet à un enfant , de peur que l'étourdi dans son oisiveté ne se mette à casser les meubles ? C'est un petit tambour qui étourdit , mais qui avertit en même tems qu'il ne fait point d'autre mal. Enfin , les hommes en place peuvent pardonner aux auteurs de ces écrits ce qu'ils disent , en faveur de tout ce qu'ils ne disent pas.



CHAPITRE LXXXV.

Liéutenant de Police d'Athènes.

LE lieutenant de police d'Athènes voyoit-il tous les mois à ses genoux deux ou trois cents créatures en linge sale & en fontanges, dont la plupart font soulever le cœur, lui faire une révérence que le genou caractérise fortement contre une seule & misérable jupe, & filer ensuite l'une après l'autre pour se rendre au Cynotarge ?

ÉTOIT-il obligé de courir après un misérable pamphlet, dont se plaignoit un prêtre de Cérès ? Avoit-il à la fois le département des brochures clandestines & de tous les mouchoirs volés ? Se servoit-il de la même mente pour suivre à la piste un voleur & un libraire ? Opposoit-il savamment filoux à filoux, délateurs à délateurs, pour mieux inspecter & tirer parti de cette racaille ?

VOULOIT-IL savoir tout ce qui se disoit dans les bains publics, tantôt pour l'intérêt de l'état tantôt par simple curiosité ?

COMMENT recevoit-il Sophocle & Euripide, quand ils alloient à son audience ?

LORSQU'ALCIBIADE eut contrefait chez lui les mysteres de Cérès & de Proserpine, & qu'il y eut joué, cria-t-il au sacrilege avec le peuple ? non, dit l'histoire.

COMMENT fit-il relever les statues de Mercure, qui se trouverent mutilées en une nuit ?

QUE disoit-il à Timon le misanthrope, à Diogene le cynique ? Avoit-il plus de condescendance pour Aristophane que pour Ménandre, qui n'avoit ni son effronterie, ni sa malice, & qui ne s'enonçoit pas avec la même assurance ?

ON fait qu'il n'avoit rien à dire à Démofthenes tonnant dans la tribune aux harangues, & qu'un exempt très-poli ne venoit pas l'arrêter lorsqu'il révoit à une nouvelle Philippique.

QUELLES étoient ses fonctions parmi ce peuple causeur ? L'Athénien, naturellement babillard, ne pouvoit retenir sa langue ; il falloit qu'il parlât : l'empêchoit-on de parler ?

COMMENT conduisoit-il les fêtes des bac-

chanales & les farces que les païsans d'Isca-
ria représentoient à la lumière.

QUAND Anacréon ou Damophile avoient
fait un couplet plaissant, le magistrat en-
voyoit-il chez tous les copistes pour arrêter
ou changer la version ?

LORSQU'UNE affaire publique agitoit trop
les esprits Athéniens ; que l'on faisoit entendre
que la navigation & le pilotage des Tyriens
& des Phéniciens l'emportoient sur la naviga-
tion d'Athenes ; lorsque les vaisseaux Ty-
riens avoient passé *presto* entre les jambes
du général ennemi , faisoit-il alors nou-
velle recrue de bouffons , de danseuses &
de baladins ?

ACCORDOIT-IL des frivolités & des mas-
carades au peuple , pour mieux lui enlever
la causerie sur les affaires de l'état ?

REDOUTOIT-IL cette causerie au point
de faire enfermer ou d'exiler ceux qui , au
lieu de parler de la Vénus de Praxitele , de
la Minerve de Phydias ou du drame d'Es-
chyle , examinoient la conduite de Thémis-
tocle , de Miltiade & de Périclès ? Pardon-
noit-il au babil d'un peuple doué d'un es-
prit vif , & qui vouloit deviner tout ce qu'on

lui cachoit ? Faisoit-il publier quelques faits peu importans pour mieux déguiser au peuple ceux qu'il vouloit couvrir d'un voile impénétrable ?

COMMENT se comportoit-il avec cette académie de plaïsans, dite des *Soixante*, dont l'institut étoit de raffiner sur les plaifanteries ? Se fachoit-il sérieusement, quand un sarcasme que la gaieté plutôt que la méchanceté avoit fait naître, venoit à tomber sur les Archontes fourcilleux ?

ET les mimes, & les ménades, & les fêtes d'Adonis, comment gouvernoit-il tout cela ? Et les secrets des grandes dames, en rioit-il tout seul au fond de l'ame ? Comment menoit-il de front cette foule de divers emplois, qui n'avoient entr'eux aucun point de contact ?

LUI falloit-il répondre tour-à-tour à un philosophe, à une jolie femme, à un comédien, à un guerrier, à un espion, à un pontife, à une courtisane, à un colporteur, à un Spartiate, à un exempt, & changer de ton & de langage selon l'état de ces divers personnages ?

VENOIT-ON lui dire : on a tué un homme

& l'on a fait un vaudeville malin ; le feu a pris tel édifice , & le parterre s'est martiné contre tel histrion ?

Si Eschyle , dans son *Prométhée* , hasardoit quelques vers , un censeur à ses ordres étoit-il là pour tronquer ses hémistiches ? Avoit-il l'oreille au guet pour saisir toutes les allusions que l'on créoit au théâtre , tantôt craignant de supprimer le trait , de peur de lui donner de l'importance , tantôt appercevant avec trop de sagacité ce que le peuple à coup sûr n'auroit pas apperçu ?

DE quelle maniere commandoit-il à la frénésie athénienne , qui avoit ses accès & ses boutades , lorsque rien ne délectoit autant les citoyens que la satire du jour , qu'ils la savoient par cœur & qu'ils la récitoient partout comme un chant de victoire ?

DANS le tems de la guerre du Péloponnese , commandoit-il que jamais fâcheuse nouvelle ne parvint à la porte du *Dipylon* , où étoit la belle promenade ? Et lorsqu'on avoit eu quelques revers , ordonnoit-il une nouvelle Pyrrhique ?

AVOIT-IL besoin également , pour curer la ville , de la pelle du boueur , de l'œil de l'inf-

pecteur & de la main de l'exempt ? Enfin, étoit-il obligé de porter incessamment la vue sur ce qu'il y a de plus immonde & de plus bas dans l'espece humaine ?

ON voudroit bien savoir tout ce qui se passoit dans la capitale de l'Attique, & dans le beau quartier, fameux par sa loquacité & par des épigrammes plus fines, dit-on, que celles qui se débitoient près du Pyrée.

OR il faut qu'un lieutenant de police de nos jours soit un peu *Grec*. Non-seulement il a affaire aux grecs de profession, qui dans les maisons de jeu accumulent toutes les ruses, & qui vivent aux dépens de la crédulité & de l'inexpérience ; mais il faut encore qu'il ait l'œil ouvert sur ces vilains grecs qui intervertissent un culte déterminé par la nature, & qui, malgré tous les charmes avant-coureurs dont elle a paré les plaisirs légitimes, méconnoissent l'autel & l'hostie.

IL a donc à surveiller des *Grecs* qui ne sont pas Athéniens. Quand les faits sont problématiques, de quelle pénétration n'a-t-il pas besoin pour démêler la vérité, & ne point faire injure à l'homme innocent ? D'un autre côté, le scélérat fait composer son front &

ses discours. Le profond Desfrues ne parut pas coupable dans les premiers instans où il fut accusé.

IL fut une occasion où un lieutenant de police de nos jours se comporta en véritable Athénien. Écoutez.

SUR le point de faire un voyage, un particulier avoit chez lui un capital de vingt mille francs qui l'embarassoit; il n'avoit qu'un domestique dont il se défioit, & la somme pouvoit le tenter. Il alla prier un de ses amis de vouloir bien la lui garder jusqu'à son retour.

QUINZE jours après, l'ami nia le dépôt. Point de preuves : les loix civiles ne pouvoient prononcer dans cette affaire.

IL eut recours au lieutenant-général de police, qui rêva un moment & envoya chercher le dépositaire. Il fit passer l'accusateur dans un cabinet.

L'AMI arrive & soutient qu'il n'a pas reçu les vingt mille livres. Eh bien, dit le magistrat, je vous crois; & comme vous êtes innocent, vous ne risquez rien d'écrire à votre femme le billet que je vais vous dicter. Écrivez.

MA chere amie, tout est découvert ; je suis puni si je ne restitue ce que tu fais. Apporte la somme ; ce n'est qu'en venant vite à mon secours que je sortirai d'embarras , & que j'obtiendrai mon pardon.

Ce billet , ajouta le magistrat , va pleinement vous justifier. Votre femme ne pourra rien apporter , puisque vous n'avez rien reçu ; & votre accusateur sera débouté.

LE billet fut envoyé ; la femme effrayée accourut avec les vingt mille livres.

AINSI le lieutenant de police peut suppléer journellement à l'imperfection & à la lenteur de nos loix civiles ; mais il doit user de ce rare & beau privilege avec un extrême circonspection.

Je ne voudrois pas être lieutenant de police ; mais si je pouvois savoir la moitié de ce qu'il fait , suivre la moitié de ce qu'il voit , assister à plusieurs de ses opérations , comme je serois plus avancé dans la connoissance du cœur de l'homme , & combien mes opuscules y gagneroient !

QUAND Bacon eut fait son traité sur le cœur humain , & qu'il l'eut intitulé *de Speculacâ* (de la caverne ,) il se servit d'une image

effrayante. Je suis trop sûr, hélas ! qu'elle ne manque point de justesse aux yeux d'un lieutenant-général de police. Quel abîme profond, obscur & tortueux ne faut-il pas qu'il fonde, & presque à chaque instant !

CHAPITRE LXXXVI.

Athènes rétablie.

QU'ENTENDS-JE ! Quoi ! Athènes renaîtroit sous la main vivifiante d'un digne empereur, sous celle d'une impératrice à jamais célèbre, & dont toutes les idées sont marquées au coin de la vraie grandeur ? Quoi ! un projet neuf, vaste & sublime, rendroit aux orateurs, aux historiens, aux philosophes, aux poètes leur antique patrie ? L'univers reverroit Platon & Alcibiade, Anacréon & Périclès ? La liberté dirigeant son vol vers ces belles contrées, où tous les arts ont germé comme sur leur sol natal, nous permettroit de rire tout à notre aise des Philippe de Macédoine, & d'écouter encore Démosthènes ?

VITE, mes amis, embarquons-nous ; allons sous le ciel fortuné où l'esprit est vif & fin,

ingénieux & profond. Nos Archontes venus du Nord, ont encore la glace aux talons ; ils ne savent pas répondre à nos bons mots ; ils font la guerre à nos brochures. Retournons, nous favoris des muses, retournons aux lieux d'où nous sommes sortis.

Je me sens un peu Athénien, mes amis. Tout pays où l'on ne cause pas en liberté, est un triste pays, & bientôt tout le reste s'en ressent.

RESAISISSONS la gloire des talens ; rouvrons le séminaire de l'éloquence, de la philosophie, du goût & de la politesse ; montrons à l'univers le peuple qu'il regrette encore. Nous ferons mieux là que dans la ville barbare, où la hache de la sottise coupe les racines de l'arbre des beaux arts ; où l'on veut lier notre langue, fermer notre bouche ; où l'on métamorphose quelquefois en vil carton nos productions les plus ingénieuses.

ADIEU, grossier pays, où le génie est obsédé de mouchards. Je vais respirer l'air pur du Prytanée.

OH ! si les bouquetières d'Athènes avoient avec les fleurs qu'elles vendoient, une ressemblance que les nôtres n'ont pas ; si les cour-

tifannes avoient autant d'esprit que nos filles entretenues sont bornées ; si les vendeuses d'herbes étoient douées d'un tact particulier , qui leur faisoit sentir toutes les nuances d'un dialecte : oh , quel plaisir , mes amis , de pouvoir être libres dans nos propos , de souper avec une Aspasia & de rire de nos pefans persécuteurs , qui prennent tout au sérieux , qui ne savent pas plaisanter avec les gens d'esprit , qui vous envoient des exempts à la mine de Sycophante , au lieu de vous décocher finement un trait spirituel qui vous ridiculise , ce qui leur épargneroit des gages de geoliers !

ALLONS , mes amis , nous avons eu tort de prodiguer nos talens pour ces Visigoths des bords de la Seine , de chauffer le foy & le cothurne pour l'amusement de ces ames froides & ingrates. Enfans des Grecs , reportons dans notre aimable patrie le dépôt égaré des sciences & des arts. Fuyons , dérobons-nous à d'impertinentes entraves ; allons parler la langue d'Homere , de Platon & d'Euripide , & laissons les prohibiteurs avec les livres qu'ils approuvent.

CHANTERA désormais qui voudra sous le

privilege scellé de cire jaune ; je vais trouver la place où le gentil Anacréon faisoit résonner son luth , où Socrate ironisoit ; & les Parisiens ne seront plus pour moi que ce qu'étoient pour les Athéniens les peuples qui végeoient au-delà des colonnes d'Hercule.

GRANDS empereurs, qui voulez tirer les anciennes républiques de la Grece de leur anéantissement & reproduire le peuple qui honora jadis l'univers, sauvez les arts & nous du régime moderne des barbares !

CHAPITRE LXXXVII.

Vinaigriers.

ON les voit dans les rues avec le bonnet rouge & le tablier , roulant la brouette sur laquelle est le baril plein de l'acide salulaire , & criant , *bon vinaigre !* Ainsi fit mon héros *Savalette* il y a cent ans ; & sans moi ce modele des bons peres seroit oublié. Rien n'est plus sain que le bon vinaigre ; & j'aime les gens qui ressemblent au *pere Dominique*. Quand je rencontre la *brouette du vinaigrier* dans les rues , je me dis : & moi aussi je l'ai fait

rouler à ma manière sur tous les théâtres de l'Europe, au grand étonnement des critiques; & maintenant la *brouette* y est naturalisée, comme le coffre doré de Ninus dans *Sémi ramis*. Je l'avois prédit dans la préface de cette pièce. Le bon Pere Dominique, dans son costume & avec son langage paternel, a fait autant de plaisir qu'un autre personnage. L'éloquente brouette est ennoblie de ma façon.

Le vinaigre a des propriétés admirables; le plus simple est toujours le meilleur. Livrez-vous aux acides, mes chers lecteurs, & vous vous porterez bien. Lisez ensuite ma *Brouette du vinaigrier*, que l'envie a attaquée, & aidez-moi à terrasser l'envie.

Ce n'est pas un mauvais métier; *Savalette* & le Comte y ont fait fortune. Tant mieux; car plus cette marchandise sera répandue, mieux nous nous porterons.

MAIS le coryphée des vinaigriers est le sieur *Maille*. C'est le génie le plus inventif en fait de moutardes. Il a su composer quatre-vingt-douze sortes de vinaigres, tant de propriété que de santé. Avant lui il n'en existoit que de neuf espèces. La réputation & l'argent ont récompensé ses travaux, & il jouit aujourd'hui

du titre de vinaigrier distillateur ordinaire du
Roi & de Sa Majesté Impériale.

LES moutardes & les vinaigres du fleur
Maille courent toute l'Europe ; & les envieux
qui ont voulu rabaïsser ma *Brouette*, n'ont
pas la centieme partie de la renommée dont
jouit ce moutardier. C'est que leurs critiques
ne sont pas aussi fines que ses moutardes,
& ne mettent pas comme elles le lecteur en
appétit.

LE fleur *Maille* est encore cher aux dames.
Il a composé des vinaigres particuliers à leur
usage. Les demoiselles connoissent le nom &
la boutique du fleur *Maille* ; & si elles n'en
parlent pas, elles n'en ont pas moins dans le
cœur un petit sentiment de reconnoissance.

O Paris, tu renfermes tout ce que l'art
peut créer de plus séduisant & de plus utile !
& la beauté qui veut réparer & conserver ses
charmes, achete dans la même matinée un
bonnet élégant & le vinaigre réparateur.



CHAPITRE LXXXVIII.

Le Fat à l'Angloisc.

C'EST aujourd'hui un ton parmi la jeunesse de copier l'Anglois dans son habillement. Le fils d'un financier, un jeune homme dit de famille, le garçon marchand prennent l'habit long, étroit, le chapeau sur la tête, les gros bas, la cravate bouffante, les gants, les cheveux courts & la badine. Cependant aucun d'eux n'a vu l'Angleterre, & n'entend un mot d'anglois.

Tout cela est fort bien, parce que ce costume exige de l'uni & de la propreté. Mais quand vous venez à raisonner avec ce foidisant Anglois, au premier mot vous reconnoissez un ignorant Parisien. Il dit qu'il faut prendre la Jamaïque; & il ne sait pas où la Jamaïque est située; il confond les grandes Indes avec le continent de l'Amérique. Il s'habille comme un habitant de la cité de Londres, marche la tête haute, se donne les airs d'un républicain; mais gardez-vous d'entrer en conversation sérieuse avec lui, car

vous ne trouverez pas plus de lumieres dans sa tête, que dans celle d'un huissier-audien-
cier au Châtelet de Paris.

REPRENDS, mon jeune étourdi, reprends ton habillement françois ; mets des dentelles ; que ta veste soit brodée ; galonne ton habit ; fais toi coiffer à *l'oiseau royal* ; porte un petit chapeau sous le bras , deux montres avec leurs breloques. Ce n'est pas assez de prendre l'habit des gens, pour en avoir l'esprit & le caractère. Retiens ton costume national, il te sied ; c'est sous cette livrée que tu dois parler sans rien dire ; déraisonner agréablement sur tout , & étaler les graces de ta profonde ignorance.

NE prendrons nous jamais des Anglois que l'habit ? Ils ont des fats ; mais leur fatuité tient à l'orgueil , & les nôtres n'obéissent qu'à une puérile vanité. Ils ont des hommes vicieux ; mais ils le sont là moins qu'ailleurs , parce qu'en tout autre país ils se verroient obligés de faire les hypocrites. Enfin , ils ont des voleurs ; mais ces voleurs ont une ombre de justice : ils ne vous dépouillent pas entièrement ; ils partagent ; ils ne font pas couler le sang comme le voleur François. Qu'il me tarde

tarde d'être volé à l'angloise ! Mais nos voleurs de grands chemins ne sont guère plus avancés que nos fats modernes , prétendus imitateurs des mœurs britanniques.

LES marchands mettent sur leurs enseignes , *magasins anglois*. Les limonnadiers , sur les vitres de leurs cafes , annoncent le *punch* en langue angloise. Les redingottes de Londres , avec leurs triples collets & leur camail , enveloppent les petits-maitres. Les petits garçons ont les cheveux ronds , plats & sans poudre. On voit le pere sortant de son hôtel vêtu de gros drap , trotter à l'angloise , le dos courbé. Il y a long-tems que les femmes sont coiffées en chapeau élégant , dont la mode nous est venue des bords de la Tamise. Les courses de chevaux établies à Vincennes , rappellent celles de Newmarket. Enfin , nous avons les scenes de Shakespeare , qui mises en vers par M. Ducis , font le plus grand effet.

AINSI nous n'avons plus tant de peur de nos ennemis. Nous voilà familiarisés avec les formes que nous rejetions avec hauteur & dédain il y a trente années. Mais avons-nous pris ce qu'il y avoit de meilleur ? Ne nous resteroit-il pas à adopter tout autre chose

que le *punch*, les *jokeis*, & les scènes du grand Shakespeare !

CHAPITRE LXXXIX.

Inscriptions.

TOUTES sont en latin ; & d'où viennent les raisons qui propagent cette coutume absurde ? Approche , pédant en *us* ; dis-moi ce qui te porte à vouloir proscrire , même pour les monumens publics , la langue nationale ? *La langue latine a plus de précision.* Soit. Eh bien , l'inscription sera un peu plus longue. Pourvu qu'elle soit bonne & intelligible , qu'importent quelques syllabes alongées ? *La langue latine durera plus que la langue française.* Qu'en sais-tu , pédant ? Qui te l'a dit ? Comment oses-tu affirmer ce qui se passera dans mille ans ? Et pour qu'un savant du quarantième siècle puisse lire facilement ton inscription , faut-il que les trois quarts d'une ville ne sachent point ce qu'on a voulu leur dire ? Vois ce beau vers , qu'on pourroit graver sur le piédestal de la statue de Henri IV :

Seul roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire.

FAIS mieux ; va , le style lapidaire sera toujours admirable quand il énoncera quelque idée saine & lumineuse.

L'ACADÉMIE françoise a mis ce beau vers au bas du buste de Moliere , placé dans la salle où sa qualité de comédien l'empêcha d'être admis.

Rien ne manque à sa gloire , il manquoit à la nôtre.

Lis à Saint - Eustache l'épistaphe du brave Chevert ; elle est recommandable par sa noble hardiesse.

*Sans ayeux , sans fortune , sans appui ,
Orphelin dès l'enfance ,*

*Il entra au service à l'âge de onze ans ;
Il s'éleva malgré l'envie à force de mérite ,
Et chaque grade fut le prix d'une action
d'éclat.*

*Le seul titre de maréchal de France
A manqué , non pas à gloire
Mais à l'exemple de ceux qui le prennent
pour modele.*

Et bien , ces lignes de d'Alembert ne disent - elles pas mieux que n'auroit pu dire un régent de college dans une langue morte ?

Parmi tant d'autres que je pourrois citer, lis encore celle-ci au pied de la statue de Louis XV, à Rheims; il ne s'agit au reste que de l'expression.

De l'amour des François éternel monument,
Instruisez à jamais la terre,
Que Louis dans nos murs jura d'être leur pere,
Et fut fidele à son serment.

MAIS tout pourroit s'arranger encore. Sur le côté de la plaque tournée vers l'œil des citoyens, seroit l'inscription françoise; & derriere, l'inscription latine, pour le savant antiquaire qui viendroit la lire dans douze cents années. Ainsi tout le monde seroit content. Permis même aux amateurs du grec de graver aussi leurs mots; mais toujours derrière la plaque.

COMME six cent mille citoyens, faisant des maisons, des bas, des fouliers, & pétrifiant le pain que mangent messieurs les savans, n'ont pas eu le loisir d'aller au college, il faut que les latinistes aient de leur côté la complaisance de leur laisser l'usage de leur langue maternelle, & de ne pas mettre sous les pieds d'un roi, un latin qu'il n'a ja-

mais compris ; car il ne pourroit pas expliquer lui-même ce qu'on dit à sa louange.

VOICI un invalide qui s'avance sur une jambe de bois ; il a perdu un bras à la bataille de Fontenoi ; il s'approche de la statue du monarque pour lequel il a versé son sang. Il fait lire ; mais il ne peut plus reconnoître le nom de la célèbre bataille où il fut blessé & vainqueur. Le cruel latiniste lui a enlevé une grande satisfaction, & presque un dédommagement.

QUOI ! jamais rien pour le peuple ! Il fera constamment étranger à toutes les jouissances de l'esprit & de l'ame ? Un porteur d'eau, à la fontaine, tandis que son sceau se remplit, regardera bouche bée deux vers latins. La patrie n'aura pas voulu communiquer avec lui, même à la fontaine. Il auroit pu retenir une inscription françoise ; en faire un motif de consolation dans ses travaux journaliers. Les pédans veulent qu'il n'entende jamais un mot consolateur ; qu'il passe dans le monde avec le chagrin d'avoir vu jusqu'aux monumens publics repousser ses interrogations, & user avec lui d'un langage superbe & inintelligible.

DES inscriptions choisies & semées à propos dans la ville, pourroient former un cours de morale & graver dans l'esprit du peuple des maximes courtes à l'usage de la vie. Mais les pédans, avec les vieux levains des siècles passés, ont gâté la bonne pâte nouvelle. Ils ont ôté aux cantiques offerts à la Divinité l'expression vulgaire qui les rendoit touchans, & j'ose le dire, sacrés. Ils ont chargé la peinture des fastes de la mythologie. Voilà l'ouvrage des pédans, & voilà ce qu'engendre la procession gothique du recteur, lorsque traînant dans les rues de Paris les vieux lambeaux des siècles barbares, & en faisant orgueilleusement parade, il croit, en présidant les quatre facultés, marcher à la tête des sciences humaines.

ON échappoit jadis à la potence en s'écriant au pied de l'échelle : *sum clericus* ; mais aujourd'hui que l'on pendroit le plus fameux latiniste de l'université tout comme un garçon ferrurier, ce beau privilège anéanti, je ne vois pas ce qui oblige les suppôts des colleges à vouloir graver sur nos monumens un idiôme mort. Seroit-ce pour

mieux voiler ainsi le vide & la petitesse de leurs idées ?

CHAPITRE XC.

Sentences de police.

ON a affiché dernièrement une sentence de police, qui condamnoit un cabaretier à une amende, pour avoir fait manger aux Parisiens de la chair d'âne pour du veau. La sentence ajoutoit, *comme coutumier du fait.*

ON a été obligé de préposer des hommes pour ensevelir les chevaux, parce que plusieurs aubergistes venoient couper une tranche de cheval, & la vendoient pour du bœuf dans les gargottes qui peuplent les fauxbourgs.

ON feroit un extrait curieux des diverses ordonnances rendues par la police; on verroit qu'il y a une infinité de petits & incroyables délits, qui ont un caractère de nouveauté, d'audace & de bizarrerie.

C'EST toujours après l'accident que vient

la loi réparatrice. Le jeu subit d'une décoration ayant accroché le jupon d'une comédienne & coupé son rôle, il s'ensuivit une ordonnance de police, qui enjoit à toute actrice ou danseuse de ne paroître sur les planches d'aucun théâtre sans caleçons.

L'ACTRICE qui joue le rôle grave de Mérope ou d'Athalie, n'en est pas plus dispensée que celle qui bondit & fait des cabrioles au-dessus des têtes pressées du parterre. Cette loi s'étend depuis la salle de l'opéra jusqu'à la loge du *grimacier*.

LA tragédienne superbe, sous ses majestueux habillemens, & déjà respectable par elle-même, doit encore se munir de ce voile caché contre les accidens ignorés & imprévus, ainsi que la saltinbanque de chez *Nicolet*, pour qui ce vêtement n'est pas une précaution superflue.

EXCEPTÉ les actrices, les Parisiennes ne portent point de caleçons; ils sont d'usage dans des pays plus froids. S'ils étoient adoptés à Paris, nos femmes délicates, qui aiment à courir par-tout, se préserveroient d'une infinité de maux que le froid & l'humidité leur occasionent.

CHAPITRE XCI.

Baptêmes.

QUAND un enfant est né, il faut le baptiser. La loi veut que ce soit dans les vingt-quatre heures. Le baptême d'un enfant exige la présence d'un parrain & d'une marraine; ce qui ne laisse pas quelquefois d'être embarrassant pour le pere. Il vous sollicite avec un air un peu honteux; car c'est une petite corvée dont on se passeroit bien. On l'impose aux plus proches parens, quand on n'est pas brouillé avec eux. En général, le tems du compérage est passé.

LE parrain donne des dragées à la marraine, & les baptêmes tournent au profit des confiseurs de la rue des Lombards, qui doivent avoir un respect particulier pour ce premier sacrement de l'église.

LA sage-femme ne manque pas de dire à l'accouchée, en emportant l'enfant pour le baptême : *madame, d'un payen nous allons faire un chrétien.* Hélas ! ce pauvre enfant

n'est rien ; on le sauve de l'enfer sans qu'il s'en doute.

PLUSIEURS riches , pour abrégér , font aujourd'hui comme les plus pauvres ; ils prennent le bedeau de la paroisse pour parrain , & la mendiante au tronc pour marraine. Un gueux à qui l'on donne un écu va répondre devant le prêtre de la croyance de M. le marquis.

LA sage - femme couvre le nouveau-né d'une tavayole. Tous vont à l'église sous le même costume.

TOUT parrain doit réciter *le credo*. Sur cent , quatre-vingt-dix-huit ne le savent plus. Le prêtre , pour ne pas donner auprès des fonts baptismaux le spectacle journalier de catholiques ne sachant plus leur symbole de foi , permet qu'on le dise tout bas.

UN baptiseur plus difficile , exigeant d'un parrain que le *credo* fût récité à haute & intelligible voix , le parrain répondit : *j'en ai bien retenu l'air ; mais j'en ai oublié les paroles.*

LE prêtre verse de l'eau froide sur la tête de l'enfant : ce qui n'est pas toujours sans inconvénient. On lui met ensuite un grain

de sel dans la bouche : quelquefois ce grain de sel se trouve trop gros ; ce qui fait crier l'enfant ; il devient violet. Le sel étant superflu pour l'effet du sacrement , c'est aux naturalistes à juger si un gros grain de sel, dans une petite bouche , ne pourroit pas être dommageable.

APRÈS le baptême vient toujours une collation. Chargé d'un enfant de plus , le petit bourgeois n'en boit pas moins , tandis que le nouveau-né , remis entre les mains d'une nourrice , part pour la campagne. Le pere & la mere ne le reverront que dans deux ans ; & l'enfant fuyant alors leurs embrassemens , se rejetera sur le sein de la païsanne dont il aura sucé le lait.

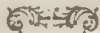
LE baptême est une cérémonie très-importante ; il donne lieu à un acte civil , qui déterminera l'existence , le rang & la fortune d'un individu. Il sera obligé de reproduire cet acte baptistaire dans toutes les circonstances de sa vie. La moindre transposition , la moindre erreur peuvent avoir des conséquences infinies. Il faut beaucoup de formalités pour redresser une erreur dans un pareil

acte; on ne sauroit donc y apporter trop d'attention.

QUAND on s'est trompé sur le sexe de l'enfant, il faut malgré toute l'évidence de l'erreur, recourir encore à l'autorité pour redresser l'acte.

S'IL est touchant de voir sur les registres de la paroisse le nom du fils du roi régnant, placé à la date du jour de sa naissance & couché entre deux noms obscurs, ce qui rappelle l'image de l'égalité des enfans des hommes; on ne voit pas avec le même intérêt la layette du Dauphin, apportée en pompeuse cérémonie à Versailles par le nonce du pape, & le tambour battre aux champs; la maison du roi sous les armes, pour recevoir au passage des langes bénis du nouveau-né, frappe beaucoup moins que le registre où le monarque a inscrit son fils, comme le frere de celui qui naquit la veille.

O combien il dépendroit, avec des usages simples & éloquens, d'instruire à la fois les princesses & les sujets, de concilier leurs idées, & de donner respectivement à leur ame des conceptions justes & grandes!



CHAPITRE XCII.

Faillites.

Ce délit contre la société s'accroît parce qu'il est impuni. En se multipliant, il a banni la confiance du commerce.

QUELLES sont les causes qui font des faillites une espèce de jeu qu'on renouvelle plusieurs fois ? c'est qu'il existe des hommes qui possèdent la science funeste de préparer, de conduire & de terminer une faillite de la manière la plus avantageuse pour le débiteur. Ces hommes ont l'adresse pervers de présenter le négociant qui a manqué sous les dehors intéressans d'un commerçant malheureux : ils exagèrent ses pertes & lui créent des recouvremens imaginaires, pour en imposer à la crédulité & à la bonne foi de ses créanciers.

LE débiteur, de son côté, commence par jouer le rôle d'un homme délicat, réduit au désespoir d'être forcé de manquer à ses engagements. Il prodigue l'éloquence captieuse ; il fait entrevoir qu'en venant à son secours, en lui donnant du temps, en lui faisant quel-

ques remises , il conservera aux créanciers leur propriété.

Le but de ses démarches est de préparer une assemblée générale , dans laquelle on réunit une multitude de créanciers. Les états les plus disparates sont tout étonnés de se trouver ensemble. Le marchand de chevaux & la marchande de modes tiennent en main leur mémoire , tandis que le gros traiteur à côté du bijoutier demande la préférence.

Le débiteur ne se trouve point à cette féance ; il laisse les créanciers évaporer leur feu , & lui prodiguer les épithètes honorables qu'il mérite.

L'ORATEUR qu'il a choisi se leve , calme les esprits courroucés , pérore , harangue , fait l'éloge du débiteur , vante sa probité. Dans l'assemblée tumultueuse se trouve un créancier qui s'annonce sous les apparences importantes d'un homme ruiné ; il a la fureur dans les yeux , & l'injure à la bouche. Il commence par tonner contre les banqueroutes. Lorsqu'il a échauffé les esprits par des tableaux qui annoncent qu'il faut prendre un parti violent , il s'interrompt brusquement , & changeant de

ton , il dit d'une voix basse & dissimulée : oui , messieurs , je vous le répète , il ne faudroit aucune pitié contre ces débiteurs qui ruinent le commerce & lui portent chaque jour des coups si terribles. Cependant , messieurs , je dois vous observer que la marche qu'il faut suivre pour arriver à ce but effrayant est longue , incertaine & dispendieuse. On expose les débris de la fortune du débiteur à être dévorés par les frais & l'on doit craindre d'être forcé de sacrifier des capitaux utiles à des poursuites douteuses. Je suis donc d'avis , messieurs , qu'il faut préférer un arrangement à un procès.

QUELQUES créanciers indignés crient qu'il faut dénoncer le coupable à la justice ; mais comme ce n'est pas le nombre des suffrages qui l'emporte , & que trois hommes qui se montrent créanciers de sommes qui excèdent le total des trois quarts de la banqueroute , sont préférés à trente particuliers à qui il n'est dû que le quart , ce sont ordinairement trois ou quatre créanciers qui font la loi aux autres.

L'ORATEUR insistant toujours sur les frais considérables de justice , dispose à un accommodement.

APRÈS beaucoup de rumeur, le plus grand nombre signe. Alors le débiteur timide leve une tête audacieuse; on diroit qu'il a fait grace à ses créanciers, en ne leur faisant perdre que soixante pour cent. Quelquefois il demande encore des délais, & les obtient, parce qu'il a su d'avance faire la loi dans les assemblées, en s'associant des complices qui par des actes simulés, se sont rendus maîtres des conditions.

Ce n'est point un roman que nous traçons; ce sont d'affligeantes vérités. Comment l'astuce & la duplicité font-elles venues à bout d'é luder à ce point les précautions du législateur, & de tourner contre la sûreté du commerce une loi humaine dans son origine, mais qui est totalement annulée par la malice & la perfidie?

Nous avons peint le banqueroutier jusqu'au moment du contrat qu'il fait avec ses créanciers; mais le tableau seroit imparfait, si nous ne le montrions pas après cette époque.

Si l'on imagine qu'il sera modeste, qu'une honnête pudeur couvrira son front, qu'une sage prudence déterminera ses actions, on se trompe. On le verra pousser l'impudence & l'oubli

l'oubli de toutes les bienfaisances jusqu'au point d'afficher une dépense plus considérable ; on le verra continuer son commerce , & en étendre même les branches avec une audace téméraire. Plusieurs , après avoir fait une cession générale de leurs biens , sont montés le lendemain dans un carrosse , ont pris un hôtel somptueux à la ville , & une maison délicieuse à la campagne. Un spectacle aussi révoltant s'offre tous les jours dans la capitale. Et quelle est la cause funeste de ce scandale public ? il n'y en a point d'autre que celle que nous avons dévoilée ; l'extrême facilité de faire une banqueroute lucrative , en la combinant & en la faisant conduire par des hommes exercés à soutenir le débiteur infidèle.

COMME le ministère des procureurs , des avocats , intervient dans ces discussions juridiques , & qu'il se fait une grande consommation de papier timbré , ces sortes d'affaires s'allongent , & les officiers de la chicane prélèvent leur dû sur la masse des créanciers. C'est une bonne aubaine pour eux , & ils feroient très-fâchés que les faillites fussent plus rares.

LE commerce a besoin d'une loi nouvelle ; vu le raffinement de la cupidité & le génie de la mauvaise foi ; il la faudroit simple , sévère & irréfragable. C'est une honte , c'est une tache nationale , que de voir la confiance particulière incessamment lésée ; elle ne pourra renaître qu'après que le législateur aura sévi contre des manœuvres infames & journalières , qu'on ne prend pas même souvent la peine de couvrir d'un voile , & que les magistrats , enchainés par le code , sont dans l'impuissance de punir.

Si les négocians malheureux , que des circonstances cruelles ont mis dans la triste nécessité de faire faillite , ont droit à quelque pitié , il n'en est pas ainsi du débiteur rusé , & il y auroit des regles sûres pour le reconnoître & le livrer à toute la rigueur des loix. Mais elles ont tellement molli , que le plus grand frippon combat l'infamie avec un front arrogant , & souvent il triomphe.



CHAPITRE XCIII.

Courtiers.

QUI pourroit nombrer la foule de ces ministres de l'usure, qui courent toute la ville pour découvrir & reconnoître ceux qui sont tourmentés par des besoins pécuniaires ? Leur métier est de faire prêter de l'argent, & leur premier mot est toujours qu'ils n'ont point d'argent.

LA moitié des Parisiens brame après l'espece monnayée : où est-elle ? Il y a trente fois plus de papier que d'argent. Comment rafraichir une terre perpétuellement altérée ? Les courtiers sont ceux qui portent l'arrosoir ; ils savent où puiser. Infatigables commis des agens de change & des capitalistes, ils rient de votre détresse, & songent à en tirer tout le parti possible.

L'HOMME qui vous propose de l'argent a l'air have, famélique ; il porte un habit usé. Il est toujours las ; il s'assied en entrant ; car il arpente dans un jour tous les quartiers de la ville, pour faire correspondre les ven-

tes & les achats , & pour lier les fréquens échanges de différentes marchandises.

Vous livrez d'abord entre ses mains vos billets ou lettres de change. Il sort : toute la clique des courtiers les aura scrutés en moins d'une heure. Alors il reviendra vous offrir une pacotille de bas , de chapeaux , de galons , de toile , de soie crue , de livres ; il vous amenera jusqu'à des chevaux. C'est à vous de métamorphoser ces objets en argent. Vous voilà tout-à-coup chapelier , bonnetier , libraire , ou maquignon.

NOMBRE d'exemplaires de l'Encyclopédie , *cordes sur balle* , circulent dans les affaires ; & un jeune homme , pour mettre une fille d'opéra dans ses meubles , commerce des ballots de science , sans connoître autre chose du volumineux dictionnaire que son titre. Un autre reçoit des tonneaux de vin , & n'a point de cave.

VOILA donc votre billet payé en marchandises. Vous obtenez quelquefois un quart en argent ; & le même courtier , auquel vous êtes obligés de recourir , est encore l'homme propre à vous débarrasser des marchandises qui vous pèsent.

Nouvel agiotage qui réduit bientôt votre billet au tiers de sa valeur.

LE courtier, après vous avoir prouvé que son entremise vous a été fort heureuse, vous demande, outre vos pertes, un louis d'or sur mille livres; parle de sa conscience & s'en va.

CES courtiers se rencontrent sur le pavé qu'ils battent incessamment, s'accostent, parlent sur le bord des allées, & se donnent mutuellement des clartés vigilantes sur le degré de nécessité où sont réduits les emprunteurs, ainsi que sur leurs ressources présentes ou futures.

ILS entrent par-tout; chez le pauvre auteur qui veut négocier un billet de libraire, & qui voit le courtier rire & secouer la tête à cette signature; & chez la belle dame qui s'est oubliée la veille au fallon de Marly, & qui les supplie presque à mains jointes de venir à son secours.

IL faut entendre leurs réflexions plaisantes; on est tenté d'en rire, malgré qu'on enrage. Voilà que l'auteur reçoit une caisse de quincaillerie, & que l'on donne à la belle dame huit cents aunes de drap; il faut que le poète pacifique vende des lames & des couteaux,

& que la belle dame demande à tout son voisinage , *qui veut habiller des domestiques ? j'ai du drap.*

LE marquis de **** faisant des affaires de cette nature, on lui alloua un magasin complet de bierres pour ensevelir les morts ; de sorte que pendant trois mois , il vendit au rabais à toutes les fabriques de Paris des cercueils de toute grandeur. Le débit étoit sûr ; & plus d'un affamé d'argent ne demanderoit pas mieux que de rencontrer une pareille pacotille.

QUAND l'emprunteur lâche sa lettre de change , le courtier ne lui en donne point de reconnoissance. Le courtier ne vole jamais le billet en entier ; il ne fait perdre que les deux tiers ou les trois quarts. Mais le gain n'est pas pour lui , il est pour des usuriers au front voilé. Il a soin de vous en avertir , sans les nommer : ce qui l'enhardit à donner à ses opérations particulières le caractère de la plus haute impudence. Il ne rougit point , il sourit , & vous traite assez familièrement , qui que vous soyez , pendant que vous avez besoin de son office.

PLUS vous criez famine , plus leur joie augmente. Le confrere accuse son camarade , quand

il n'a pas été assez adroit , & que ses friponneries sautent aux yeux ; & le lendemain celui-ci vous enveloppe dans un artifice de création toute nouvelle. Il y a de grands coups de maître en ce genre.

CONNOISSANT bien la marche des affaires de commerce & leurs formes juridiques ; c'est avec ces mêmes formes qu'ils enlacent tous ceux qui veulent réaliser du papier en argent. Vous auriez vingt procès contre eux que vous les perdriez tous. Quand l'escroc veut joûter avec eux , l'escroc est défarçonné. On en a vu cependant qui les ont fait tomber dans le piège ; mais c'est un exemple presque unique & cité éternellement parmi eux , qui doit préserver d'une pareille erreur trois générations consécutives de courtiers.

CHAPITRE XCIV.

Notre - Dame.

QUEL est l'architecte Goth qui a tracé le plan de cet édifice très-ancien ? N'avoit-il pas un génie hardi , & ne sentez - vous pas

en entrant dans cette église, que l'étendue & la majesté du monument vous frappent beaucoup plus que les proportions régulières & délicates de nos temples modernes ?

La figure colossale de saint Christophe frappe d'étonnement au premier coup-d'œil.

La Chapelle du *damné* fait réciter l'histoire de ce prédicateur célèbre, de plus chanoine de *Notre-Dame*, qu'on croyoit mort en odeur de sainteté, & qui tandis qu'on récitait pour lui l'office des morts, fortit la tête de la bierre, & cria : *je suis damné !*

En bien, cette histoire ne vous pénètre-t-elle pas d'effroi ? N'est-elle pas composée d'une manière pathétique ? Quand elle est récitée dans ce monument vaste & majestueux, dans un demi-jour imposant, en présence de saint-Christophe, ces objets me semblent parfaitement d'accord. Je suis ému profondément : j'ai du plaisir à voir la haute statue, à entendre, sous ces voûtes élevées, l'histoire du chanoine qui se releva trois fois de son cercueil, pour dire : *je suis jugé par le jugement de Dieu. . .* L'auditoire pâlit.

Si le *bourbon*, un instant après, vient à sonner, c'est encore une sensation forte que

je reçois. Là tout est grand. Je monte aux tours, je domine la grande ville, je n'aperçois plus cette capitale que comme un amas confus de décombres. Oh, que de ce point de vue élevé ce vaste Paris a une physionomie particulière ! Il exhale la fumée, & il semble me dire, *tout est fumée.*

L'EMPREINTE gothique de l'édifice, le portail noirci, les cloches énormes, les escaliers tortueux, les antiques vitraux, la sculpture rongée, tout me fait retrogarder dans les siècles écoulés. Je redescends, je me promène, je ne puis plus quitter les dehors ni les dedans de ce temple auguste. Je repasse vingt fois devant ces objets vastes & mélancoliques ; & quand la musique du chœur se mêle au son majestueux des cloches, que le cul-de-jatte, gardien du bénitier, m'allonge une longue perche pour me donner de l'eau bénite, tout me paroît dans une proportion égale ; & mon ame plus élevée, prie Dieu de meilleur cœur dans l'église *Notre-Dame* que dans tout autre temple.

J'AI vu avec regret qu'on avoit reblanchi cette église, qui me plaisoit beaucoup mieux lorsque ces murailles portoient la teinte vé-

néral de leur antiquité. Ce demi jour ténébreux invitoit l'ame à se recueillir ; les murs m'annonçoient les premiers jours de la monarchie. Je ne vois plus dans l'intérieur qu'un temple neuf ; les temples doivent être vieux. Je ne me console qu'en voyant les tours , saint Christophe , & la *Chapelle du damné*.

OH , les beaux vitraux ! quel effet ! ils brillent depuis des siècles ! O quelle main a placé la pierre que mon œil atteint à peine !

QUAND j'entre dans la grande sacristie , que je vois cet amas d'or & d'argent , ce qui rappelle les trésors du Mexique ; le calice enrichi des grands offices , la crosse , la mitre dont on coiffera la tête de monseigneur l'archevêque qui va bénir le peuple agenouillé en étendant deux doigts , tout cet appareil fait naître une foule d'idées graves & riantes par leur enchaînement.

CEPENDANT monseigneur l'archevêque sort de la riche sacristie , croisé , mitré , & me bénit en passant tout comme un autre. Oh ! je ne donnerois pas cette heure là , où je fléchis le genou avec le peuple , pour la plus belle représentation dramatique.

LES chanoines , les chantres , les bedeaux ,

la musique, la multitude, l'église, le palais archiépiscopal, tout m'arrête ; & dans mon admiration, je demeure le dernier témoin de la cérémonie.

Si je m'occupe à lire les épitaphes, lorsque le temple est désert, je suis encore intéressé. Quarante-cinq chapelles m'offrent en foule des monumens historiques, & je m'arrête devant la tombe de la maréchale de Guébriant, la seule femme qui ait eu de son chef la qualité d'ambassadrice.

De jeunes enfans proprement vêtus & d'une aimable figure, choisis parmi les enfans trouvés, me font admirer les soins de la charité. C'est une nuance touchante, qui adoucit l'empreinte de tant de graves objets.

Non, il m'est impossible de traverser le parvis, sans faire une fois le tour de l'église *Notre - Dame*. J'aime moins *Saint-Sulpice*. L'édifice de *Sainte-Géneviève* est magnifique ; mais ce n'est pas un bâtiment gothique, érigé sous *Childebert I*, & où tous les rois de France & *Charlemagne* font entrés.

Qu'on remette les tableaux, qu'on ne détruise rien du portail & des ventaux,

qu'on n'abatte point Saint-Christophe ; c'est l'ouvrage , nom d'un statuaire , mais d'un maçon. Il me représente mon Shakespeare ; voilà pourquoi je le chéris. Je vois ailleurs assez de belles statues ; mais Saint-Christophe , il est unique.

ON ne finiroit pas , si l'on vouloit parler en détail de cette basilique. Mais que vous importeroit de savoir que les entrailles de Louis XIII & de Louis XIV font là ; qu'on y a découvert les tombes de plusieurs évêques & archevêques , qui ne renfermoient plus que des cendres & du charbon , plus incorruptible que les ossemens des prélats ?

JE vous parlerai plutôt de la châsse de Saint-Marcel , contemporain & ami intime de Sainte-Génévieve.

QUAND on porte processionnellement ces deux châsses , & qu'elles viennent à se rencontrer , la sympathie qui les lioit autrefois agit encore si fortement qu'elles tendent à se réunir ; il faut l'effort de douze robustes porteurs pour entraîner Saint-Marcel , & rompre l'attraction sentimentale. Si l'on ne venoit pas à bout de dompter cette tendance réciproque , les deux châsses viendroient tout-à-

soup à se joindre , & resteroient collées l'une à l'autre pendant trois jours de suite. Quel étonnant privilege a l'amour des saints ! Mais les porteurs , avertis par l'ancienne tradition , ont soin de promener le saint & la sainte à une distance convenable.

Ce récit que fait le peuple dans l'église *Notre-Dame* , n'est pas aussi pathétique que celui de la *Chapelle du damné* ; mais dans son genre , il n'est pas moins précieux. Revenons à des traits historiques.

EN 1728 , lorsqu'on faisoit quelques réparations dans la nef , & que les échafauds étoient dressés , des voleurs s'aviserent d'un expédient pour piller tout à leur aise. Ils choisirent le jour de pâques , comme devant rassembler un plus grand nombre de fideles. Au premier verset du second psaume des vêpres , deux de ces coquins qui avoient trouvé le moyen de monter sur les échafauds les plus élevés , firent tomber quelques moëllons , quelques outils d'ouvriers , renverserent quelques échelles , & crièrent que la charpente alloit tomber. Chantres & fideles interrompirent le verset du second psaume , & pensèrent à se sauver. Mais les portes étoient

qu'on n'abatte point Saint-Christophe ; c'est l'ouvrage , nom d'un statuaire , mais d'un maçon. Il me représente mon Shakespeare ; voilà pourquoi je le chéris. Je vois ailleurs assez de belles statues ; mais Saint-Christophe , il est unique.

ON ne finiroit pas , si l'on vouloit parler en détail de cette basilique. Mais que vous importeroit de savoir que les entrailles de Louis XIII & de Louis XIV sont là ; qu'on y a découvert les tombes de plusieurs évêques & archevêques , qui ne renfermoient plus que des cendres & du charbon , plus incorruptible que les ossemens des prélats ?

JE vous parlerai plutôt de la châsse de Saint-Marcel , contemporain & ami intime de Sainte-Génévieve.

QUAND on porte processionnellement ces deux châsses , & qu'elles viennent à se rencontrer , la sympathie qui les lioit autrefois agit encore si fortement qu'elles tendent à se réunir ; il faut l'effort de douze robustes porteurs pour entraîner Saint-Marcel , & rompre l'attraction sentimentale. Si l'on ne venoit pas à bout de dompter cette tendance réciproque , les deux châsses viendroient tout-à-

soup à se joindre , & resteroient collées l'une à l'autre pendant trois jours de suite. Quel étonnant privilege a l'amour des saints ! Mais les porteurs , avertis par l'ancienne tradition , ont soin de promener le saint & la sainte à une distance convenable.

CE récit que fait le peuple dans l'église *Notre-Dame* , n'est pas aussi pathétique que celui de la *Chapelle du damné* ; mais dans son genre , il n'est pas moins précieux. Revenons à des traits historiques.

EN 1728 , lorsqu'on faisoit quelques réparations dans la nef , & que les échafauds étoient dressés , des voleurs s'aviserent d'un expédient pour piller tout à leur aise. Ils choisirent le jour de pâques , comme devant rassembler un plus grand nombre de fideles. Au premier verset du second psaume des vêpres , deux de ces coquins qui avoient trouvé le moyen de monter sur les échafauds les plus élevés , firent tomber quelques moëllons , quelques outils d'ouvriers , renverserent quelques échelles , & crièrent que la charpente alloit tomber. Chantres & fideles interrompirent le verset du second psaume , & partirent à se sauver. Mais les portes étoient

trop étroites pour la multitude. Pendant ce tumulte, les voleurs travaillèrent dans les poches, pillèrent montres & tabatieres. Les femmes qui avoient les plus belles boucles, furent les plus à plaindre; on leur arrachoit l'oreille & les diamans. Les auteurs de ce coupable stratagème se conduisirent avec une si profonde adresse, qu'on ne put jamais les découvrir.

L'ÉGLISE de *Notre Dame* vit jadis un grand débat entre le parlement & la chambre des comptes, pour le pas & la préférence du rang. C'étoit à la procession solennelle, le jour de l'assomption de la Vierge, instituée par le valétudinaire Louis XIII, lorsque la femme devint grosse après vingt-trois ans de stérilité.

La chambre des comptes fut repoussée en corps & vigoureusement par le parlement en corps. Après plusieurs paroles & voies de fait, ces hommes de robe, à la suite de ce débat, furent trente années sans assister à la procession. Le roi, pour les accorder, fut obligé de séparer leur brigade.

Le premier président de la chambre des comptes, qui fut le battu, est obligé aujour-

d'hui de marcher à la gauche du premier président du parlement ; & il porte encore sur son front l'air humilié de son ancienne défaite. Le peuple le remarque & dit tout haut : *il a la gauche , il n'oseroit faire un pas vers la droite.* Quel insigne revers dans les grandeurs humaines, être battu & céder encore le pas ! Il faut marcher ainsi le 15 août, sous l'œil de tout le public attentif, & sortir queue traînante du chœur par la seconde porte, tandis que le parlement en triomphe fort par la première.

UN grenadier regardant un jour la cathédrale de Paris, s'écrioit : *oh , le beau chêne , le beau chêne ! --- Que dis-tu là ?* lui disoit son camarade. *Rêves-tu ? un beau chêne ? Ne vois-tu pas deux grosses tours , un clocher pointu ? --- Eh , non ,* reprit l'autre ; *c'est un chêne ; regarde , regarde ceux qui mangent journellement le gland de ce bel arbre.* En ce même instant les chanoines fleuris , gros , gras , fourrés , sortoient des vêpres, leurs aumusses sous le bras.

LES actions de grâces que la cour rend à Dieu pour la naissance d'un prince ; pour le gain d'une bataille, pour la convalescence

d'un monarque, enfin pour la paix, se célébrent dans l'église *Notre-Dame*, au son d'une musique bruyante.

LES étendards & drapeaux enlevés aux ennemis, sont suspendus aux voûtes de ce temple. Le peuple appella jadis un général, constamment vainqueur, *le tapissier de Notre-Dame*. Quelle précision énergique dans ce mot !

CHAPITRE XCV.

Le Petit Dunkerque.

C'EST la boutique d'un marchand bijoutier, à la descente du Port-Neuf. Elle étincelle de tous ces bijoux frivoles que l'opulence paie, que la fatuité convoite, que l'on donne aux femmes honnêtes qui n'acceptent point de l'argent, mais bien des solifichets en or, parce qu'ils ont un air de décence.

RIEN n'est plus brillant à l'œil que cette boutique : rien n'est plus triste à la réflexion ; on ne sait si l'on doit sourire ou gémir de

ce luxe puérile. On admire les graces qu'on a su donner à des riens.

Ces superfluités sont les joujoux des grands enfans, & c'est dans ce lieu sur-tout qu'un philosophe pourroit dire : *que de choses dont je n'ai pas besoin !*

De nombreux tiroirs sont remplis de mille bagatelles, où le génie de la frivolité a épuisé ses formes & ses contours. Le prix de la façon vaut dix fois le prix de la matière ? L'or a pris toutes les couleurs ; le crystal, l'émail, l'acier, sont des miroirs taillés en facettes, & les enfantillages de l'industrie délicate sont là sur leur trône. Un homme descend de voiture, entre dans la boutique du bijoutier, & achete des breloques à un tel prix que la moitié auroit suffi pour faire subsister pendant une semaine entière plusieurs familles nécessiteuses.

Nos petits seigneurs prennent des petits bijoux à crédit, les distribuent d'un air de nonchalance ; & ces dépenses de fantaisies excèdent les dépenses nécessaires. Il est triste de voir des sommes considérables offertes à un luxe aussi petit. Dans les premiers jours de l'année, la boutique est remplie d'ache-

teurs ; on y met une garde. Ne faut-il pas pouvoir dire , en étalant une boîte : *c'est du Petit-Dunkerque* ? Chaque année on baptise ces petits bijoux d'un nom particulier & bizarre.

MAIS après avoir gémé en philosophe , il faut rendre justice au goût du maître. Il anime , il dirige les artistes ; il imagine ce qui doit plaire. En donnant la vogue à plusieurs colifichets , il a fait travailler dans la capitale ce qu'on étoit obligé de faire venir à grands frais de l'étranger. La bijouterie a fait plus de progrès , depuis qu'il a mis sous les yeux du public des modèles élégans & variés , qu'elle n'en avoit fait depuis longtemps.

D'AILLEURS chez lui le prix des bijoux est fixe & invariable ; & si la rivalité fait dire aux autres marchands , qu'on paie le double au *Petit-Dunkerque* , c'est la jalousie qui parle. La grace & le fini des bijoux ne les rendent pas là plus chers qu'ailleurs.

VOLTAIRE, lors de son dernier séjour à Paris , se plaisoit beaucoup dans le riche magasin de cette maison curieuse. Il fourioit à toutes ces créations du luxe ; il appercevoit , je crois , une

certaine analogie entre ces bijoux brillans & Ton style.

COMME le luxe change continuellement d'objets , & que les modes varient avec rapidité , les ouvriers du luxe éprouvent des vicissitudes ruineuses , & leur sort est toujours incertain , tandis que celui de l'agriculteur ne l'est pas. Tel colifichet perd de sa faveur , & voilà des hommes qui tombent inopinément dans le besoin.

UN autre jour s'accrédite un nouveau genre : des ouvriers qui mouroient de faim se trouvent dans une abondance imprévue , & suffisent à peine aux demandes des amateurs. Mais ces artisans , soumis aux idées de fantaisie , n'ont que des momens de vogue ; ils ne savent à quel objet s'attacher , pour assurer leur subsistance. Quand le caprice vient à changer , plusieurs ne sont plus en état d'embrasser une profession nouvelle. La pénurie les dessèche , & l'état perd des citoyens dont les bras & la tête sont devenus absolument oisifs.

SI l'on dit que les ouvriers favorisés jouissent à leur tour de la souffrance des autres , & dédommagent l'état de la perte des mal-

heureux, il faudroit pouvoir ajouter que cette abondance fera durable. Mais non ; ils tombent invinciblement dans l'abîme de la misère, ces futilités changeantes exigeant une adresse particuliere. Prisée la veille, nulle le lendemain, cette industrie n'est point applicable à des objets utiles ; elle est trop ou trop peu payée, selon le cours de ces joujoux bizarres. Aussi l'artisan qui connoît lui-même l'instabilité de sa profession, n'ose jamais statuer sur rien, & la population ordinairement ne gagne pas avec lui.

CHAQUE siècle a son moule qui passe de mode. Tout s'y jette ; on le change : les deux siècles n'ont presque plus la même physionomie.

QUI découvrira les chaînons imperceptibles, mais existans, par lesquels nos manieres tiennent les unes aux autres ? Quand les femmes portoient de grands paniers, on forgeoit chez les orfèvres des assiettes d'une grandeur extraordinaire. Les bijoux du Petit-Dunkerque semblent d'accord aujourd'hui avec nos petits appartemens, nos jolis meubles, notre habillement & notre coiffure. Il est donc en tout des rapports secrets, qui ont leur origine & leur liaison.

CHAPITRE XCVI.

Concert spirituel.

ON est si affamé de spectacles à Paris , que le beau monde ne sauroit encore s'en passer dans les jours les plus solennels , marqués par la religion & consacrés par elle aux offices divins.

ON ferme l'opéra le jour du vendredi saint, de pâques, de Noël, de la pentecôte, mais l'orchestre de l'opéra, les chanteurs & les chanteuses vont sur un autre théâtre qu'on appelle *Concert spirituel*, & sous de nouvelles affiches en lettres rouges, débitent toutes les modulations de leur gosier harmonieux. Ils n'ont pas leur habit de théâtre; voilà toute la différence.

ON chante le *Miserere* & le *De profundis* à grand chœur; mais cela ne touche personne, religieusement parlant. Lorsque la même voix qui a chanté la veille le rôle d'Armide ou d'Iphigénie, chante un verset d'un psaume du roi David, le roi David a l'air un peu profane. Quinault & le psalmiste, dans la

bouche de la même actrice , font sourire l'imagination. Tous ces motets deviennent des représentations vraiment théâtrales. On bat des mains , & l'on parle d'un cantique sacré comme d'une ariette dans le goût italien.

QUELQUE aguerri que soit l'observateur aux singulieres contradictions de nos coutumes , il ne se fait pas à l'idée de voir les membres excommuniés de l'opéra chanter sous des parures mondaines , ces psaumes que les prêtres chantent le même jour en habits sacerdotaux dans les temples , où la multitude recueillie se prosterne & adore.

LA chanteuse ne comprend pas toujours le sens des paroles qu'elle profere ; mais elle obéit à la note , & beaucoup de gens n'ont point entendu dans toute leur vie d'autres vêpres que celles qui se disent au *Concert spirituel* par l'organe enchanteur des acteurs de l'opéra.

LES abbés qui s'interdisent scrupuleusement l'*Académie royale de musique* , se permettent le *Concert spirituel*. Par ce moyen ils connoissent la figure , les graces , la voix & le talent des chanteuses , sans avoir scandalisé leur protecteur ; car leur évêque dans son

rigorisme ne sauroit désapprouver le *Concert Spirituel*, puisque le roi David s'y trouve, & que ses vers, accompagnés de la harpe, semblent purifier les levres de l'actrice chanteuse.

CHAPITRE XCVII.

Hôtels nouveaux.

LA belle rue que forment tous ces bâtimens nouveaux ! Que le coup-d'œil en est régulier & magnifique ! Quel est cet hôtel qui s'élève ? Qui doit l'habiter ? c'est un homme qui a laissé mourir dans les hôpitaux une foule de soldats languissans. A côté est l'hôtel d'une courtisane, dont l'adresse a rassemblé une immense fortune. Plus loin est celui d'un homme de cour, qui, pour tout mérite, a broyé le pavé de Versailles, il n'a pas fait sa cour en présence des *batteries*. En face est la demeure de l'homme qui a vendu sa patrie. Ces hôtels si brillans au dehors, recellent des êtres séparés de la multitude autant par leur froide insensibilité

que par leur opulence. Pas un de ces bâtimens qui ne soit cimenté de larmes.

L'UN a fait disparaître des voitures de farine ; l'autre a conduit une légion de commis aux aides. Là est un intendant qui a traité une province comme un pais ennemi.

A qui appartiennent tous ces beaux hôtels ? à des usuriers , à des concussionnaires , à des agioteurs , à d'infatigables agens d'oppression.

COMME la réflexion rend hideux ces hôtels superbes ! Quoi , les beaux arts vont décorer les demeures des ennemis de la patrie ! Ce pavillon qui a l'air d'un temple élevé à l'amour , est destiné à la prêtresse du libertinage ! Cette jolie maison appartiendra à un avide calculateur , dont tous les projets tendent à nous ravir une portion de nos foibles libertés !

TOUTES les fortunes de ces usurpateurs sont grandement établies ; ils en jouissent sans remords.

Architectes , doreurs , peintres & statuaires ,
Accourez , hâtez-vous , Damon veut un palais !
Bronzes , marbres , tableaux , rassemblés à grands frais ,

L'art n'a rien épargné : mais ce lieu détestable ,
A force d'être beau , cesse d'être habitable.

On le montre , on le voit ; mais on n'y loge pas ,
 Et son maître discret s'exile au galetas.
 La table de Damon gémit sous dix services ,
 Tout , l'air , la terre & l'eau , fournit à ses délices.
 C'est un gala de noce , un festin , un banquet ,
 Un superbe hécatombe , & Damon vit de lait.
 De la bibliothèque admirez l'étendue :
 Tous les livres qu'on fit s'offrent à votre vue.
 Les fameux Elzéviros imprimerent ceux-ci ,
 Deromme , en marroquin , couvrit ceux que voici.
 Ceux-là de Baskerville ont illustré la presse ;
 D'autres qui trompent l'œil par une heureuse adresse ,
 Ne sont que du bois peint ; ils lui servent autant.
 Il les montre , il les cite , & chacun semble dire :
 Le bel emploi d'argent. . . si Damon savoit lire !
 Quoi ! déjà vous sortez ? Un moment : il faut voir
 Ce temple fastueux , qu'il nomme son boudoir.
 Avancez , . . De Vénus , voici le sanctuaire :
 Un Amour à la porte , aposté par sa mere ,
 Défend aux indiscrets d'approcher de ces lieux.
 Damon est cependant comme Titon le vieux.
 Au-dedans on respire une riche mollesse ;
 Glaces , tableaux , sofas , tout parle de tendresse ,
 Tout peint la volupté , tout invite aux plaisirs.
 Quel malheur qu'on ne puisse acheter des desirs !

(Anonyme.)

AUCUN philosophe n'a d'hôtel. Rarement
 un nom respecté du public loge dans ces
 magnifiques demeures. Les arts ont travaillé

que par leur opulence. Pas un de ces bâtimens qui ne soit cimenté de larmes.

L'UN a fait disparaître des voitures de farine ; l'autre a conduit une légion de commis aux aides. Là est un intendant qui a traité une province comme un pais ennemi.

A qui appartiennent tous ces beaux hôtels ? à des usuriers , à des concussionnaires , à des agioteurs , à d'infatigables agens d'oppression.

COMME la réflexion rend hideux ces hôtels superbes ! Quoi , les beaux arts vont décorer les demeures des ennemis de la patrie ! Ce pavillon qui a l'air d'un temple élevé à l'amour , est destiné à la prêtresse du libertinage ! Cette jolie maison appartiendra à un avide calculateur , dont tous les projets tendent à nous ravir une portion de nos foibles libertés !

TOUTES les fortunes de ces usurpateurs sont grandement établies ; ils en jouissent sans remords.

Architectes , doreurs , peintres & statuaires ,
Accourez , hâtez-vous , Damon veut un palais !
Bronzes , marbres , tableaux , rassemblés à grands
frais ,

L'art n'a rien épargné : mais ce lieu délectable ,
A force d'être beau , cesse d'être habitable.

On le montre , on le voit ; mais on n'y loge pas ,
 Et son maître discret s'exile au galeas.
 La table de Damon gémit sous dix services ,
 Tout , l'air , la terre & l'eau , fournit à ses délices.
 C'est un gala de noce , un festin , un banquet ,
 Un superbe hécatombe , & Damon vit de lait.
 De sa bibliothèque admirez l'étendue :
 Tous les livres qu'on fit s'offrent à votre vue.
 Les fameux Elzéviros imprimerent ceux-ci ,
 Deromme , en marroquin , couvrit ceux que voici.
 Ceux-là de Baskerville ont illustré la presse ;
 D'autres qui trompent l'œil par une heureuse adresse ,
 Ne sont que du bois peint ; ils lui servent autant.
 Il les montre , il les cite , & chacun semble dire :
 Le bel emploi d'argent. . . si Damon savoit lire !
 Quoi ! déjà vous sortez ? Un moment : il faut voir
 Ce temple fastueux , qu'il nomme son boudoir.
 Avancez. . . De Vénus , voici le sanctuaire :
 Un Amour à la porte , aposté par sa mère ,
 Défend aux indiscrets d'approcher de ces lieux.
 Damon est cependant comme Titon le vieux.
 Au-dedans on respire une riche mollesse ;
 Glaces , tableaux , sofas , tout parle de tendresse ,
 Tout peint la volupté , tout invite aux plaisirs.
 Quel malheur qu'on ne puisse acheter des desirs !

(Anonyme.)

AUCUN philosophe n'a d'hôtel. Rarement
 un nom respecté du public loge dans ces
 magnifiques demeures. Les arts ont travaillé

pour les commodités fastueuses & recherchées de ces hommes nouveaux & dangereux.

D'où viennent ces fortunes rapides qui étonnent ? Comment en dix ou douze années un homme passe-t-il de la misère à la plus extrême l'opulence, & qu'a-t-il fait ? On a vu un courtaut de boutique gagner douze millions, un commis vingt-cinq, un ex-laquais dix-huit, sans compter les fortunes subalternes de six à sept millions, qui sont venues engraisser des hommes de la plus basse extraction, sans que leurs travaux aient honoré ou servi la patrie. Un travail obscur, une science particulière & infernale, voilà ce qui a tout-à-coup décoré & élevé au-dessus de nos têtes ces hommes de néant. *Qui festinat ditari, non erit innocens.*

ENCORE si l'on pouvoit compter quelques fondations utiles, quelque bien fait au public ; ou si leur excessive opulence s'écartoit dans son emploi des puérilités d'un luxe petit & concentré, on leur pardonneroit leurs richesses. Mais non ; ils jouissent seuls ; ils jouissent dans le cercle étroit de quelques parasites. Comme tout leur est venu par le jeu voilé d'un rampant & vil égoïsme, n'attendez

pas que ces insolens millionnaires laissent après eux un monument qui serve à fauver leur nom d'un juste opprobre. Les richesses d'un luxe personnel resteront seules après eux, & feront l'objet d'une oisive curiosité. Aussi leur mort semble soulager l'humanité; elle est ordinairement reçue avec un sourire qui condamne leur vie entière. Quand le magnifique hôtel sera tendu de noir, que tout le clergé de la paroisse formera le convoi, que les sonneurs mettront en branle les grosses cloches, le peuple n'aura aucune réflexion touchante à faire sur le mort. *Il n'a pu emporter son argent dans l'autre monde : voilà les paroles qu'on entendra autour de son cercueil.*

CHAPITRE .XCVIII.

Couvens , Religieuses.

LES couvens sont jugés. Les curiosités excessives, la bigoterie & le cagotisme, l'ineptie monastique, la bégueulerie claustrale y regnent. Ces déplorables monumens d'une

antique superstition font au milieu d'une ville où la philosophie a répandu ses lumières ; mais les murailles de ces prisons sacrées séparent les victimes de toutes les idées régnautes.

QUELQUES directeurs ont droit de contrôle sur l'administration de cet empire. Un mélange adroit de décence & de mondanité les en rend le génie tutélaire.

ON voit d'un côté la plus implicite obéissance , & de l'autre les petiteesses du commandement. Ajoutez ensuite le désespoir du plus grand nombre , la résignation pacifique de quelques-unes , & l'abrutissement d'esprit des plus spirituelles. Là le devoir n'est plus qu'une routine ; on fait le bien par contrainte & sans goût ; on prie sans savoir ce que l'on demande , & l'on se mortifie pour obéir à la règle.

L'HABITUDE adoucit un peu le joug ; mais les imaginations ne sont pas assujéties. On apprend aux novices à craindre le démon , tellement qu'elles désapprennent à aimer Dieu. On leur fait faire par terreur ce qu'elles auroient fait par amour.

LES passions ne dorment pas dans le si-

lence de la retraite ; elles s'éveillent & jettent un cri plus long & plus perçant. Que de larmes secretes ! Les moins infortunées tombent dans une stupeur machinale ; les autres, après s'être abandonnées aux sourdes imprécations du désespoir , meurent à la fleur de l'âge.

Le nombre de ces victimes diminue ; mais qu'il eut été facile de détruire ces prisons tristes ; en reculant l'époque des vœux à vingt cinq ans ! Une loi timide est ordinairement une mauvaise loi.

AUTREFOIS de jeunes sœurs étoient sacrifiées à l'avancement d'un frere au service ; & plus d'une mere coquette voyoit avec déplaisir auprès d'elle une fille qui grandissoit.

ON a tant écrit sur cet abus , que les meres les plus ambitieuses & les plus dénaturées n'osent plus parler de couvent à leurs filles. Celles qui peuplent les monasteres sont des filles pauvres & sans dot.

MAIS les demoiselles y restent jusqu'à ce qu'on les marie ; & quand elles sont femmes elles racontent à voix basse les histoires secretes que tout le monde fait , & les singulieres passions qui y regnent. Ce qu'il y a

d'étrange & d'inconcevable, c'est que cette même mere ne manquera pas d'y mettre un jour sa fille, quoique bien instruite du danger que l'innocence y court.

Je ne fais si les pauvres religieuses étreignent tous les jours leurs dos & leurs épaules à grands coups de discipline; si elles s'éveillent constamment à minuit; si elles regardent leur directeur comme doué d'une science surnaturelle: mais je fais qu'on ne se jette plus aux pieds de ces vertus sublimes, & qu'on a cessé de les admirer.

AINSI les monumens de l'extravagance humaine subsistent, lors même que la raison en a montré les abus & les dangers. Le vœu de virginité, loin d'être une perfection de la nature humaine, entraîne après lui tous les excès qui la déshonorent. Voyez d'un autre côté tous ces moines rubiconds, aux épaules larges, à la taille nerveuse; & jugez de la loi qui élève des grilles, des verroux, des portes pour condamner ces malheureux prisonniers des deux sexes, à des plaintes & à des tourmens qui se renouvellent à la naissance de chaque aurore.

Je n'ai jamais vu une religieuse placée

derrière une grille de fer, sans la trouver souverainement aimable ; il n'y a point d'ornement qui vaille cette guimpe. Ce voile, ces habits lugubres, la mélancolie de leurs regards, qui dément leur parole ordinairement vive & précipitée ; l'impossibilité de changer leur état, le sentiment que tant de charmes sont perdus, & que le soupir de l'amour malheureux sera éternel dans leur cœur ; tout m'attriste devant la barrière impénétrable, que rien ne peut briser. Quand je m'éloigne, je sens avec amertume qu'il n'est point au pouvoir d'un mortel d'adoucir les maux de ces infortunées. Elles ont sans doute quelques jouissances qui leur aide à supporter le fardeau de la vie. Mais tout me dit qu'il n'y a plus de félicité pour elles ; & je répète tout bas ce vers de Lucrece, qu'on est forcé de redire si fréquemment dans les états catholiques :

Quantum religio potuit suadere malorum !

Si les vocations ne sont plus forcées, la séduction a toujours lieu dans les cloîtres, pour conduire l'inexpérience aux vœux monastiques & éternels.

VOICI un fait singulier , arrivé à Paris
en 1773.

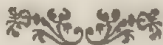
UN pere voulant marier sa fille qu'il avoit mise dans un couvent pour y recevoir sa premiere éducation , éprouva l'opposition la plus décidée. Il reconnut sans peine l'inspiration des filles indiscrettes & pieuses qui l'avoient élevée. Il ne permit pas qu'elle retournât dans ce couvent , & se chargea du soin de guérir cette grande aversion pour le monde , & de lui faire perdre le goût pour le voile. Deux jours après il reçut la lettre suivante :

„ DIEU , à qui tout appartient , Souverain
„ de l'univers & de toutes créatures , Juge
„ des vivans & des morts.

„ Écoute , impie , les paroles de ton Dieu.
„ Si tu les méprises , je commande à l'ange
„ exterminateur de te frapper avant la fin
„ de l'année. Oses-tu préférer ta fortune au
„ salut de ton ame , & satisfaire tes vues
„ ambitieuses en allant contre mes volontés ?
„ Ne fais-tu pas que tous les biens sont dans
„ ma main puissante , & que je les distribue
„ selon qu'il me plaît ? Ta fille est à moi ,
„ sa volonté & son être m'appartiennent. N'es-

» tu pas trop heureux que je la range parmi
» mes épouses pacifiques , & que je consente
» à ce qu'elle defarme , par ses prieres , ma
» justice irritée ? Tes crimes ont mérité les
» plus grands châtimens , & mon bras est
» encore suspendu. C'est son innocence &
» ses larmes qui ont arrêté ma vengeance ;
» c'est le lieu qu'elle habite qui a fléchi mon
» courroux. Si tu oses balancer la vocation
» qui l'appelle vers moi , tremble : mon bras
» va se baïsser & te percer dans ma colere. »

LE pere vit bien que Dieu n'avoit pas écrit une pareille lettre ; il méprisa assez le fanatique qui l'avoit forgée pour ne pas daigner en faire la recherche. Il maria sa fille à un militaire aimable , qui lui fit perdre le goût de la retraite. Le pere vit encore & embrasse dans la joie de son cœur les enfans de sa fille qui , au lieu d'être l'épouse stérile de Jésus-Christ , fait une excellente mere de famille.



CHAPITRE XCIX.

Portrait d'une Abbessé.

TOUTES les passions se sont calcinées dans son sein, & il en est résulté une masse froide & insensible. La succulence des aliments a énervé son ame & enveloppé toute sa sensibilité. Elle ne sent point les peines de celles qui souffrent sous sa regle. Le calme de la froideur s'est étendu sur sa ronde face unie; elle est devenue lisse & dure comme le bois qui forme le tour du couvent. Elle commande, elle tourmente; voilà sa grandeur & sa volupté.

LE grade où elle est parvenue ne fera qu'ajouter à cette pétrification morale, qui lui donne l'air du repos, & peut-être enfin le repos même.

QUAND à celle chez qui l'embonpoint n'a point étouffé les passions actives, elle est maigre & jaune; le feu sombre de ses regards annonce que du fond de son cloître elle voudroit tout remuer & tout agiter dans le monde. Elle s'y promene sans cesse; elle

fait transpirer au-dehors toutes les petites tracasseries, afin que le monde revienne à elle; & avec les mots d'ordre, de religion & de zèle, les prélats sont forcés d'abaisser leurs regards sur les murailles qu'elle habite. L'affaire dont elle se mêle devient tout-à-coup embrouillée, & il ne faut qu'une heure de conversation avec elle, pour avoir des soupçons injurieux sur les actions des hommes que l'on estime le plus.

VOILA ce que fait la profonde retraite. Toutes les passions s'y corrompent; l'orgueil y prend un caractère encore plus dur. Point de milieu dans ces murs solitaires; c'est là que l'âme s'encantit, ou qu'elle monte au plus haut degré de perversité.

CHAPITRE C.

Théâtre National:

COMMENT a-t-on représenté sur ce théâtre tant de tragédies où les rois sont toujours des tyrans qu'il faut détrôner pour le moins; où il ne s'agit que de poignarder &

d'empoisonner des souverains qui déplaisent
aux fiers amans de la liberté , logés au
faux-bourg Saint-Germain ?

COMMENT nos poètes ont - ils placé dans
la bouche de leurs personnages , les mêmes
maximes tant de fois reprochées aux Jésuites ,
qui du moins ne les ont pas mises en vers ?

COMMENT a - t - on si fort exalté les gou-
vernemens républicains au sein d'une monar-
chie ? Comment Corneille n'a - t - il point
passé pour poète séditieux , en nous faisant
détester la royauté , en nous la peignant des
plus révoltantes couleurs , en nous montrant
Cinna, *Émilie*, en ennoblissant tout rôle de
conspirateur , en consacrant la coupe & le
poignard ?

COMMENT une foule de tirades modernes ,
qui respirent le meurtre des rois , ont - elles
circulé chez un peuple soumis , qui adore ses
monarques ? Notre tragédie n'est - elle pas
pleinement & constamment en contradiction
avec les principes monarchiques ?

QUE d'injures dites aux rois dans ces
pièces doublement approuvées ! Mais la cen-
sure voyant qu'il est question d'un prince Asia-
tique , & que le filet & la coupe empoisonnée

sont apprêtés dans un palais situé à six cents lieues du faux-bourg Saint-Honoré, ne refuse pas d'écrire : *permis d'imprimer & de représenter.*

DES écoliers font des vers abominables, dits tragiques. L'un fait dire à un conspirateur qui tient le couteau levé :

Tu vois

La ressource du peuple & la leçon des rois.

Un autre :

Et j'ai besoin d'un bras,

Qui du meurtre d'un roi ne s'épouvante pas.

Ces hémistiches monstrueux paroissent forts à l'oreille de ces faiseurs de tragédies, qui s'attablent dans le coin d'un café, pour y réciter le plan de leurs pieces insensées, où le parricide se commettra au nom de la liberté. Le commissaire qui arrêta le poète *l'échantré*, lequel avoit tracé sur du papier, *ici le roi sera tué*; ne concevoit pas en homme de sens, qu'une tête parisienne pût appliquer, dans une auberge, ces mots au cinquieme acte d'une tragédie. Il faisoit son devoir en homme étranger à ces folies théatrales, qui peuvent avoir des conséquences,

& qui, quoiqu'extravagantes, ont un caractère atroce.

COMMENT a-t-on avili ensuite sur ce même théâtre l'ordre de la bourgeoisie ? Pourquoi le marquis, le comte y sont-ils toujours légers, semillans, & le bourgeois toujours plat & bête ? Dans telle pièce l'officier donne des proquignoles au marchand ; & le parterre, composé de boutiquiers, n'en rit pas moins de toutes ses forces.

COMMENT a-t-on récité & récite-t-on encore sur la scène ces deux vers de Voltaire dans un pays où le clergé est si puissant ?

Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense ;
Notre crédulité fait toute leur science,

COMMENT a-t-on représenté Cartouche sur le théâtre de la nation avec une affluence extraordinaire ?

COMMENT a-t-on joué & rejoué *le Roi de Cocagne*, si singulièrement couru & applaudi ?

COMMENT prévient-on d'un côté toutes les allusions possibles, & comment de l'autre laisse-t-on les allusions nouvellement enfantées sur des vers anciens ?

CE qu'il y a encore de remarquable sur ce théâtre national, c'est que les comédiens qui ont commencé par se modeler sur quelques hommes de qualité, donnent ensuite le ton à ces mêmes hommes. J'ai vu tour-à-tour Grandval, Belcôurt, Môle faire de nombreux imitateurs qui répétoient leur tic devant le miroir de nos cheminées. L'un se grattoit légèrement le dessous du nez ; l'autre faisoit le gros dos dans un à-plomb à peu près immobile ; celui-ci sautilloit comme s'il avoit du vif-argent dans les jambes ; affectant tour-à-tour la gravité & l'étourderie. Voilà les leçons que les jeunes gens prennent au théâtre ; ils viennent ensuite dans les maisons achever le rôle du comédien.

QUE l'étranger se mette au fait des manières de l'acteur en vogue , & il pourra juger celles qui sont dominantes.

L'ENGOUEMENT pour tel acteur cesse quand il a été suffisamment copié. Il vieillit ; lui seul ne s'en apperçoit pas ; il voudroit encore donner le ton : on vole à d'autres modeles , & l'on court les chercher jusques sur les théâtres du second ordre. Jeannot n'a-t-il pas eu ses imitateurs ?

Aussi les jeunes gens qui fréquentent les spectacles, ont tous une légère nuance du comédien à la mode. Il n'y a que l'homme de cour qui échappe à la contagion, & qui sache composer son attitude d'une manière originale, que le grand acteur lui-même n'imité jamais qu'imparfaitement.

Le dernier terme de la fatuité & de l'impertinence se rencontre chez tel comédien; il est impossible d'ajouter au ridicule des airs & des tons qu'il se donne. Qu'il parle, qu'il écrive, il est toujours impertinent.

Il y a telle lettre imprimée qui feroit croire que tel acteur est devenu fou, & que c'est sa raison, au lieu de sa personne, qui est enterrée. Vous riez de lui. Soyez sûr qu'il est complètement dans l'illusion. Parce qu'il a foulé les planches du théâtre, il croit son existence précieuse à l'univers. Il parle de l'intérêt qu'il a inspiré aux têtes couronnées avec une crédulité complaisante. Il a perdu le point de vue de sa place; il est en l'air; il ne fait plus ce qu'il dit.

VOILA la maladie des gens de théâtre. Tous n'en sont pas atteints; mais ceux chez qui elle domine, sont devenus des êtres

curieux , à raison de l'importance qu'ils ont donnée réellement à leur personne.

Or , dites - nous , moralistes , pourquoi le talent de la déclamation ou du chant , quelques applaudissemens publics , inspirent - ils tant de vanité ; lorsque l'auteur , le peintre , le statuaire , le compositeur de musique , le géometre sont modestes par comparaison ? Je voudrois bien deviner ce qui , chez un comédien , met dans un jeu si prodigieux , si constant , les fibres de son amour - propre. Pourquoi ce sentiment fermente-t-il chez lui à un degré inconnu dans toutes les autres professions ? Qui au moral prendra le scalpel pour découvrir la cause de cette irritation , de ce prurit , que je ne me lasse point d'examiner ?

Le parterre de ce spectacle a perdu ses droits antiques ; il n'exerce plus avec vigueur une autorité dont on lui a contesté l'usage , qu'on lui a ravie enfin ; de sorte qu'il est devenu passif.

On l'a fait asseoir , & il est tombé dans la léthargie. La communication des idées & des sentimens ne se fait plus sentir. L'électricité est rompue , depuis que les banquettes

ne permettent plus aux têtes de se toucher
& de se mêler.

AUTREFOIS un enthousiasme incroyable l'animoit , & l'effervescence générale donnoit aux productions théâtrales un intérêt qu'elles n'ont plus. Aujourd'hui le calme , le silence , l'improbation froide ont succédé au tumulte.

IL a aussi perdu ce tact prompt qui l'éclaircit sur les convenances. Si l'on avoit à se plaindre de sa sévérité , elle devenoit utile.

LE parterre ancien , beaucoup mieux composé , peuplé d'amateurs , non-seulement jugeoit la pièce , mais encore il devinoit les forces & les ressources de l'auteur. Quand on donna *Warwick* en 1763 , le parterre dit d'une voix unanime : *c'est bien , c'est sage ; mais le poète est sec. On sent qu'il n'ira pas plus loin.* La prophétie s'est vérifiée. L'auteur depuis vingt ans se tourmente pour pouvoir donner à *Warwick* un pendant , & il ne fau-
roit en venir à bout.

DES bons mots de toute nature circuloient dans l'ancien parterre. Un homme un peu gros incommodoit légèrement son voisin : *quand on est aussi épais , dit celui-ci en élevant la voix , on devroit bien rester chez*

soi. --- Monsieur, reprit l'homme gros, il n'appartient pas à tout le monde d'être plat.

CHAPITRE CI.

Le Calvaire ou le Mont-Valerien.

PETITE montagne à deux lieues de Paris, habitée par des hermites qui sont en possession de ce lieu depuis quatre ou cinq siècles. C'est pendant la semaine sainte & aux fêtes de la croix un concours étonnant de peuple & de bourgeois de Paris, qui y viennent admirer les chapelles & le grand crucifix où Jésus-Christ est mis en croix entre le bon & le mauvais larron. Tel badaud croit pieusement que ce Calvaire, est la montagne même où les Juifs crucifierent Jésus, & qu'il expira réellement sur ce Calvaire, où le peuple paie & s'agenouille. Il n'a point de connoissance de la montagne de *Golgotha*, située hors de Jérusalem du côté du septentrion; il ne fait pas même où Jérusalem étoit placée; il prend l'imitation pour l'objet réel.

SEPT chapelles environnent cette croix; & dans chacune est représenté quelqu'un des

mysteres de la passion. Des figures en plâtre de grandeur naturelle frappent le peuple de componction. Le statuaire a donné aux Juifs & aux bourreaux des mines rébarbatives, qui font sanglotter la multitude.

IL y a quelques années qu'il se faisoit des pèlerinages nocturnes la nuit du jeudi au vendredi saint. Quantité de femmes, de couturieres, de jeunes filles accompagnées de pèlerins chargés de croix, traversoient le bois de Boulogne & gravissoient avec ferveur la montagne un peu haute & rude. On a réprimé avec sagesse ce que cette piété avoit de suspect. Aujourd'hui les pèlerines & les pèlerins, cahotés dans une charrette pour leurs cinq sols s'y rendent pendant le jour. On y entend la messe, & l'on redescend ensuite dîner gaiement dans les cabarets de Surène. Les pèlerinages eurent en tous tems plus d'une utilité ; & la population de la France doit infiniment au P. Dupleffis , grand plan-teur de Calvaires.

LES vues des terrasses du Mont-Valérien sont uniques pour leur étendue & pour la beauté des objets qu'elles offrent. On y découvre les beaux païsages des environs de

Paris, le vaste canal de la Seine, ses détours, & les villages qui décorent ses rives.

UN confesseur ayant ordonné à son pénitent, pour l'expiation de ses fautes, de faire un pèlerinage au Calvaire avec des pois dans ses souliers, celui-ci trouvant la tâche trop pénible & voulant toutefois obéir, les fit cuire au premier bouchon, & continua ainsi son chemin. Ainsi le petit comme le grand fait composer avec la loi & sa conscience. Qui n'a pas fait cuire ses pois ?

ON fait des retraites dans la maison des prêtres & chez les hermites qui y sont établis. On y jouit d'un bon air, d'une vue magnifique ; & le corps s'en trouve tout aussi bien que l'ame.

CHAPITRE CII.

Jours ouvrables.

DANS les pays catholiques, les fêtes occupent la quatrième partie de l'année. On vient d'en supprimer treize à quatorze, après un demi-siècle de réclamations. Il y en avoit quelquefois cinq de suite, & assez souvent

trois. On auroit dû les rejeter toutes aux dimanches ; mais la superstition a bataillé , & le bien ne s'est fait qu'à moitié.

SAVEZ-VOUS quel est le corps qui seroit le plus fâché de la réforme entière , & qui s'y oppose le plus par ses discours ? c'est la ferme générale , parce que ces jours là l'église donne le signal d'aller au cabaret , & que l'on ne voit que des ivrognes qui y consomment le gain d'une semaine.

LE peuple appelle *jours ouvrables* les jours que les boutiques ne sont pas fermées : distinction que ne connoissent pas les gens du beau monde , tous les jours de la semaine étant égaux pour leurs plaisirs.

C'EST un jour de fête qu'il faut voir l'affluence du peuple aux Champs-Elysées , aux Boulevards , & considérer ces phalanges bigarrées de promeneurs qui offrent une variété bizarre , de physionomies & d'accoutremens. Là , vous pourrez lire sur le front du Parisien si ce que j'ai écrit de son air soucieux , gêné ou compassé , n'est pas vrai ; & si l'étranger qui lui attribuoit , il y a soixante ans , un air riant , libre , ouvert , dégagé , n'est pas autorisé à prononcer aujourd'hui

qu'il a dans ses manieres quelque chose de contraint & de triste.

JE parle de la petite bourgeoisie, la classe assurément la plus nombreuse, & dont l'attitude & le regard me paroissent exprimer un caractère souffrant : indice d'une vie contentieuse & pénible. Le peuple, quand il travaille, me paroît plus gai que lorsqu'il se promene.

RIEN ne doit plus étonner que de le voir s'amonceler dans un jardin public, & là ne faire autre chose, pendant une après-dînée entiere, que de parcourir les allées & s'asseoir sur des bancs ou des chaises. On voit qu'il ne fait se créer aucun amusement, & qu'un jour de fête est encore pour la petite bourgeoisie un jour où il ne faut rien dépenser ; car l'avertissement pressant de la capitation, envoyé par le terrible receveur & qui menace de poursuivre, semble écrit sur toutes les physionomies.

Ce receveur de capitation est un rabatoie perpétuel, un publicain décidé ; c'est une espece de financier dont on vient d'ériger l'emploi fatal en charge, & qui va chercher des têtes contribuables jusques dans les flancs

des veuves. Il vous impose arbitrairement ; & l'on a beau lui dire , *ma tête vaut peu de chose* , il vous soutient que votre tête est excellente pour lui payer tant. Dès que son tarif est tracé rien ne l'efface , pas même le malheur imprévu. Le mort paie la capitation , dès que sa vie a entamé de quinze jours l'année financière.

C H A P I T R E C I I I .

De Raoul Spifame.

JE vais parler de lui , quelque'obscur qu'il soit , parce que je me sens une certaine analogie avec son caractère & sa tournure d'esprit. Cet homme du seizième siècle s'étoit établi roi dans son cabinet , réformateur de tous les abus qui le choquoient ; & là il travailloit à loisir à une manufacture d'arrêts concernant presque tous les objets de la législation. Et qui n'a pas rêvé involontairement à ces grands objets ? Qui n'a pas dit quelquefois *si j'étois roi ?*

Ce qui est assez plaisant , c'est que *Brillon* , auteur du Dictionnaire des arrêts , l'abbé

Abel

Abel de Sainte-Marthe & plusieurs autres écrivains ont pris pour un recueil de véritables ordonnances de Henri II, ce qui n'étoit que l'ouvrage d'un particulier sans caractère & sans autorité : tant il avoit imité parfaitement le style & le ton de ces édits royaux.

DANS sa souveraineté imaginaire, il forgeoit des arrêts qui étoient aussi l'ouvrage de la haine ou du ressentiment ; (car il faut bien que l'homme se montre.) Il foudroyoit les juges du Châtelet & ceux du parlement, qui ne lui avoient pas été favorables. Il dépouilloit les avocats ses confreres de leur état, en cas de désobéissance à ses réglemens. Il abolissoit leur ordre, non-seulement comme superflus & inutile, mais encore comme dommageable & pernicieux.

CE nouveau législateur exaltant son imagination, s'approche du trône ; il voit le roi qui le félicite, le comble de louanges & de faveurs, l'adopte même pour son fils par *arrogation civile*.

RECONNOISSANT de cette faveur, notre politique ordonne que les ordonnances émancipées du roi soient exécutées sans aucune *remontrance* ni délai. C'est vouloir ce que nos

rois n'ont jamais voulu. Mais *Spifaine* ; en se créant monarque, se faisoit monarque absolu. Vous le voyez ensuite instituer vingt-quatre cardinaux, pour aider le roi à conduire l'église gallicane, dont il lui donne la *surintendance*.

Il est plaisant qu'en se faisant roi dans son cabinet, on y soit despote. Cette observation, je pense, ne doit pas échapper au moraliste.

MAIS il s'en faut bien que tous les arrêts de *Spifaine* soient aussi extravagans. En courant après des chimères, il a quelquefois rencontré le germe de plusieurs loix & de plusieurs établissemens utiles à la société.

Si l'année commence dans toute la France au premier janvier ; si l'on a senti les abus de nos justices seigneuriales ; si l'on a entrepris des travaux qui ont contribué à l'embellissement & à la commodité de la ville de Paris ; si son église cathédrale a été décorée du titre d'archevêché ; si la bibliothèque du roi est devenue un dépôt public, où se trouvent réunies toutes les richesses littéraires, &c. c'est peut-être à *Spifaine* qu'on

En a l'obligation : du moins tous ces établissemens ou réglemens sont ils annoncés dans la *Dicéarchie* bien avant leur exécution.

Parmi une multitude d'arrêts émanés de ce trône idéal , on remarque celui qui ordonne la résidence aux évêques ; celui qui a établi des pensions sur les bénéfices pour la subvention des guerres & autres nécessités de l'état ; celui où le roi invite ses sujets à l'avertir des malversations ; (voilà le germe d'un édit précieux :) celui qui règle qu'à l'avenir le pape sera tenu de prêter foi & hommage pour Avignon.

On voit que les idées de *Spifame* se rapprochent de celles des souverains de l'Europe , qui se distinguent le plus aujourd'hui par la prévoyante sagesse de leurs loix. Il a observé le premier que l'état , par la suppression des fêtes , obtenoit plus de travail , la religion moins de profanation ; il a aussi parlé d'une autre réforme non moins utile , celle des couvens. Eh , quelle audace pour le tenir où il écrivait !

Il s'est montré jaloux de conserver la pureté dans les mariages , & il condamne aux

travaux publics ceux qui seront convaincus du crime d'adultère.

CE législateur sans couronne & sans mission a donné une loi bien faite pour être méditée, sur-tout dans un tems où l'on est occupé dans tous les païs à tirer le meilleur parti du fond de son territoire. Comme il ne voyoit de terres stériles que celles qu'on ne veut point cultiver, il ordonne par son édit que ces terres incultes seront abandonnées aux premiers occupans. Cela me paroît admirable.

IL établit ensuite des chambres agraires, rurales, arpentaires, pour gouverner & régenter la culture & la fécondité des terres négligées. Cet établissement, tel que le conçoit celui qui le propose, me semble d'une tout autre utilité que nos sociétés d'agriculture. Ainsi nos écrivains économiques n'ont point le mérite de l'invention sur bien des détails agronomiques, qu'ils nous présentent tous les jours comme une science absolument neuve.

CE curieux faiseur d'édits ne s'étoit pas oublié. Par un de ses arrêts, il se fit créer

dictateur & garde-de-sceau dictatoire & impérial. Il l'étoit en imagination, ainsi que d'autres se font ministres, généraux d'armées, contrôleurs des finances. Mais qui ne veut pas régner quand il ne dort pas ? Qui, la tête doucement appuyée sur l'oreiller, ne croit pas fermement que sa volonté est plus droite, plus lumineuse que celle de l'administrateur en charge ?

RAOUL Spifame, dans son travail réformateur, nous préparoit cinq cents arrêts; mais la mort l'arrêta au milieu de sa régénération des choses. Nous n'avons que trois cent neuf édits de sa fabrique, (on ne sauroit être roi à moins) & ils seront recherchés sans doute par nos politiques autant qu'on les avoit négligés jusqu'à ce jour.

Le résultat de ces divers arrêts, c'est que tout le poids des impôts devoit être porté par les riches; ils le paient toujours en dernier ressort: autant vaudroit commencer par eux. C'est là qu'il faut trancher dans le vif; car la réduction de ce luxe ne fera pas un mal pour les riches, pas même un mal de vanité, puisque la réduction fera

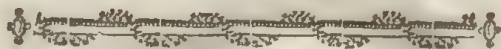
proportionnelle. Mettez donc des impôts sur les cartes, les parfums, les liqueurs, sur la poudre à cheveux, sur les étoffes d'or & de soie, sur les galons, sur la porcelaine, sur les laquais, sur les valets & femme-de-chambre, sur les maîtres-d'hôtels, sur les parcs, sur les roues de carrosse, &c.

Quoi, le royaume a trente-cinq mille lieues quarrées, & vous demandez de l'argent pour l'entrée d'une livre de beurre; & vous saisissez ballots, marchandises, pour effrayer & tuer le commerce qui entretient la circulation & la vie du corps politique; & vous taxez la tête d'un malheureux sans pain; & vous créez chaque jour de petites & misérables loix qui ont toutes la physionomie du vol, du dol, de la rapine; & vous avez des bras qui vous demandent du travail & que vous laissez sans travail ! Lisez *Spifame*; il a vu en grand dans un siècle où le génie & l'expérience n'avoient pas encore rassemblé leurs idées.

MONTESQUIEU l'a presque copié lorsqu'il a dit : *Chacun ayant un nécessaire physique égal, on ne doit taxer que l'excédant. Taxer*

le nécessaire, c'est détruire. Mais on n'a écouté ni Spisame, ni Montesquieu. Si tout homme de bien, comme le dit Platon, est législateur, quel danger y a-t-il à lui abandonner la théorie de la législation ?

Fin du cinquième Volume.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.



C HAPITRE I. <i>Le Diacre Paris.</i>	Page 1
CHAP. II. <i>Roué.</i>	5
CHAP. III. <i>Chanteurs publics.</i>	9
CHAP. IV. <i>Lait d'ânesse.</i>	11
CHAP. V. <i>Anon.</i>	12
CHAP. VI. <i>Accouchée.</i>	15
CHAP. VII. <i>Bacchantes.</i>	18
CHAP. VIII. <i>Cachets.</i>	20
CHAP. IX. <i>L'ours.</i>	23
CHAP. X. <i>Hôtel des Invalides.</i>	25
CHAP. XI. <i>Châtelet.</i>	30
CHAP. XII. <i>Armoiries de la Ville.</i>	34
CHAP. XIII. <i>Démolition du Petit-Châtelet.</i>	35
CHAP. XIV. <i>L'Arcade Saint-Jean.</i>	37
CHAP. XV. <i>Saints, défigurés.</i>	38

TABLE DES CHAPITRES. 377

CHAPITRE XVI. Samaritaine.	Page 39
CHAP. XVII. <i>A trois pour un liard les</i> <i>Anglois.</i>	41
CHAP. XVIII. <i>Monter à Cheval.</i>	42
CHAP. XIX. <i>Chaise-à-Porteur.</i>	43
CHAP. XX. <i>Fouette-Cocher.</i>	44
CHAP. XXI. <i>Peaux de Lapins.</i>	47
CHAP. XXII. <i>Porcs.</i>	49
CHAP. XXIII. <i>Placards.</i>	50
CHAP. XXIV. <i>Afficheurs.</i>	53
CHAP. XXV. <i>Estampes licencieuses.</i>	55
CHAP. XXVI. <i>Tapisseries.</i>	58
CHAP. XXVII. <i>Jardin du Palais Royal.</i>	61
CHAP. XXVIII. <i>Coutume.</i>	64
CHAP. XXIX. <i>Commissaires.</i>	67
CHAP. XXX. <i>Messe de minuit.</i>	73
CHAP. XXXI. <i>Boutique de Perruquier.</i>	77
CHAP. XXXII. <i>Femmes-de-Chambre.</i>	83
CHAP. XXXIII. <i>Comédie clandestine.</i>	88
CHAP. XXXIV. <i>La fête des Rois.</i>	91
CHAP. XXXV. <i>Almanach des Muses.</i>	93
CHAP. XXXVI. <i>Bagarre.</i>	97
CHAP. XXXVII. <i>Rêves politiques.</i>	101
CHAP. XXXVIII. <i>Toilette.</i>	106
CHAP. XXXIX. <i>Pots de fleurs.</i>	110
CHAP. XL. <i>Les accords.</i>	112

378 T A B L E

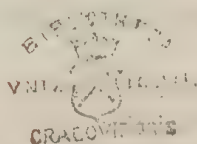
CHAP. XLI. <i>Saint-Denis en France.</i>	Page 114
CHAP. XLII. <i>De l'Auteur du Système de la nature.</i>	120
CHAP. XLIII. <i>Tours de Filoux.</i>	128
CHAP. XLIV. <i>Les Rogations.</i>	133
CHAP. XLV. <i>Le Landi.</i>	135
CHAP. XLVI. <i>Jurés-Crieurs.</i>	138
CHAP. XLVII. <i>Confesseurs.</i>	140
CHAP. XLVIII. <i>Docteur de Sorbonne.</i>	146
CHAP. XLIX. <i>Bureau qui manque à Paris.</i>	148
CHAP. L. <i>Chartreux.</i>	151
CHAP. LI. <i>Arsenal.</i>	152
CHAP. LII. <i>Liures de Paroisse.</i>	154
CHAP. LIII. <i>Porte de Spectacles.</i>	156
CHAP. LIV. <i>Édits.</i>	161
CHAP. LV. <i>College Royal.</i>	163
CHAP. LVI. <i>Falots.</i>	167
CHAP. LVII. <i>Enthousiasmes.</i>	171
CHAP. LVIII. <i>Économistes.</i>	174
CHAP. LIX. <i>Martinistes.</i>	180
CHAP. LX. <i>Para-tonnerres.</i>	185
CHAP. LXI. <i>Joules.</i>	188
CHAP. LXII. <i>Gluck.</i>	191
CHAP. LXIII. <i>Écrits de Voltaire.</i>	198
CHAP. LXIV. <i>Mausolées.</i>	207
CHAP. LXV. <i>Charades.</i>	210

DES CHAPITRES. 379

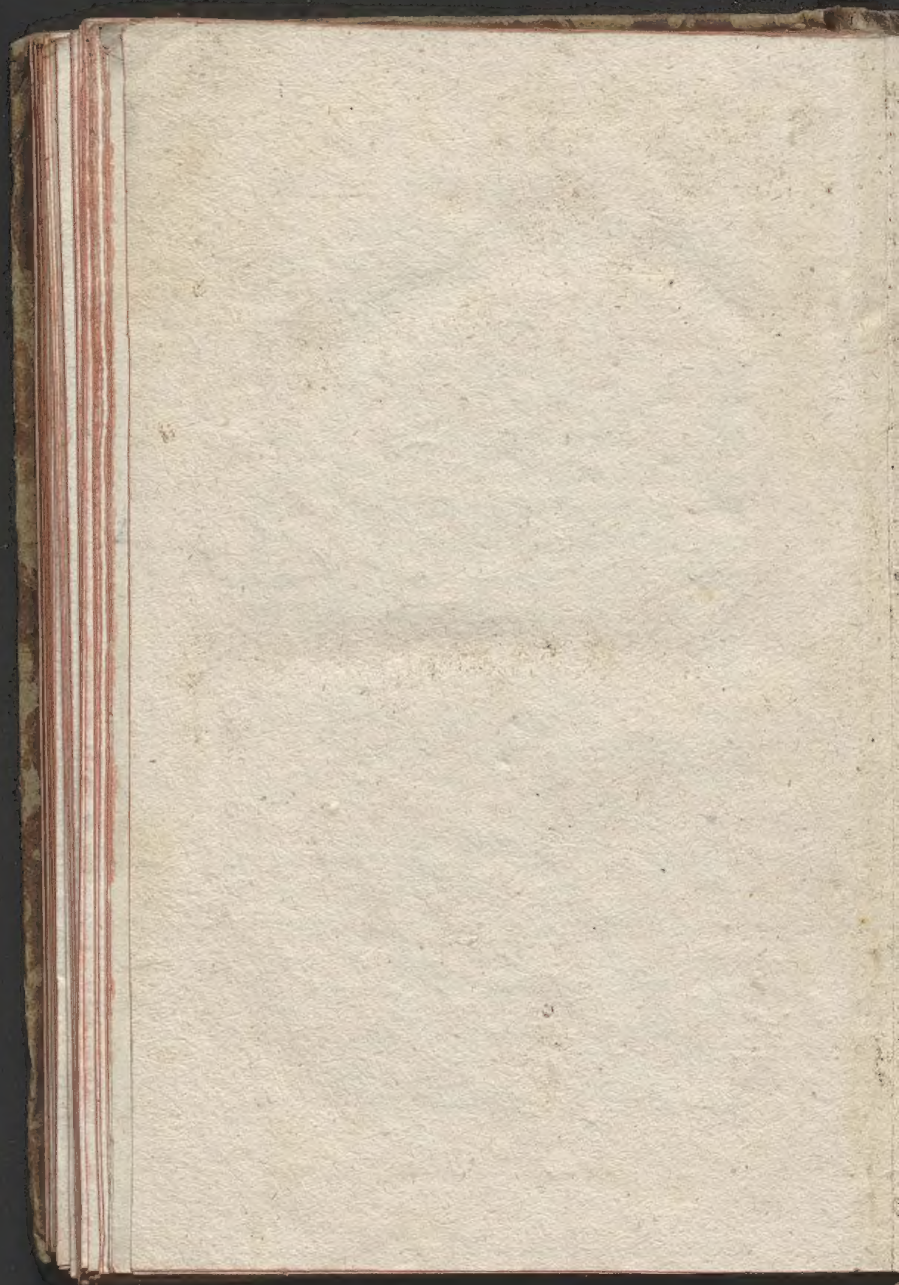
CHAPITRE LXVI. <i>Acheteurs de rentes</i> <i>viageres.</i>	Page 214
CHAP. LXVII. <i>Vaches.</i>	226
CHAP. LXVIII. <i>Petits Negres.</i>	229
CHAP. LXIX. <i>Figure équestre de Henri IV.</i>	230
CHAP. LXX. <i>Dictionnaire.</i>	233
CHAP. LXXI. <i>Musées.</i>	235
CHAP. LXXII. <i>Bureaux d'esprit.</i>	237
CHAP. LXXIII. <i>Monsieur le Public.</i>	240
CHAP. LXXIV. <i>Anecdote.</i>	243
CHAP. LXXV. <i>Pieces de deux sols.</i>	244
CHAP. LXXVI. <i>Marchandes de modes.</i>	245
CHAP. LXXVII. <i>Carmélites.</i>	252
CHAP. LXXVIII. <i>Mémoires imprimés.</i>	254
CHAP. LXXIX. <i>Maris.</i>	258
CHAP. LXXX. <i>Mimes d'un genre nouveau.</i>	261
CHAP. LXXXI. <i>Hôtel de la Force.</i>	263
CHAP. LXXXII. <i>Matrones.</i>	265
CHAP. LXXXIII. <i>Nouvelles à la main.</i>	279
CHAP. LXXXIV. <i>Libelles.</i>	283
CHAP. LXXXV. <i>Lieutenant de Police</i> <i>d'Athenes.</i>	289
CHAP. LXXXVI. <i>Athenes rétablie.</i>	297
CHAP. LXXXVII. <i>Vinaigriers.</i>	300
CHAP. LXXXVIII. <i>Le Fat à l'Angloise.</i>	303
CHAP. LXXXIX. <i>Inscriptions.</i>	306

CHAPITRE XC. <i>Sentences de police.</i>	Page 318
CHAP. XCI. <i>Baptêmes.</i>	313
CHAP. XCII. <i>Faillites.</i>	319
CHAP. XCIII. <i>Courtiers.</i>	323
CHAP. XCIV. <i>Notre-Dame.</i>	327
CHAP. XCV. <i>Le petit Dunkerque.</i>	330
CHAP. XCVI. <i>Concert spirituel.</i>	341
CHAP. XCVII. <i>Hôtels nouveaux.</i>	343
CHAP. XCVIII. <i>Couvens, Religieuses.</i>	347
CHAP. XCIX. <i>Portrait d'une Abbessé.</i>	354
CHAP. C. <i>Théâtre National.</i>	359
CHAP. CI. <i>Le Calvaire ou le Mont-Va- lérien.</i>	363
CHAP. CII. <i>Jours ouvrables.</i>	365
CHAP. CIII. <i>De Raoul Spifame.</i>	368

Fin de la Table.



SIAR0022920



Biblioteka Jagiellońska



stdr0022926

